

LA
BONNE NOUVELLE

annoncée aux Enfants

CINQUANTIÈME ANNÉE
1910



VEVEY
Ed. RECORDON, PROFESSEUR
— 1910 —

Vevey
Imprimerie Säuberlin & Pfeiffer
1910

SOUHAITS

Puissiez-vous, dès le jeune âge,
Appartenant au Seigneur,
Vivre pour Lui sans partage,
Le servir avec ferveur!

Que toujours, à son école,
Avec zèle, avec bonheur,
Vous écoutiez sa Parole,
La gardant en votre cœur!

Qu'ainsi votre vie entière,
Soit bénie en ce bas lieu;
Que toute votre carrière
Soit à la gloire de Dieu!

* * *

Au nouvel an qui commence,
Je souhaite pour sa part,
A l'ami sans espérance,
Un sûr espoir, sans retard.

C'est encore un an de grâce;
 Mais le verras-tu finir?...
 Tu le vois, ici, tout passe :
 Nous courons vers l'avenir.

Si tu fermes ta paupière,
 Sans de Christ être vêtu,
 Sans avoir connu le Père,
 Dis-moi, que deviendras-tu?

Qu'au début de cette année,
 Tu reçoives le Sauveur,
 Que la paix te soit donnée :
 C'est le désir de mon cœur!



LE NOUVEAU TESTAMENT.

EVANGILE SELON MATTHIEU.

(*Suite.*)

Reproches de Jésus.

Combien le Seigneur devait souffrir en voyant l'aveuglement et l'incrédulité de ceux qui le rejetaient, bien qu'ils eussent été les témoins et les objets de sa grâce merveilleuse. Aussi, dans le sentiment douloureux des conséquences qui en résulteraient pour les villes qui avaient été le plus

favorisées, il leur adresse des reproches et prophétise le malheur qui sera leur part au jour du jugement.

Les cités orgueilleuses et païennes de Tyr et de Sidon se seraient repenties, si elles avaient joui des privilèges dont avaient bénéficié ces villes de la Galilée, et Sodome subsisterait encore. C'est pourquoi, au jour du jugement, elles subiront un châtiment moins sévère que les villes au milieu desquelles le Seigneur opéra le plus grand nombre de ses miracles. Car les peines éternelles seront proportionnées non seulement aux péchés commis, mais aussi aux privilèges qui ont été possédés; car tout doit avoir lieu selon la justice parfaite de Dieu. Combien cette solennelle vérité est propre à faire réfléchir tous ceux qui ont entendu la Parole sans l'avoir encore reçue dans leur cœur par la foi! Car si la responsabilité des villes de la Palestine sera grande au jour du jugement, que ne sera pas celle des pays christianisés, et tout particulièrement celle de tous ceux qui, dès leur jeune âge, ont reçu les enseignements de l'Évangile sans se les être appropriés? De tous les malheureux qui passeront l'éternité dans les ténèbres du dehors, aucun n'endurera plus de tourments que celui qui se souviendra de tous les appels entendus de la part de ses proches, de ses amis, ou des serviteurs du Seigneur et de tant d'autres manières, et qui n'y aura pas répondu.

Quel supplice que de devoir éternellement s'accuser d'être loin de Dieu par sa propre faute, parce que l'on aura méprisé son amour dans le temps de sa longue patience, parce que l'on aura préféré aux choses d'en haut les vanités mensongères du présent siècle.

La révélation du Père.

(v. 25-30.) — « En ce temps-là, Jésus répondit et dit : Je te loue, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre, parce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents, et que tu les as révélées aux petits enfants. Oûi, Père, car c'est ce que tu as trouvé bon devant toi. » Ce « temps-là » était celui où Jésus constatait avec douleur son rejet; combien il aurait voulu que son peuple le reçût, lui qui put leur dire : « Que de fois j'ai voulu rassembler les enfants comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et vous ne l'avez pas voulu! » (Matthieu 23, 37.) Rien n'est plus douloureux au cœur qu'un amour incompris, méconnu, rejeté. Mais le Seigneur, dans une soumission parfaite, s'en remet à son Père comme au Seigneur du ciel et de la terre, et porte ses pensées sur les conséquences bénies qui résulteront, pour d'autres, du fait de son rejet par son pauvre peuple qui se laisse aveuglément conduire par ses chefs, les sages et les intelligents. Ceux qui en pro-

fiteront seront les petits enfants, les croyants, où qu'ils se trouvent. Tous peuvent y avoir part, s'ils prennent cette place de petits enfants, s'ils croient en toute simplicité. S'il fallait devenir sage et intelligent selon l'homme, beaucoup ne pourraient être sauvés. Un petit enfant qui croit ce que Dieu dit, qui reçoit Jésus pour son Sauveur, reçoit aussi la révélation des pensées de Dieu, auxquelles les raisonneurs de ce siècle ne comprennent rien : elles leur sont cachées; pour qu'elles leur soient révélées, il faut qu'ils reçoivent Jésus comme Sauveur avec la simplicité de la foi enfantine.

La gloire de la personne de Jésus apparaît ici au milieu de son rejet et dans son abaissement. (v. 27.) Quoiqu'il soit l'homme toujours soumis et obéissant, Jésus a toujours conscience de sa gloire; c'est ce qui fait ressortir la beauté de son humiliation. « Toutes choses m'ont été livrées par mon Père, » dit-il. Si tout à l'heure, dans son humble dépendance, il appelle son Père « Seigneur du ciel et de la terre, » il sait que le Père lui a remis toutes choses entre les mains. « Dieu lui a donné un nom au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus se ploie tout genou des êtres célestes, et terrestres, et infernaux, et que toute langue confesse que Jésus-Christ est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père. » (Philippiens 2, 9-11.) La gloire de sa personne est si grande, si insondable dans l'union de sa parfaite humanité et de son absolue

divinité, que personne ne le connaît si ce n'est le Père. Personne ne pouvait, en se trouvant en présence du Fils de Dieu sur la terre, connaître la gloire de sa personne. Mais s'il ne pouvait être ainsi connu que du Père, jusqu'alors personne non plus ne connaissait le Père. Ni la loi, ni les prophètes ne l'avaient révélé. Qui donc pouvait le révéler, sinon celui que personne ne connaissait, qui était ici-bas : « le Fils unique qui est dans le sein du Père » et qui marchait toutefois au milieu des hommes comme l'un d'eux. C'est précisément pour révéler Dieu sous son caractère de Père à de pauvres pécheurs qui n'auraient pu voir Dieu sans mourir, que le Seigneur est venu dans son inscrutable humanité apporter la révélation de Dieu en grâce, le Père, de sorte qu'il peut dire : « Personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils voudra le révéler. » Puisque son peuple le méconnaît et le rejette comme Messie, il continuera son œuvre de grâce en révélant la plénitude de l'amour de Dieu le Père à qui il voudra. L'amour est souverain.

Appel du Sauveur.

On peut poser la question : « A qui le Fils voudra-t-il révéler le Père ? » Jésus répond lui-même en disant : « Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi je vous donnerai du repos. » (v. 28.) Ce cher Sauveur voyait, non

seulement au milieu de son peuple coupable, mais dans le monde entier, des âmes fatiguées et chargées. Il sait que le pécheur se lasse inutilement en cherchant à se délivrer lui-même. Que de choses ne fait-on pas, lorsque le fardeau du péché pèse sur la conscience, pour en être délivré? Mais tout est vain. L'état ne fait qu'empirer. Personne ne peut donner le repos à une âme ainsi tourmentée, si ce n'est le Fils de Dieu.

Une femme catholique allait mourir, le poids de ses péchés accablait son cœur; on fit venir le prêtre; il lui administra les sacrements de l'Eglise qui n'apportèrent aucun soulagement à sa conscience, malgré l'assurance que donnait le prêtre quant à la valeur des sacrements. L'angoisse demeurait d'autant plus terrible que la fin approchait. Enfin, à bout de ressources, le prêtre dit à la pauvre femme : « Regardez à Jésus mort sur la croix, » sans comprendre qu'il dirigeait ses regards vers la seule source de paix et de repos. La paix vint remplir le cœur de la mourante, mais le prêtre ne se rendit pas compte pourquoi. Ce n'est que plus tard, lorsqu'il éprouva pour lui-même la valeur de la croix, qu'il sut ce qui s'était passé dans le cœur de cette pauvre femme.

Ces paroles ineffables retentissent encore dans ce monde aujourd'hui : « Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos. » Vous savez, jeunes lec-

teurs, que, si le Seigneur peut décharger le pécheur du poids de ses péchés, c'est parce qu'il en a pris le fardeau sur lui-même, à la croix, sous le jugement de Dieu qui les a consumés et ôtés pour toujours de devant lui et de dessus le coupable qui croit à la valeur de ce sacrifice. C'est après avoir accompli cette œuvre parfaite que ce bien-aimé Sauveur est monté dans la gloire, et de là il invite encore aujourd'hui, par sa Parole, quiconque est fatigué et chargé à venir à lui pour jouir du repos.

Le Seigneur parle encore d'un autre repos que l'on trouve en prenant son joug sur soi. Après avoir reçu le pardon de ses péchés, le croyant doit traverser ce monde où il rencontre bien des choses pénibles, des épreuves de tous genres; la volonté en ressent des contrariétés, l'âme est agitée, parce que l'on ne peut rien changer aux circonstances. Le Seigneur nous enseigne comment il est possible d'aller en avant au milieu des épreuves les plus grandes, en jouissant de ce repos-là. Il peut l'enseigner, lui qui fut débonnaire et humble de cœur, parce qu'il a passé le premier dans un chemin de souffrances. En entrant dans ce monde, il dit : « Voici, je viens, ô Dieu, pour faire ta volonté. » Dans son chemin il a toujours tout accepté de la main de son Père, jusqu'à la terrible coupe en Gethsémané. Nous l'entendons dire : « Oui, Père, c'est ce que tu as trouvé bon devant

toi. » Ce qu'il veut nous apprendre, chers jeunes lecteurs, c'est à pouvoir parler comme lui, dans toutes les circonstances qui contrarient le plus notre volonté et qui accablent le plus notre cœur. Il veut nous apprendre à les traverser avec lui et à dire : « Oui, Père, c'est ce que tu as trouvé bon devant toi. » Il dit : « Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi, car je suis débonnaire et humble de cœur; et vous trouverez le repos de vos âmes. Car mon joug est aisé et mon fardeau est léger. » (v. 29-30.) Son joug, c'est la soumission à la volonté de son Père. Pour le cœur renouvelé, ce joug est aisé, ce fardeau est léger; c'est le sien; il le porte avec nous, et ainsi nous jouissons de sa communion au travers des épreuves; là nous apprenons à le connaître mieux que dans la prospérité matérielle, et nous pouvons jouir sans cesse de ce repos en communion avec lui, quelque pénibles que soient nos circonstances.

Quel parfait Sauveur nous possédons en Christ! Puissions-nous tous apprendre à le connaître toujours mieux, si nous sommes allés à lui pour être délivrés du fardeau de nos péchés, et apprendre de lui tous les jours ce qui est le chemin de la soumission à la volonté du Père, pour trouver le repos de l'âme au milieu des circonstances du désert, en attendant d'entrer bientôt dans le repos de Dieu au terme du chemin.

(A suivre).

*Réponses aux questions sur l'étude biblique
du mois de décembre.*

1. — Parce qu'il pensait qu'il l'aurait délivré.
2. — Sous le caractère de Messie rejeté.
3. — C'était un prophète envoyé devant le Seigneur pour préparer son chemin.

QUESTIONS.

1. — Qu'est-ce qui déterminera le degré de culpabilité au jour du jugement?
2. — Pourquoi nul ne peut-il connaître le Fils si ce n'est le Père?
3. — A qui le Seigneur promet-il du repos?



ULRICH ZWINGLI

(Suite.)

CHAPITRE X.

Jean Wirth.

Le village de Stammheim, dans le canton actuel de Thurgovie, possédait une chapelle dédiée à Sainte-Anne, enrichie par les dons d'une foule de pèlerins. Malgré les avantages que ce concours d'étrangers procurait aux habitants, ceux-ci se

montraient très disposés à accepter la Réforme. Ils y avaient été préparés par le bailli de la localité, Jean Wirth, un zélé partisan de l'Évangile, ainsi que sa femme, Anna Wirth, avec l'aide de laquelle il avait élevé dans la crainte de Dieu sa nombreuse famille. Ses deux fils aînés, Adrien et Jean, étaient d'actifs prédicateurs de la vérité. Ce dernier surtout manifestait une foi ardente et ne perdait pas une occasion pour confesser le nom de Christ.

L'ordre ayant été donné d'abattre les images dans le village de Stammheim, Wirth et ses fils persuadèrent sans peine aux habitants d'y obtempérer et de brûler les tableaux volifs qui attestaient les prétendus miracles de Sainte-Anne. Quelques individus cependant virent avec douleur cette destruction; forcés de céder pour le moment aux désirs de la majorité, ils allèrent porter leurs griefs au grand bailli de Thurgovie, Joseph Amburg. Celui-ci avait montré quelque sympathie pour la cause de la Réforme, mais l'ambition, la soif des honneurs lui avaient fait préférer la gloire du monde à l'opprobre de Christ et, pour obtenir les suffrages de ses concitoyens en vue de la haute charge qu'il occupait, il avait promis de faire tout son possible pour étouffer en Thurgovie la « nouvelle secte. » Il recueillit donc toutes les dépositions faites contre Wirth, qu'il regardait comme le chef du parti réformé, et il lui voua dès lors

une haine violente, qu'il ne chercha pas à cacher, se la justifiant à lui-même par le soupçon, absolument dénué de fondement, que Wirth ambitionnait le poste de grand bailli et souhaitait de le supplanter.

Les choses en étaient là, quand, un jour, Amburg fit enlever de force, par une nuit très noire, Oechslin, pasteur de Stein, au mépris des privilèges dont jouissait cette petite ville. En vain le malheureux appela au secours : la fuite et la résistance étant également impossibles, il fallut céder à la violence.

Dès que les habitants de Stein et des villages environnants, au nombre desquels étaient Stammheim, eurent appris l'arrestation de leur pasteur, ils sonnèrent le tocsin. En un instant, tous les hommes en état de porter les armes se rassemblèrent et se mirent à la poursuite des soldats qui emmenaient Oechslin. Ils ne purent les atteindre, ayant été arrêtés dans leur marche par une rivière assez importante, la Thur, que ne franchissait aucun pont.

« Ah ! » s'écria Wirth, « notre pasteur nous est si cher que je donnerais volontiers tout ce que je possède, ma liberté, mon propre sang, pour le faire échapper. »

Pendant que les paysans s'occupaient des moyens de franchir la rivière, ils apprirent que Amburg avait fait sonner le tocsin de son côté, et

qu'il voulait s'opposer à leur passage. Pour éviter des scènes violentes, ils lui firent demander de relâcher son prisonnier sous caution et s'engagèrent, s'il existait quelque accusation fondée contre lui, à le faire comparaître devant les tribunaux; lorsqu'il en serait requis dans les formes légales. Pendant que les pourparlers se poursuivaient, les paysans se retirèrent dans le couvent d'Ittingen, qui se trouvait dans le voisinage. Reçus amicalement par les moines qui leur fournirent des vivres, ils y restèrent tranquilles tout le jour et la nuit suivante. Mais le lendemain, quand ils surent que le grand bailli refusait de rendre la liberté à leur pasteur, les plus violents d'entre eux, en proie à une rage fanatique, s'écrièrent qu'il fallait se venger sur les moines d'Ittingen. En vain Wirth, qui était accouru au bruit du tocsin, chercha-t-il à apaiser les clameurs de cette populace effrénée; ses efforts furent inutiles. Des injures on passa aux voies de fait contre les moines, et l'ivresse vint encore augmenter le désordre. Enfin le gros de la foule se retira; mais quelques individus, plus violents que les autres, étant restés sur les lieux, finirent par piller le couvent, puis y mirent le feu.

En rendant compte à ses supérieurs de ce qui venait de se passer, Amburg altéra gravement la vérité et ne fit aucune mention du rôle d'excitateur qu'il avait lui-même joué. Il inculpa les habitants de Stammheim et surtout le bailli Wirth et

ses deux fils; c'est eux qu'il accusa d'avoir sonné le tocsin, d'avoir été les auteurs des excès commis à Ittingen, d'avoir brisé le ciboire, profané l'hostie et incendié le couvent, alors que, de notoriété publique, ces hommes avaient fait tout ce qui était en leur pouvoir pour empêcher ces méfaits. On leur représenta le danger qui les menaçait s'ils restaient à Stammheim, mais, sûrs de leur innocence, ils refusèrent de s'enfuir.

« Jamais, » s'écria Adrien Wirth, « ceux qui craignent Dieu ne doivent redouter quoi que ce soit de la part des ennemis du Christ. »

« Je mets ma confiance en Dieu, » ajouta son vieux père, « et c'est ici que j'attendrai les gendarmes. »

On ne tarda pas à les arrêter, ainsi qu'un de leurs amis du nom de Ruttimann; une forte escorte de soldats devait les accompagner jusqu'à la prison.

« A quoi bon ces précautions? » demanda le vieillard. « Leurs Seigneuries ignorent-elles donc que, si un enfant nous avait apporté, de la part du Conseil, l'ordre de comparaître, nous aurions obéi sans résistance? »

(A suivre.)



POUR LES PETITS

L'Histoire de Freddie et de Georgie.*(Suite.)*

C'est à cette époque que les parents de Freddie décidèrent de passer l'hiver au midi de la France: ils emmenaient avec eux l'aîné de leurs petits garçons, tandis que Georgie était laissé avec des amis.

Le voyage fut une source de grand amusement pour Freddie, mais profonde fut sa consternation lorsqu'il vit les douaniers enfoncer leurs grosses mains dans les malles; il ne se rassura tout à fait que lorsque le bagage se retrouva au complet à l'hôtel. Quelques jours furent d'abord passés à Versailles et, lorsque le moment du départ pour Cannes arriva, Freddie vit encore défiler devant sa fenêtre plusieurs régiments, ayant à leur tête Louis-Napoléon, plus tard Napoléon III. Au même instant, une amie entra dans la chambre et confia à l'enfant un paquet qu'il devait remettre à sa petite nièce à Cannes. Freddie se montra très fier de la commission, et dans la diligence (tout le trajet devant se faire de cette façon-là) il insista pour tenir le paquet constamment sur ses genoux. Enfin il se laissa persuader de le lâcher, et le précieux paquet fut serré dans un carton. Vers le

soir, le carton fut ouvert pour y mettre autre chose encore, et le cadeau de la petite fille se trouvant serré dans un coin, émit un son étrange, une sorte de bêlement. Grand fut l'émoi de Freddie.

« Oh! le paquet a fait « bée! » je *veux* voir ce qu'il y a dedans; il *faut* que je coupe la ficelle; pour sûr la tante de la petite fille me le permettrait si elle était ici. »

« Mais Freddie, » expliqua sa maman, « regarde ce qui est écrit sur le paquet : « Ellen, de la part de sa tante Annette »; il est à elle et non pas à toi et, si tu veux bien attendre, tu pourras lui aider à couper la ficelle. »

Le pauvre Freddie, énervé et fatigué par sa longue journée de voyage, se mit à pleurer et maman le prit sur ses genoux et lui raconta l'histoire de l'homme auquel l'Interprète ¹ avait montré deux garçons assis l'un près de l'autre. L'un se nommait Patience et l'autre Passion. L'homme avait demandé : « Pourquoi Passion paraît-il si mécontent? » « C'est, lui fut-il répondu, parce que son père veut qu'il attende à l'année prochaine pour avoir ses présents, et lui veut les recevoir maintenant. Patience, au contraire, est bien d'accord pour attendre. » Alors l'homme vit quelqu'un s'approcher de Passion et vider à ses pieds un sac

(1) Dans le « Voyage du Chrétien », par John Bunyan.

rempli de pièces d'or. Passion les ramassa aussitôt, avec un rire moqueur à l'adresse de son frère. Mais, après un temps très court, le trésor tout entier avait disparu; quelques haillons seulement restèrent entre les mains de Passion. Le spectateur apprit alors que ces deux garçons représentaient l'un, les hommes qui appartiennent à ce monde, l'autre, ceux qui appartiennent au monde à venir. Passion voulait avoir tous ses biens ici-bas et, quand tout fut dépensé, il ne lui resta que des haillons. Patience attendait de recevoir ses biens dans le monde à venir.

Freddie décida que lui aussi voulait attendre, et il alla se coucher bien gentiment, mais chaque jour, jusqu'à la fin du voyage, il n'en demanda pas moins la permission d'ouvrir le paquet. Le moment tant souhaité arriva enfin et il insista pour porter lui-même le paquet chez Ellen, et je puis vous assurer qu'il fut tout heureux d'avoir résisté à la tentation lorsqu'il vit enfin le contenu du paquet qui faisait « bée! » Un charmant panier à ouvrage et un agneau tout frisé et blanc comme la neige!

Freddie appelait la cour pavée qui entourait sa nouvelle demeure sa chambre de jeu. Quelquefois il s'amusa à compter combien il pouvait voir depuis là de différentes espèces d'arbres ou d'arbustes. D'abord il y avait la haie de géraniums qui bordait le mur, puis les plantations d'orangers et,

plus loin, les terrasses couvertes d'oliviers au feuillage vert gris, de vignes grimpantes, de citronniers, d'amandiers, de figuiers, de myrtes, de grenadiers et plus haut encore les pins parasols.

Freddie et Ellen étaient inséparables. L'un remplissait le petit char d'oranges, l'autre les menait à un marché imaginaire; puis Freddie cueillait de l'herbe pour le souper, Ellen la coupait en menus morceaux et avec du chocolat, des raisins et des grenades préparait un délicieux repas. Freddie avait tout d'abord déclaré sa ferme intention de ne pas apprendre le français, mais d'enseigner l'anglais à sa petite amie. Mais bientôt il se ravisa et, dans ses promenades, il demandait constamment à Ellen le nom français des objets qui le frappaient.

Un jour Freddie regardait le soleil se coucher dans une gloire de pourpre et d'or. La Méditerranée semblait en feu. Sa mère lui demanda s'il savait que, lorsqu'il était sur la terre, Jésus avait vu cette même mer.

« Oh! ce n'est pas possible, » repartit aussitôt le petit garçon, « la mer de Jésus était une mer orangeuse! »

Du reste, la vue du soleil couchant n'était jamais la bienvenue pour lui, car c'était aussi pour Freddie le signal de rentrer dans la maison, les changements de température étant très rapides au midi.

(A suivre.)

Le pauvre petit mendiant.

Un jour que je visitais des pauvres, raconte une dame, je fus comme contrainte, par une direction toute particulière du Seigneur, d'entrer dans une maison où je n'étais jamais allée. Je ne vis aucune porte dans la cour, ni personne pour me renseigner. Avançant néanmoins, j'aperçus un mauvais escalier qui conduisait à une porte. Je frappai; personne ne vint ouvrir. Alors je tournai la clef et entrai, persuadée que Dieu m'envoyait là pour faire quelque bien. Au fond de la misérable chambre, sur un pauvre grabat, était couché un jeune garçon très malade. Il dormait. Son visage enflé avait une expression qui me toucha; je pensai que Dieu lui avait envoyé ce doux sommeil pour le préparer à ma visite.

Je me demandais qui était ce pauvre petit, et pourquoi le Seigneur m'avait conduite chez lui, lorsqu'il ouvrit les yeux, les fixa sur moi et parut me reconnaître. Un éclair de joie brilla dans son regard, et, joignant ses mains décharnées, il dit d'une faible voix :

« O Mademoiselle, que je suis heureux de vous voir! J'avais plusieurs fois prié ma mère d'aller vous chercher, mais elle n'a pas trouvé bon de le faire.

— Pourquoi désirais-tu me voir?

— Parce que j'avais besoin d'entendre encore parler de Jésus, et de vous entendre chanter une fois encore :

« J'ai un bon Père qui m'attend aux cieux! »

— Entendre parler de Jésus *encore une fois!*... Où as-tu donc déjà entendu parler de Jésus?

— J'ai été plusieurs fois à l'école, où vous veniez pour parler aux enfants du Seigneur Jésus, et leur enseigner le chemin du ciel. C'est là que j'ai entendu parler du Sauveur. Il a quitté le ciel pour venir dans le monde pour sauver les pécheurs, hommes, femmes, enfants.

— C'est vrai, mon cher enfant. Les plus petits ont besoin d'un Sauveur autant que les adultes. Le cœur, même du plus jeune, est plein de malice, et ne saurait être admis dans la sainte présence de Dieu, sans la réconciliation opérée par la mort de Jésus sur la croix.

— C'est vrai; Dieu ne saurait admettre au ciel des créatures souillées par le péché. Il faut que nos mauvais cœurs soient changés et que nos péchés soient lavés dans le sang de Jésus, pour que nous puissions y être reçus.

— Oui, mon cher ami, ce que tu viens de me dire est enseigné clairement par le Seigneur à Nicodème, et nous est rapporté dans le chap. 3 de l'évangile selon Jean. Deux fois nous y lisons l'expression: *il faut*; au v. 7: « Ne t'étonne pas de ce que je t'ai dit: *Il vous faut être nés de nouveau,* »

et au v. 14 : « Et comme Moïse éleva le serpent dans le désert, ainsi *il faut que le Fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en Lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle.* Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle... »

— Oh! quel amour Dieu a eu pour nous!

— Oui, un amour inexprimable! Dans ce même évangile nous trouvons une autre déclaration très précieuse. Elle manifeste aussi combien sont grandes les pensées de Dieu envers quiconque croit de cœur en son Fils.

— J'aimerais l'entendre.

— Je vais te lire les v. 10 à 13 du chap. 1 : « Il (le Fils de Dieu) était dans le monde, et le monde fut fait par lui; et le monde ne l'a pas connu. Il vint chez soi (Israël était son peuple); et les siens ne l'ont pas reçu. *Mais à tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné le droit d'être enfants de Dieu, savoir à ceux qui croient en son nom; lesquels sont nés, non pas du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu.* »

— Oh! que c'est beau! quel amour!

— Mais ce n'est pas tout encore, car au v. 16, il est écrit : « De sa plénitude nous avons reçu grâce sur grâce, » une accumulation de grâces. En effet: celui qui croit au Fils de Dieu *a la vie éternelle; il a reçu le droit d'être un enfant de Dieu; pour*

lui, le Seigneur Jésus a annulé la mort et fait reluire la vie et l'incorruptibilité par l'Évangile. Aimerais-tu savoir où est ce passage?

— Oh! oui, Mademoiselle!

— C'est dans la II^e épître de l'apôtre Paul à son cher Timothée, au ch. 1, les v. 9 et 10 : « ...Dieu nous a sauvés, et nous a appelés d'un saint appel, non selon nos œuvres, mais selon son propre dessein, et sa propre grâce qui nous a été donnée dans le Christ Jésus avant les temps des siècles, mais qui a été manifestée maintenant par l'apparition de notre Sauveur Jésus-Christ, qui a annulé la mort et a fait luire la vie et l'incorruptibilité par l'Évangile. » Ecoute cette autre déclaration du même apôtre dans sa I^{re} épître, ch. 3, v. 21 et 22, à l'assemblée de Dieu à Corinthe : « ...Car toutes choses sont à vous... soit *vie*, soit *mort*, soit *choses présentes*, soit *choses à venir*; toutes choses sont à vous, et vous à Christ, et Christ à Dieu. » Le rachat de Christ est bienheureux. La mort, si redoutable pour quiconque est dans ses péchés, appartient au croyant; elle est pour lui, comme une servante qui vient lui ouvrir la porte pour sortir de ce pauvre monde et entrer dans le paradis de Dieu, présent avec Jésus, son Sauveur, comme Jésus lui-même le dit au larron sur la croix : « Aujourd'hui, tu seras avec moi dans le paradis. » N'est-ce pas merveilleux, et bien propre à consoler nos cœurs au milieu de toutes les peines, les souff-

frances, les privations auxquelles nous sommes exposés sur la terre?

— Que je suis heureux que vous soyez venue me voir!... Je ne désire plus rien, j'ai tout reçu; je me réjouis de m'en aller vers mon Sauveur!... »

Cher enfant, avant qu'il tombât malade, sa mère l'avait retiré de l'école pour l'envoyer mendier de porte en porte, espérant que sa chétive apparence inspirerait de la compassion; et depuis qu'il était devenu trop souffrant pour quitter le lit, c'est elle-même qui le faisait, le laissant seul à la maison. Ainsi solitaire, ce cher petit était-il abandonné? Non, Celui sans la permission duquel un passereau ne tombe point à terre, ne le délaissait pas. La prière est un soupir adressé à Dieu, et, en dépit de l'indifférence et de la dureté de cœur de la mère, le soupir du pauvre enfant avait été entendu et exaucé. Deux jours après, il était avec son Sauveur dans le paradis de Dieu, dans cette belle cité de Dieu, où tout est paix, tout est repos, où toutes les larmes sont essuyées, où les bienheureux sont dans le rassasiement de joie de la présence de Jésus!

Chers jeunes lecteurs, êtes-vous sûrs d'aller auprès de Jésus? Il est un Sauveur plein d'amour. Il dit : « *Laissez venir à moi les petits enfants, et ne les en empêchez point.* » Son désir est que vous soyez à Lui, afin qu'il ait la joie de vous avoir auprès de Lui dans la gloire, le repos, la félicité

de Dieu pour l'éternité. Confiez-vous simplement et pour *tout de bon* en lui, alors pour sûr, comme ce fut le cas du cher jeune malade, votre conduite montrera, à ceux qui vous entourent, que vous êtes enfants de Dieu, et avez le mal en horreur.

Comme la dame dont il est parlé dans ces lignes, vous chercherez à faire du bien, à être agréables à votre bien-aimé Sauveur et Seigneur Jésus. Quelle faveur, même le plus petit enfant peut faire ce qui est agréable au Seigneur! — « Et comment? » — Comment? écoutez : « Enfants, obéissez à vos parents *en toutes choses*, car *cela est agréable au Seigneur.* » (Colossiens 3, 20.) Et l'obéissance a caractérisé les saints enfants dont la Parole nous parle. Comme exemples de ce que je vous dis, lisez Genèse 37, 12-17; 1 Samuel 3, 1-14 et surtout Luc 2, 40 et 51, 52. Que le Seigneur mette sa crainte dans vos cœurs, y manifestant aussi ce qu'il appelle l'intelligence! Lisez à ce sujet le chap. 28 du livre de Job. Vous verrez qu'un enfant qui a trouvé la *sagesse*, c'est-à-dire la *crainte du Seigneur*, et qui sait *se retirer du mal*, ce que Dieu appelle l'*intelligence*, vous verrez que cet enfant possède une richesse à laquelle toutes les choses, les plus estimées, les plus désirables, ne sont pas dignes d'être comparées.

QUESTIONS POUR LE MOIS DE JANVIER.

A lire 2 Rois 6, 8-33; 7-10, 1-14; 2 Chroniques 21, 22.

1. — Combien de prières d'Elisée relevez-vous dans ces chapitres?

2. — Combien de famines ravagèrent le pays durant le ministère d'Elie et d'Elisée?

3. — Trouver dans ces chapitres l'accomplissement de la parole de l'Éternel en 1 Rois 19, 17 (a).

4. — Pouvez-vous prouver que Jéhu avait été au service d'Achab et qu'il avait rencontré Elie?

5. — Elie adressa-t-il jamais un message à la maison de Juda?

6. — Quel degré de parenté existait-il entre Achab, roi d'Israël, et Achazia, roi de Juda?

*RÉPONSES AUX QUESTIONS
DU MOIS DE DÉCEMBRE.*

1. — Il déchira ses propres vêtements et prit le manteau d'Elie. (2 Rois 2, 12-13.)

2. — L'Éternel, devant qui je me tiens. (1 Rois 17, 1; 2 Rois 3, 14; 5, 16.)

3. — Miracles de bonté : 1° L'eau assainie (2 Rois 2, 19-22); 2° les fosses remplies d'eau (ch. 3, 20); 3° l'huile de la veuve (ch. 4, 1-7); 4° la résurrection du fils de la Sunamite (ch. 4, 32-37); 5° le potage rendu mangeable (v. 38-41); 6° cent hommes nourris (v. 42-44); 7° la guérison de Naaman (ch. 5); 8° le fer de hache qui surnage (ch. 6, 1-7). Miracles de jugement : 1° les enfants dévorés par les ourses (ch. 2, 23-24); 2° la lèpre de Guéhazi (ch. 5, 25-27).

4. — Quatre instruments (peut-être cinq). La petite fille (ch. 5, 2); la femme de Naaman? (v. 2); Elisée (v. 10); un messager (v. 10); les serviteurs (v. 13).

5. — Enoch (Genèse 5, 24 et Hébreux 11, 15); Elie (1 Rois 2). Ceux qui seront vivants lors de la venue du Seigneur. (1 Thessaloniens 4, 15.)

6. — Elie appelant le feu du ciel sur ses ennemis (2 Rois 1, 10-12; Luc 9, 54); Naaman (ch. 5; Luc 4, 27).





LES PYRAMIDES

Tous les enfants ont entendu parler des pyramides, car ce sont à la fois les plus grandes et parmi les plus anciennes constructions du monde. J'espère cependant pouvoir vous donner à leur sujet quelques détails qui ne sont pas généralement connus.

On s'imagine souvent que les pyramides sont construites dans une vaste plaine. Ce n'est absolument pas le cas; elles se dressent sur un plateau assez élevé au milieu du désert. Il y a, en Egypte, un grand nombre de pyramides, quoique les plus grandes se trouvent à Gizeh, à quelques kilomètres du Caire. Les atteindre est chose facile de

nos jours; une bonne route — j'allais dire, un boulevard — bordée par deux rangées d'arbres y conduit, et sur cette route les équipages se suivent souvent à la file.

Vous me demanderez qui a construit les pyramides et à quoi peuvent servir ces gigantesques monuments. Ce sont là des questions difficiles à résoudre et, pendant des siècles, les savants n'ont pu se mettre d'accord à ce sujet, mais je ne fatiguerai pas vos petits cerveaux en cherchant à vous expliquer leurs différentes théories. C'est à Gizeh donc que se voient les trois grandes pyramides — d'autres plus petites aussi — et la plus haute de toutes porte le nom de Chéops. Qui était ce Chéops? Eh bien! Hérodote, celui qu'on a appelé le « père de l'histoire » parce que, le premier, il écrivit le récit de ses voyages, nous apprend que Chéops était un roi, qu'il employa, pour cet immense travail, plus de cent milles hommes, la plupart d'entre eux des prisonniers de guerre, et que le plus grand nombre d'entre eux périt par excès de fatigue.

Nous pouvons voir d'après les inscriptions hiéroglyphiques, laissées par les anciens Egyptiens, comment ces gens bâtissaient les pyramides. Les pierres étaient apportées depuis des carrières au-delà du Nil et posées les unes par-dessus les autres sur un plan incliné de manière à former un gigantesque escalier. La hauteur totale de la pyra-

mide de Chéops est de 146 mètres; autrefois elle en comptait au moins dix de plus, mais une quantité considérable de maçonnerie extérieure a été enlevée pour servir à la construction de la ville du Caire. On dit que cette pyramide est vieille de 5000 ans. Aucune construction du monde ne peut rivaliser avec elle quant à la quantité de pierres qui y ont été employées, et il est bon de noter que chaque bloc est parfaitement taillé et placé avec une exactitude mathématique.

On pense généralement de nos jours que les pyramides devaient servir à la sépulture des pharaons; dès qu'un roi montait sur le trône il commençait, dit-on, à faire bâtir la pyramide dans laquelle plus tard il serait enseveli; on ajoute que, si la pyramide du Chéops est la plus haute de toutes, c'est que le roi qui la fit construire mourut à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Du moins c'est là l'âge attribué à ce Pharaon dans un vieux rouleau de papyrus conservé au musée de Turin.

Cette pyramide de Chéops est étonnante, non seulement pour sa grandeur, mais à cause du labyrinthe de corridors et de chambres qu'elle renferme. La plus grande des salles s'appelle « la chambre du roi. » Elle mesure à peu près dix mètres de long, sur six de large et a une hauteur de presque sept mètres. A l'une des extrémités se trouve un sarcophage de granit rouge, vide et sans inscription. Plus loin des couloirs mystérieux

aboutissent à un puits dont on n'a pu encore sonder la profondeur.

L'ascension de la pyramide, à l'extérieur, n'est pas chose facile; les énormes blocs de pierre, usés par le temps, forment comme les marches inégales d'un escalier de géants. Lorsque cette pyramide était dans toute sa gloire, elle était recouverte d'un revêtement de granit rouge parfaitement poli; mais quand les Musulmans conquièrent le pays, ils détachèrent ces plaques de granit, à cause de leur grande valeur, et les transportèrent au Caire où ils s'en bâtirent des palais. Vous voulez gravir la pyramide? Alors allez au village voisin et abouchez-vous avec cinq ou six Arabes, de ceux qui ont le droit de servir de guides aux voyageurs. Les uns vous précéderont pour vous hisser au haut des blocs de pierre, les autres vous pousseront par derrière. Vous ne pouvez monter tout droit; il faut aller en zigzag et choisir le chemin le moins difficile. A mi-hauteur se trouve une halte où vous serez heureux de vous arrêter pour reprendre haleine et pour boire l'eau que vous présente un jeune Arabe qui vous a suivi. Naturellement boisson et guides doivent se payer un bon prix. Un voyageur raconte :

« Je n'étais qu'à demi-rassuré en gravissant la pyramide, mais le chef des guides me dit, employant sans s'en douter le langage biblique : « Ne craignez rien, je vous garderai comme la pru-

nelle de mon œil,» et tout en parlant il toucha son œil à lui. Au sommet, » continue le même voyageur, «un vent violent nous accueillit et j'eus quelque peine à maintenir mon équilibre. Mais quel magnifique panorama se déroulait devant nous! A nos pieds les êtres humains apparaissaient comme des points noirs sur le sable. La pyramide voisine semblait toute petite. Nous la dominions de bien des mètres, et au delà nous pouvions voir la vaste étendue du désert, aride, rocheux, avec quelques dépressions sablonneuses. A droite coulait majestueusement le Nil, et bien loin, vers l'horizon, le Caire et ses jardins mettaient dans le paysage une délicieuse note claire, accentuée encore par le ruban argenté du fleuve et des canaux environnants. D'un côté tout était lumière et vie, de l'autre, le silence et la mort. »

Si la montée est difficile, la descente est bien pire encore; il n'y a point de barrières naturellement, et si l'on est sujet au vertige, le plus sage est de s'en remettre entièrement aux Arabes. Quelques voyageurs téméraires insistent pour se tirer d'affaire eux-mêmes; mais bien souvent mal leur en a pris. Il n'y a pas longtemps, un soldat anglais, refusant toute assistance, perdit pied et tomba. Son corps rebondit d'un bloc à un autre et ce ne fut qu'un cadavre que l'on retrouva sur le sable.

Si ces pierres pouvaient parler, que de choses

n'auraient-elles pas à nous raconter! Les pyramides étaient dans toute leur beauté lorsque Abraham vint en Egypte; du temps de Moïse, elles étaient déjà des constructions anciennes; vieilles de bien des siècles lorsque le Seigneur Jésus naquit ici-bas, pourtant elles sont encore debout!

On supposait autrefois que les Israélites furent employés à bâtir les pyramides, mais maintenant nous pouvons affirmer que tel ne fut pas le cas. Les Israélites vivaient dans la terre de Goshen, très éloignée des pyramides; la Bible nous dit qu'ils devaient faire des « briques » avec la boue du Nil, et que ces briques servaient à la construction « des villes à greniers. » Ces mêmes villes ont été dernièrement exhumées. Mais les pyramides, bâties en pierres de taille, furent élevées longtemps avant que Jacob ne descendît en Egypte. La Bible ne parle pas des pyramides, car elle ne nous renseigne guère sur l'histoire des grandes nations ou sur les hauts faits des rois puissants; elle nous entretient plutôt des voies merveilleuses de Dieu et de son amour pour nous. Nous y trouvons des récits concernant de petits enfants ou des hommes pauvres et méprisés. Dieu ne juge pas comme le font les hommes.



LE NOUVEAU TESTAMENT.

ÉVANGILE SELON MATTHIEU

(*Suite.*)

Le Fils de l'homme Seigneur du sabbat.

Chap. XII. — Dans le chapitre précédent, Jésus constate pleinement son rejet et le ressent douloureusement dans son cœur. Ici, ce rejet s'accroît et les conséquences pour le peuple juif sont présentées, savoir le rejet du peuple et son jugement.

(v. 1 à 8.) — Un jour de sabbat, Jésus traversait des champs de blé, et ses disciples, ayant faim, se mirent à manger des grains. La loi de Moïse permettait de faire cela en passant dans le champ de son prochain, pourvu que l'on se bornât à arracher les épis, sans les couper avec la faucille. (Deutéronome 23, 25.) Mais c'était le sabbat et les pharisiens firent observer au Seigneur que les disciples commettaient un acte interdit ce jour-là. Jésus rappelle que David, lorsqu'il fuyait de devant Saül (1 Samuel 21), mangea des pains de proposition que les sacrificateurs seuls avaient le droit de manger. David, comme Jésus, était le roi rejeté; à quoi donc servait l'observation des ordonnances, si l'on méconnaissait

le roi? Le Seigneur cite un autre fait : C'est que les sacrificateurs, qui officiaient dans le temple le jour du sabbat, n'étaient pas tenus pour coupables, parce qu'ils se trouvaient dans la maison de Dieu sur la terre. Jésus ajoute : « Mais je vous dis qu'il y a ici quelque chose de plus grand que le temple. » C'était Dieu lui-même au milieu de son peuple, non dans le temple, mais dans la personne de son Fils, ce Fils que nul ne connaît si ce n'est le Père. « Et si vous aviez connu, dit-il, ce que c'est que : « Je veux miséricorde et non pas sacrifice, » vous n'auriez pas condamné ceux qui ne sont pas coupables. » Si les pharisiens avaient compris que Dieu visitait son peuple en pure miséricorde, ils auraient agi selon cet esprit et n'auraient pas condamné les disciples, qui, vu l'état des choses, n'étaient pas coupables.

Puis Jésus ajoute : « Car le Fils de l'homme est Seigneur du sabbat. » Jésus étant rejeté comme Messie, tout le système légal était mis de côté et le Seigneur prend le titre de Fils de l'homme dont les droits s'élèvent au-dessus de tout, de sorte qu'il pouvait disposer du sabbat au lieu de lui être soumis. Mais les pharisiens voulaient garder le sabbat ainsi que tous les privilèges extérieurs qui appartenaient au peuple juif, tout en rejetant le Messie, Dieu lui-même qui leur avait donné la loi.

Le sabbat rappelait l'alliance de Dieu avec son peuple. (Exode 31, 16-17; Ezéchiel 20, 12.) Dieu

montrait par là à Israël son intention de le faire participer à son repos. Mais, avec le principe légal, on ne peut trouver de repos d'aucune sorte, parce que la loi a démontré la perte irrémédiable de l'homme, son incapacité de faire le bien. Or Israël avait non seulement violé la loi dès le commencement, mais il rejetait son Sauveur et son Roi, et dès lors il perdait droit à la bénédiction sur le pied de la loi; inutile donc de conserver les ordonnances légales, puisque, sous elles, les hommes périssaient. Dieu désirait agir en grâce envers Israël, comme envers tous, car il ne peut se reposer en voyant l'homme demeurer sous les conséquences du péché. Le Seigneur ne voulait pas laisser croire à ce pauvre peuple qu'il pouvait continuer à observer le sabbat, tout en le rejetant Lui-même, lui son Sauveur. Il était là pour travailler en grâce. « Mon Père travaille jusqu'à maintenant, et moi je travaille, » dit-il dans une circonstance semblable. (Jean 5, 17.) C'est pourquoi, au chapitre précédent, il invite à venir à Lui pour avoir le repos que jamais la loi n'a pu donner.

Guérison d'un homme ayant la main sèche.

(v. 9-13.) — Le fait suivant démontre que le système légal, sous lequel les Juifs voulaient absolument demeurer, ne pouvait convenir au misérable état dans lequel l'homme était tombé.

Il y avait, dans la synagogue, un homme à la main sèche, et les Juifs, pour pouvoir accuser Jésus, lui demandèrent s'il était permis de guérir le jour de sabbat. Mais il leur dit : « Quel est l'homme d'entre vous, qui aura une brebis, et qui, si elle vient à tomber dans une fosse un jour de sabbat, ne la prendra et ne la relèvera pas? Combien donc un homme vaut-il mieux qu'une brebis!... Alors il dit à l'homme : Etends ta main. Et il l'étendit, et elle fut rendue saine comme l'autre. » Or, puisque les Juifs ne tenaient pas compte du sabbat pour sauver une brebis, combien plus Dieu travaillerait-il en grâce tous les jours pour délivrer les hommes tombés sous les conséquences terribles du péché!

La guérison de cet homme, et plus encore les paroles de vérité que les pharisiens venaient d'entendre, les exaspérèrent, au point qu'ils tinrent conseil pour faire mourir Jésus. Mais Jésus, le sachant, se retira de là, suivi de grandes foules, et il guérit tous les malades. La haine implacable des Juifs à l'égard du Seigneur ne l'empêchait pas de répondre aux nombreux besoins de la foule qui l'entourait malgré l'animosité de ses chefs. L'amour du Seigneur ne cherchait qu'à se satisfaire en faisant du bien, en délivrant ceux que le diable avait asservis à sa puissance. (Actes 10, 28.) Il accomplissait la volonté de son Père, et ne voulait pas attirer sur lui l'attention curieuse des

hommes, ni leurs louanges. C'est pourquoi il leur défendit expressément de publier son nom, afin que fût accomplie cette parole d'Ésaïe 42, 1-4 : « Voici mon serviteur que je soutiens, mon élu en qui mon âme trouve son plaisir. Je mettrai mon Esprit sur lui; il fera valoir le jugement à l'égard des nations. Il ne criera pas, et il n'élèvera pas sa voix, et il ne la fera pas entendre dans la rue. Il ne brisera pas le roseau froissé, et n'éteindra pas le lin qui brûle à peine. Il fera valoir le jugement en faveur de la vérité. Il ne se lassera pas, et il ne se hâtera pas, jusqu'à ce qu'il ait établi le juste jugement sur la terre; et les îles s'attendront à sa loi. » Quel contraste entre l'appréciation de Dieu et celle des hommes au sujet de son Fils! Il est dit de Lui qu'avant la fondation du monde, il était le nourrisson de Dieu, ses délices de tous les jours, toujours en joie devant Lui. (Proverbes 8, 30.) Quand Dieu eut besoin d'un serviteur pour accomplir sa grande œuvre sur la terre, c'est ce Bien-aimé qui fut élu pour cela. On comprend donc la satisfaction que le cœur de Dieu éprouva en le voyant ici-bas. Aussi il a pu dire en d'autres circonstances : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir. » (Matthieu 3, 17; 17, 5.) Mais, hélas! rien ne fait mieux ressortir l'abîme moral qui se trouve entre Dieu et l'homme que l'appréciation de l'un et de l'autre quant à la personne du Seigneur,

ainsi que le montrera la suite de notre chapitre. Qu'est-ce que Dieu peut attendre d'un être qui hait si parfaitement l'objet de ses délices éternelles? Comment un tel homme peut-il être agréable à Dieu? C'est pourquoi Paul dit : « Ceux qui sont dans la chair ne peuvent plaire à Dieu. » (Romains 8, 8.) Mais du Seigneur Jésus, Dieu peut dire : « Je mettrai mon Esprit sur lui, et il annoncera le jugement aux nations. » Nul ne pouvait recevoir l'Esprit de Dieu si ce n'était Jésus à cause de sa propre perfection. Il fut scellé dès son entrée publique dans ce monde, tandis que le croyant ne peut recevoir le Saint-Esprit qu'une fois purifié de ses péchés par la foi au sang de Christ, ainsi que nous l'avons vu au chapitre 3. « Il ne contestera pas, et ne criera pas, et personne n'entendra sa voix dans les rues. » Ces paroles indiquent bien le caractère de grâce de cet Homme doux et humble de cœur, agissant dans la puissance de l'Esprit pour accomplir son œuvre d'amour, sans attirer l'attention, s'effaçant toujours dans une parfaite abnégation de lui-même, contrairement aux hommes qui font beaucoup de bruit pour peu de chose. On l'a dit : « Le bien ne fait pas de bruit et le bruit ne fait pas de bien. » Venu pour accomplir la volonté de son Père, c'est pour Lui que le Seigneur agissait toujours. Il ne cherchait que son approbation, jamais celle des hommes, ni même celle des disciples.

Chers jeunes lecteurs, prenons pour modèle ce serviteur parfait; soyons pénétrés des principes qui le faisaient agir, afin que notre vie, notre service se réalisent en vue de plaire à Dieu seul; car si nous lui sommes agréables en ce que nous faisons, nous accomplirons toujours le bien, et nous serons sûrement agréables et utiles à d'autres. Le jour viendra où le travail de chacun sera manifesté selon l'appréciation du Maître, et où chacun recevra sa louange.

Un autre trait de la grâce, de la bonté qui caractérisait Jésus est indiqué par ces paroles : « Il ne brisera pas le roseau froissé, et il n'éteindra pas le lumignon qui fume, jusqu'à ce qu'il ait produit en victoire le jugement; et les nations espéreront en son nom. » Le roseau froissé représente l'état de faiblesse du peuple Juif, écrasé sous la domination romaine, quoique tiré de l'idolâtrie pour être la lumière de Dieu au milieu des nations. Cependant le Seigneur tient compte du peu qu'il trouve, jusqu'au moment où le jugement introduira son règne, et alors les nations espéreront en son nom, lors même qu'il semble souvent que c'eût été juste d'en finir avec un tel peuple.

Ce Sauveur débonnaire et plein de grâce agit de même envers chacun de nous.

Le blasphème contre l'Esprit.

(v. 22-32.) — Un homme démoniaque aveugle et muet fut amené au Seigneur, et il le guérit. Les foules, voyant un miracle si merveilleux, disaient avec étonnement : « Celui-ci serait-il le fils de David? » En entendant cela, les pharisiens, qui redoutaient les effets de la puissance de Dieu, ne pouvant renier le miracle, l'attribuent au chef des démons. Leur haine pour Jésus les aveuglait à tel point qu'ils ne se rendaient pas compte de l'absurdité de leur accusation; car, comme le Seigneur le leur dit : « Tout royaume divisé contre lui-même sera réduit en désert... Si Satan chasse Satan, il est divisé contre lui-même; comment donc son royaume subsistera-t-il? » C'est par la puissance du Saint-Esprit que le Seigneur chassait les démons; pour s'en servir, contre Satan, il avait dû lier l'homme fort, lors de la tentation au désert; et, en vertu de cette victoire, il pouvait piller ses biens, c'est-à-dire délivrer ceux que Satan avait asservis à sa puissance. Le déploiement de cette puissance sur les démons prouvait que le royaume était parvenu jusqu'à ces misérables Juifs. C'est par l'exercice de cette puissance que s'établira plus tard le royaume, lors de l'apparition du Fils de l'homme.

Cette accusation de chasser les démons par Beelzébul constituait un péché d'une gravité exceptionnelle, car ce n'était rien moins qu'attribuer

à Satan la puissance par laquelle le Seigneur agissait. Aussi le Seigneur dit que « tout péché et tout blasphème sera pardonné aux hommes;... et quiconque aura parlé contre le Fils de l'homme, il lui sera pardonné; mais quiconque aura parlé contre l'Esprit-Saint, il ne lui sera pardonné ni dans ce siècle, ni dans celui qui sera à venir.

Le Seigneur dit aussi, en parlant de ses bourreaux : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Quelle grâce insondable ces paroles révèlent ! Mais traiter la puissance du Saint-Esprit de puissance du Diable, cela ne serait pardonné à ceux qui s'en rendaient coupables, ni dans ce siècle-ci — le siècle de la loi, le siècle où les Juifs étaient alors — ni dans le siècle à venir — le siècle où le Seigneur établirait son royaume en vertu de cette même autorité. Car comment des hommes qui attribueraient à Satan la puissance par laquelle le royaume serait établi, pourraient-ils avoir la vie pour y entrer ? Le temps actuel est celui de la grâce, qui se trouve entre les deux siècles mentionnés. Il y a des personnes que l'Ennemi trouble de nos jours en leur faisant croire qu'elles ont commis le péché ou blasphème contre le Saint-Esprit et que par conséquent elles ne peuvent être sauvées. Pour le commettre il faut se trouver dans le temps où cette puissance s'exerce. Aujourd'hui, « quiconque croit à la vie éternelle. »

(A suivre.)

RÉPONSES AUX QUESTIONS

sur l'étude biblique du mois de janvier.

1. — Les péchés que l'on aura commis et les privilèges dont on aura joui.
2. — A cause de l'union de la divinité et de l'humanité dans sa personne.
3. — A ceux qui sont fatigués et chargés.

QUESTIONS.

1. — Quelle était la pensée de Dieu en donnant le sabbat à son peuple?
 2. — Quel est le résultat du travail de Dieu envers les pécheurs?
 3. — Qu'est-ce que Jésus faisait toujours?
 4. — En quoi consiste le blasphème contre l'Esprit?
-

ULRICH ZWINGLI

(Suite.)

L'interrogatoire démontra la parfaite innocence des accusés; néanmoins on ne les relâcha pas, sous le prétexte qu'au point de vue juridique, ils dépendaient de Zurich et que cette ville manquait de l'impartialité nécessaire pour décider de leur

sort en toute équité. Zurich aurait pu faire valoir ses droits à juger elle seule de ce cas, mais cela aurait certainement, déjà alors, déchaîné la guerre, et le Conseil, par gain de paix, crut devoir céder aux instances des états catholiques qui réclamaient la comparution des prisonniers devant la Diète ou assemblée des députés de tous les cantons, qui se réunissait à Baden. Il faut ajouter que les preuves de l'innocence des accusés semblaient si évidentes aux yeux de chacun à Zurich que nul ne doutait de leur acquittement final. Zwingli seul avait des craintes qu'il formula en ces termes :

« Céder aux menaces, renoncer à ses droits quand il s'agit de la vie d'un sujet, c'est une faiblesse criminelle, et l'on ne peut en attendre que des conséquences funestes. Si les prévenus étaient coupables, je serais bien loin de vouloir les soustraire au glaive de la justice; mais puisqu'ils ont été jugés innocents, pourquoi les livrer à un tribunal déterminé d'avance à faire tomber sur eux tout le poids de sa haine contre les Réformés? »

On n'écouta pas les représentations de Zwingli. Les prisonniers furent conduits à Baden et jetés dans un cachot. Amburg se rendit auprès de la Diète pour attiser l'animosité des juges contre l'infortuné Wirth et contre ses fils, en les dépeignant comme des ennemis de la foi catholique. A défaut de preuves, on leur appliqua la question, dans l'espoir de leur extorquer les aveux dont on

avait besoin pour les condamner avec quelque apparence de justice.

Le vieux père encourageait lui-même ses fils, malgré les infirmités des années qui l'accablaient :
 « Voyez, mes chers enfants, » leur disait-il, « nous sommes comme ceux dont parle l'apôtre : des gens voués à la mort, faits un spectacle pour le monde, et pour les anges, et pour les hommes. »
 (1 Corinthiens 4, 9.)

Puis, apercevant Amburg dans la foule, il alla au-devant de lui et, lui saisissant la main, lui dit avec le plus grand calme :

« Il y a au-dessus de nous un Dieu qui connaît toutes choses. »

Les supplices se prolongèrent depuis le matin jusqu'au soir. Les malheureuses victimes implorèrent, mais en vain, la grâce de leurs bourreaux.

« Dites-nous, » leur répétait-on, « de qui vous tenez vos croyances hérétiques? Est-ce de Zwingly? »

— O Dieu tout-puissant et miséricordieux, » répondaient les pauvres victimes, « accorde-nous la grâce d'endurer jusqu'au bout ces souffrances si cruelles pour nos corps.

— Où est donc votre Christ? » leur demandait-on sur un ton moqueur. « Dites-lui de venir à votre secours. »

Anna Wirth se rendit à Baden pour implorer la clémence des juges; elle leur représenta que, si

L'on avait des reproches à faire à son mari, il méritait au moins l'indulgence des juges en considération de sa fidélité passée.

« Il est vrai, » dit alors le député de Zoug, « que je n'ai jamais connu d'homme plus hospitalier, plus loyal, plus probe que Wirth. Sa maison était ouverte à tous ceux qui avaient besoin de son secours. Il s'est toujours montré bon et fidèle sujet, et je ne comprends pas quel démon a pu l'entraîner à cette révolte. Au reste, s'il avait pillé, volé, assassiné même, je parlerais volontiers en sa faveur; mais puisqu'il a brûlé l'image de Sainte-Anne, la mère de la Vierge, il ne peut y avoir de grâce pour lui. »

Les interrogatoires des trois détenus durèrent fort longtemps; enfin, les députés des cantons s'assemblèrent pour prononcer la sentence; ceux de Zurich, regardant la procédure comme illégale, refusèrent de siéger avec leurs confédérés. La diète, après avoir entendu le rapport des commissaires examinateurs et les dépositions des témoins, condamna à mort le bailli Wirth et son fils aîné; et, pour colorer d'un air de clémence cet arrêt fanatique et cruel, elle accorda la grâce du second fils à la douleur profonde de sa mère.

La longue détention des captifs dans des cachots malsains et les souffrances résultant des tortures qu'on leur avait infligées leur firent envisager la mort comme un bienfait. Forts du senti-

ment de leur innocence, mais plus encore, confiants dans la bonté du Seigneur qui, ils le savaient, ne les abandonnerait pas dans les heures sombres qu'ils avaient à traverser, ils écoutèrent l'arrêt avec une calme sérénité. Dans le court intervalle qui sépara la condamnation de son supplice, Wirth exigea de son fils Adrien la promesse de ne venger sa mort sur aucun de ceux qui y avaient contribué; il le chargea de porter des paroles de consolation et de paix à sa nombreuse famille et de lui représenter que ce n'était pas pour des crimes infamants qu'il perdait la vie, mais bien pour le beau nom de Christ.

« Mon frère, » ajouta Jean Wirth, « là où se trouve la parole du Seigneur, là se trouve aussi sa croix. Mais je rends grâces à mon Sauveur de ce qu'il me juge digne aujourd'hui de souffrir et de mourir pour Lui. Béni soit son saint Nom, dès maintenant et à toujours! Que sa volonté soit faite! »

La sentence lue, on reconduisit les condamnés à la prison. Chemin faisant, ils durent passer devant une chapelle consacrée à Saint-Joseph. Aussitôt le prêtre qui les accompagnait cria à haute voix :

« Tombez à genoux et invoquez les saints! »

« Père, » dit Jean Wirth, « sois ferme. Il n'y a qu'un Médiateur entre Dieu et les hommes. savoir Jésus-Christ.

— Assurément, mon fils, » répondit le vieillard,

« et avec le secours de sa grâce, je tiendrai jusqu'au bout. »

Alors tous trois répétèrent l'oraison dominicale. Quand ils atteignirent l'échafaud, Jean dit à son père :

« Mon cher père, dorénavant tu n'es plus mon père et je ne suis plus ton fils; mais nous sommes frères dans notre Seigneur Jésus-Christ pour l'amour duquel nous avons à endurer la mort. Maintenant donc, puisque telle est sa volonté, quittons la scène de ce monde pour être à jamais auprès de ce précieux Sauveur. Ne craignons rien!

— Amen, » dit simplement le vieillard, « et que le Seigneur soit avec toi! »

Ruttimann pria de son côté, puis tous s'agenouillèrent. Le bourreau fit son œuvre.

Les trois victimes laissaient ensemble vingt-deux enfants et quarante-cinq petits enfants pour les pleurer, mais nous connaissons cette promesse qui se trouve en Jérémie 49, 11 : « Laisse tes orphelins, moi je les garderai en vie, » et nous avons l'assurance que le Seigneur ne les oublia pas. La sentence de mort emportait avec elle la confiscation des biens de la veuve et des enfants de Wirth. Sur l'intervention de quelques cantons, qui n'avaient pas pris part au jugement, cette confiscation fut révoquée; mais on eut la barbarie de condamner la veuve à payer douze couronnes au bourreau qui avait décapité son mari et son fils.

Quelques heures après l'exécution des deux Wirth, Adrien fut mis en liberté, avec ordre de faire amende honorable à Einsiedeln; mais il réussit à prendre la fuite et à se réfugier à Zurich où il trouva un asile. Quant à Oechslin, il fut, lui aussi, relâché après avoir subi la torture à Lucerne; plus tard, il devint pasteur à Zurich également.

(A suivre).

POUR LES PETITS

L'Histoire de Freddie et de Georgie.

(Suite.)

« Oh! maman, » dit-il un jour, « allons donc quelque part, où le soleil ne se couche jamais.

— Ce ne serait pas sur la terre, » répondit sa mère, « car c'est du ciel seulement qu'il est dit que la nuit ne sera plus.

— Alors, lis-moi quelque chose du ciel, » et il courut chercher son Nouveau Testament. Sa mère lut Apocalypse 21.

« Maman, est-ce tout, vraiment tout? Alors, s'il n'y a plus rien sur le ciel, lis-moi une histoire non pas de Moïse ou d'Elie, mais où il soit parlé seulement de Dieu. »

Mais bien qu'il eût des moments où il semblait plus sérieux que son âge, Freddie était souvent

très capricieux et très désobéissant. Ses parents avaient constamment besoin de se rappeler le commandement si distinct de la parole de Dieu : « Châtie ton fils tandis qu'il y a de l'espoir. » Le moment devait venir où ils seraient récompensés de leur fermeté; peu à peu ils purent compter sur l'obéissance de Freddie, mais ce ne fut pas sans de longues et pénibles luttés.

Freddie ne sentait pas la privation de ses joujoux habituels dans un endroit où il pouvait être en plein air depuis le matin jusqu'au soir. Il se laissa facilement persuader que des jouets vivants étaient bien préférables aux autres; et que, s'il y mettait un peu du sien, il ne manquerait jamais d'amusements.

Freddie avait des lapins et des poules qu'il soignait chaque jour et aussi des chrysalides sous un globe de verre. Il aimait à observer les chenilles si grosses et si belles dans ce climat chaud. Il collectionnait des coquillages et remplissait ses poches de fruits mal mûrs, oranges, citrons ou olives, qu'il ramassait en abondance durant ses promenades. Mais tout a une fin ici-bas, et le jour arriva où Freddie dut dire adieu à Cannes et à ses amis.

C'est au commencement de mars que Freddie et ses parents se remirent en route et continuèrent leur voyage vers le sud. Par petites étapes, ils gagnèrent Rome où ils prirent un logement dans la via Felice, au pied du Monte Pincio, où Freddie

allait chaque jour voir exercer les soldats français¹. En chemin, il rencontrait souvent les « sacconi, » des hommes qui se vêtent de sacs des pieds à la tête, ne laissant que deux trous pour les yeux. Ces étranges individus secouaient leurs crouilles devant le petit garçon, demandant l'aumône destinée à payer les prières pour les morts. Freddie détestait ces rencontres, comme aussi la Scala Santa (escalier saint) sur laquelle les pauvres gens s'agenouillaient « comme s'ils priaient aux marches de bois, » disait-il.

« Ellen et moi nous prions le vrai Dieu, ajoutait Freddie, le seul « tout vrai, » qui peut nous entendre; ces gens sont comme ceux qui priaient Baal, et Dieu n'est pas content. »

Freddie n'était pas trop jeune pour comprendre l'histoire de Romulus et de Rémus, les deux petits enfants, adoptés par la louve et qui, plus tard, devinrent les fondateurs de Rome. Les emblèmes de cette légende se retrouvaient partout, même sur le beurre de table! Mais notre ami connaissait surtout Rome comme la ville où Paul vécut pendant deux ans, dans son propre logement, discourant, avec tous ceux qui l'approchaient, de l'évangile de Christ. Un jour, Freddie vit la voûte par laquelle

(1) En raison des événements politiques, Rome fut occupée par les troupes françaises de 1849 à 1870, sauf un intervalle de peu de durée.

autrefois les bêtes fauves s'élançaient dans le cirque pour dévorer les fidèles chrétiens, tandis que le peuple romain remplissait la vaste arène du Colisée.

Lorsque sa promenade le conduisait dans la campagne, Freddie passait parfois devant les murs gris de la prison et il levait des yeux angoissés vers les fenêtres garnies de barreaux. On apercevait distinctement, de la route, les figures pâles des prisonniers, pressées contre les fenêtres grillées, cherchant à respirer un souffle d'air frais. Dans ce temps-là, c'était un crime capital en Italie que de lire la Bible, et Freddie savait fort bien que plus d'un de ces malheureux prisonniers gémissait sous les verrous parce qu'il aimait le Seigneur Jésus. Un monsieur que l'enfant affectionnait particulièrement avait été arrêté entre Naples et Rome, parce qu'on avait trouvé un Nouveau Testament italien dans sa valise. Ce monsieur était infirme et il ne fut remis en liberté que grâce à l'intervention d'un prêtre qui eut pitié de lui et intercéda en sa faveur auprès du gouverneur. Le Testament fut naturellement confisqué. Déjà à Cannes Freddie avait pu voir des chrétiens fort maltraités, mis à l'amende et emprisonnés pour avoir distribué des traités et des Bibles. A Florence, on plaçait les Bibles confisquées dans l'étalage d'un libraire soudoyé par le gouvernement, et qui transmettait aussitôt à la police les noms de

ceux qui cherchaient à acheter un de ces volumes. Jusqu'à la fin de sa courte vie, Freddie ne manqua jamais de prier chaque soir « pour les pauvres chrétiens dans les prisons en Italie. »

Le chemin du retour conduisit nos voyageurs à travers le Piémont, et le contraste entre cette province et le reste du royaume se fit vivement sentir. A Turin, Freddie acheta un petit panier qu'il remplit de chocolat pour l'offrir à Ellen; il devait retrouver son amie à Genève. En traversant les Vallées vaudoises du Piémont, il fit encore l'acquisition d'un mouchoir qu'il apprît à ourler avec du fil rose; cette occupation l'aidait à se tenir tranquille dans la voiture. Freddie savait déjà quelque chose de l'histoire des Vallées vaudoises et des persécutions qui, jadis, y avaient sévi. Il se montra fort étonné d'y rencontrer tant de monde, alors qu'un si grand nombre de personnes avaient été autrefois tuées ou envoyées en exil. Chaque jour, il demandait à entendre l'histoire de la petite Vaudoise qui avait été si bonne pour sa mère. Après son retour en Angleterre, il ne se lassait pas de la répéter à Georgie. Peut-être aimeriez-vous, vous aussi, à connaître cette histoire qui est tout à fait vraie.

(A suivre).



La rose de Noël

A un ami.

Dans le jardinet de ma mère
 Se trouvait la modeste fleur
 Qui s'épanouit solitaire,
 En dépit du souffle sévère
 De l'hiver avec sa blancheur.

Au vent la lige se balance
 Et semble dire : « Aux mauvais jours
 Ne perdez jamais confiance :
 Bientôt viendra la délivrance ;
 Croyez... et espérez toujours. »

La tardive fleur nous rappelle,
 Au moment de l'adversité,
 Un tendre Ami, toujours fidèle,
 Relevant le cœur qui chancelle,
 Par son cœur plein de charité.

Dans les mauvais jours point de charmes ;
 Mais les soins de Dieu sont divers.
 Un Ami fait tarir nos larmes,
 En venant calmer nos alarmes :
 C'est la rose au sein des hivers.

Un bienheureux moment s'apprête :
 S'il est voilé, mon ciel d'été,
 La rose de Noël me fête.
 Aussi, pour reposer ma tête,
 Le cœur d'un Ami m'est resté.

*RÉPONSES AUX QUESTIONS
DU MOIS DE JANVIER.*

1. — Trois prières. (2 Rois 6, 17, 18, 20.)
2. — Quatre famines. (1 Rois 18, 3; 2 Rois 4, 38; 6, 25; 8, 1.)
3. — Joram échappe à l'épée d'Hazaël (2 Rois 8, 28-29) et tombe par la main de Jéhu. (ch. 9, 24.)
4. — Il était à la suite d'Achab, lorsque Elie prononça l'oracle au sujet de Naboth. (ch. 9, 25-26; 1 Rois 21, 17-19.)
5. — Une seule fois, à Joram. (2 Chroniques 21, 12.)
6. — Achab était son oncle; la mère d'Achazia était Athalie, fille d'Omri, près d'Achab. (2 Chroniques 22, 2, etc.)

QUESTIONS POUR LE MOIS DE FÉVRIER.

A lire 2 Rois 10-12 et 2 Chroniques 22, 10-12; 23, 24.

1. — Que savez-vous de Jonadab, fils de Récab et de ses fils? (Cherchez encore dans la seconde moitié du livre de Jérémie.)
2. — Jéhoïada, le sacrificateur, était-il un parent de Joas?
3. — Quel fut le grand but de la vie de Joas durant la première partie de son règne?
4. — En quoi consistait le « tribut de Moïse », et par qui devait-il être payé? (Exode 30.)
5. — Quel fut le premier faux pas de Joas?
6. — Pouvons-nous supposer avec raison que Zacharie ne fut pas le seul des fils de Jéhoïada que Joas fit mourir?



LE REPOS DU VOYAGEUR

Un groupe bruyant de jeunes garçons, dont quelques-uns regardaient attentivement des marques faites à la craie sur la terre, était rassemblé sous la vitrine d'un petit magasin du village de Longheath, et discutait sur un point quelconque du jeu.

« Je vous dis qu'il a triché! » s'écria un garçon qui était à genoux en train de lancer la bille qu'il tenait sur son index droit; « il a triché, et il le sait; regardez-le, » continua-t-il d'un ton insolent, « il rougit et ne peut vous regarder en face!

— Moi? » s'écria l'autre, parlant pour la pre

mère fois, « je puis non seulement regarder en face, mais frapper!... Voilà! ».

Il donna un coup de poing sur le front du garçon qui l'avait accusé; là-dessus tous leurs compagnons se levèrent et formèrent un cercle autour des deux combattants.

— Allez, continuez! Somers, tu ne peux accepter cette accusation sans y répondre! » dirent-ils.

— Tombe sur lui Fuller! Faites-leur place! » répétaient-ils ensemble.

-- Il n'a pas triché! » s'écria une voix claire. Les garçons relevèrent la tête et virent une jeune personne de belle apparence penchée à la fenêtre au-dessus du magasin, sa figure était encadrée de fleurs.

--- Ecoutez, garçons, » leur dit-elle, « je soignais mes plantes quand je vous ai entendus, et je me suis penchée pour voir à quel jeu vous vous amusez. Je l'ai joué bien des fois quand j'étais enfant; et j'aimerais le jouer avec vous maintenant.»

Les garçons se regardèrent en souriant.

— Je vous ai suivis soigneusement. Ce petit blond n'a pas triché; sa bille est entrée dans le numéro quatre, mais j'ai vu un garçon la pousser du pied involontairement, je pense, dans le numéro huit. Me croyez-vous, mes garçons? »

La physionomie de chaque garçon s'éclaircit en répondant :

— Oui, madame, merci! »

Et celui qui avait été insolent mit sa main dans celle de son adversaire en disant :

— Je suis fâché de l'avoir dit que tu avais triché, Fuller!

— En règle, Somers, si tu me pardonnes de l'avoir frappé?

— Finissez votre jeu, mes garçons, » dit la voix de la fenêtre, « vous m'avez intéressée, quoiqu'il y ait bien dix ans que je n'ai joué aux billes. »

Au bout d'un moment les garçons recommencèrent à jouer, et ils eurent bientôt oublié la spectatrice silencieuse qui les regardait de la fenêtre. Mais ce ne fut pas le cas d'une personne qui entra dans le magasin au commencement de la dispute et qui, attirée par la voix du champion, s'était arrêtée, sans qu'on la vît, sur le seuil pour écouter. Cette personne, après avoir rassemblé ses achats, dit à la marchande :

« Ces garçons ont pris en bonne part les paroles de leur amie; il faut qu'ils la connaissent très bien pour que sa parole ait une telle influence sur eux.

— Oh! oui, ils la connaissent, » répondit son interlocutrice, femme d'un extérieur agréable, âgée d'environ quarante ans; « quelques-uns d'entre eux l'aiment mieux que qui que ce soit; et ce n'est que tout naturel sachant ce qu'elle est. C'est ma meilleure amie.

— Tout cela me paraît très intéressant, » dit

l'acheteuse; « peut-être une étrangère ne peut-elle pas en demander la raison, sans quoi je le ferais? »

— Pourquoi pas? Nous n'avons pas honte de dire ce qu'elle a fait pour nous, quoiqu'elle ait agi de manière à rendre quelques-uns d'entre nous honteux de nous-mêmes, » répondit la marchande. « C'est une vraie dame, lors même qu'elle demeure dans ma petite maison; mais je vous raconterai une histoire :

« Il y a six ans, une demoiselle descendait cette petite rue à bicyclette; elle arrivait en face de mon magasin où, vous le voyez, nous avons mis un banc que nous appelons : « Le repos du voyageur. » Au même instant, le fils cadet de Madame Girton sauta de la haie droit en face de la bicyclette; la demoiselle fit de son mieux pour l'éviter, et en faisant cela, elle fut renversée de telle façon qu'elle eut la cuisse cassée et l'épine dorsale blessée. Grâce à Dieu, on l'amena chez moi; nous n'avons pas de pharmacie dans le village, en sorte que je tiens quelques remèdes en cas d'accidents. Mais la demoiselle était en trop mauvais état pour que cela pût suffire; nous fîmes, tout de suite, chercher le docteur Bradby, car je voyais bien qu'elle était très mal : elle ne pouvait pas parler. »

— Probablement sans connaissance, » dit l'étrangère.

— Oui, Madame. Eh bien! elle est restée au lit

pendant trois mois, soignée par une garde professionnelle en uniforme, envoyée par le docteur; et quand celui-ci voulut l'envoyer à Londres dans une ambulance, elle dit qu'elle avait trouvé le repos du voyageur, et qu'elle resterait ici jusqu'à la fin! C'était la meilleure chose que j'eusse entendue depuis longtemps, car, Madame, pendant que la garde se reposait ou se promenait, j'avais pris sa place après le premier mois. C'est alors que commencèrent ces bonnes causeries que je n'oublierai jamais. »

La petite marchande s'arrêta un moment, et l'acheteuse en prit occasion pour lui dire :

— N'étiez-vous pas chrétienne avant que cette dame vînt dans votre maison?

— Chrétienne! Vous ne m'auriez jamais prise pour telle si vous m'aviez connue, Madame! Je n'aurais pas hésité à dire des choses désobligeantes et fausses de mes voisins et même de mes amis, » répondit la petite femme. « Je manquais totalement de charité, et quelquefois, je ne me faisais aucun scrupule de dire à un client un mensonge quant à ma marchandise; et je ne regardais pas de trop près pour bien peser ou pour rendre juste. Quoiqu'il en soit, son arrivée ici a changé tout cela; j'ai vu qu'elle était sincère, car je l'avais veillée, et j'ai vu que ce qu'elle disait s'accordait exactement avec ce qu'elle était et ce qu'elle faisait.

— Comment atteignit-elle votre cœur? » demanda l'étrangère.

— Un jour, quand elle put s'asseoir, après m'avoir parlé maintes fois du péché, du salut et du Sauveur, elle me dit qu'elle aimerait inviter quelques enfants à prendre le thé, et qu'elle leur dirait « l'antique histoire. » Je ne savais pas ce qu'elle voulait dire, mais je savais que ce serait quelque chose de bon; et j'allai chercher dix enfants, les plus méchants et les plus négligés; je les décidai à venir, leur promettant du thé et des gâteaux.

(A suivre).



A une Jeune Fille

à l'occasion de son 18^{me} anniversaire.

Dix-huit ans! le moment où la frêle corolle
S'ouvre timide encor; la fleur s'épanouit!
Au loin, derrière toi, ton enfance s'envole :
Un souvenir ému, puis, tout s'évanouit!

A dix-huit ans parfois il semble que la vie
Se remplit de devoirs austères, sérieux;
Et pourtant, en secret, une voix te convie
A jouir, en sondant les lointains clairs et bleus.

Tout l'être est débordant d'ardeur et de courage :
L'avenir est à nous! Gravissons les sommets!

Oh! le noble idéal! Allons, vite, à l'ouvrage!
Le temps fuit, nous échappe et ne revient jamais!

Ah! laisse-les parler, ces élans de jeunesse;
Il fait si beau rêver quand on a dix-huit ans!
Ecoute-les vibrer, ces chants pleins d'allégresse,
Eveillant en ton cœur des échos triomphants!

Mais sais-tu que parfois un voile épais et sombre
Peut, même à dix-huit ans, cacher l'azur des
[cieux?

Moments amers, cruels, où la nuit, de son ombre,
Obscurcit le soleil qui brillait radieux.

A quoi servent alors le grand et noble rêve,
L'idéal séduisant, les projets d'avenir?
Le cœur veut autre chose: il recherche sans trêve
Le bonheur ici-bas, mais sans y parvenir.

Ce qu'il faut à ce cœur, afin qu'il soit tranquille,
C'est l'amour infini, l'amour pur et divin;
Il faut qu'en Jésus-Christ, il trouve son asile,
La joie et le repos qui n'auront pas de fin.

Qu'en ce jour, chère enfant, il devienne ton Maître,
Celui dont la présence illumine le cœur;
Puisses-tu le servir et toujours mieux connaître
Sa force, sa bonté, son amour rédempteur!

M. R.

LE NOUVEAU TESTAMENT.

ÉVANGILE SELON MATTHIEU

*(Suite.)**Bon trésor et mauvais trésor.*

Dans les versets 33 à 37, le Seigneur montre à ces hommes que leurs paroles manifestaient ce qu'ils étaient : des méchants, du cœur desquels il ne pouvait sortir de bonnes choses; car de l'abondance du cœur la bouche parle, l'arbre est connu par son fruit. Comme c'est par la bouche que se manifeste l'état du cœur, il faudra rendre compte à Dieu, au jour du jugement, de toutes les paroles oiseuses qu'on aura dites. Car, « par les paroles tu seras justifié, et par les paroles tu seras condamné. » De même aussi il est dit : « Du cœur on croit à justice, et de la bouche on fait confession à salut » (Romains 10, 10), car comment savoir si quelqu'un est sauvé s'il ne le confesse pas?

Le Seigneur dit au v. 35 : « L'homme bon, du bon trésor, produit de bonnes choses, et l'homme mauvais, du mauvais trésor, produit de mauvaises choses. » Comment peut-il venir quelque chose de bon de l'homme? Car il est dit que « nul n'est bon, si non un seul, Dieu. » (Luc 18, 19.) Pour qu'il puisse sortir quelque chose de bon de l'homme, il faut que Dieu y ait premièrement

placé ce qui est bon. Il le fait par la nouvelle naissance, cette régénération dont parle Jacques (1, 18 : « Il nous a engendrés par la parole de la vérité. » Mais ce n'est pas tout que d'être né de nouveau; il faut ensuite écouter la Parole, s'en nourrir, la lire; c'est l'exhortation que donne Jacques dans le verset suivant : « Que tout homme soit prompt à écouter, lent à parler, lent à la colère. » Que nos pensées soient formées par la parole de Dieu, afin que nous puissions, de ce bon trésor, produire de bonnes choses. Souvenons-nous qu'il ne peut rien venir de bon de notre cœur, sinon ce que Dieu y met par sa Parole. C'est pourquoi nous trouvons constamment, dans les discours de la Sagesse, ces exhortations : « Ecoute »; « Ecoutez »; « N'oublie pas mes enseignements »; « Sois attentif à mes paroles »; etc, etc. (Proverbes 1 à 9.) L'auteur de ce livre, lorsqu'il était encore jeune et que Dieu lui disait : Demande ce que tu veux que je te donne, » au lieu de souhaiter des richesses, répondit : « *Donne-moi un cœur qui écoute.* » (1 Rois 3, 1.) Que ce soit là votre prière, afin que Dieu puisse aussi vous dire : « Voici, j'ai fait selon ta parole. » (v. 12.) Car « bienheureux l'homme qui m'écoute, veillant à mes portes tous les jours, gardant les poteaux de mes entrées! Car celui qui m'a trouvé a trouvé la vie, et acquiert faveur de la part de l'Éternel; mais celui qui pêche contre moi a fait tort à son âme; tous ceux

qui me haïssent aiment la mort. » (Proverbes 9, 34-36.)

Le signe de Jonas.

Il est peu de portions de l'Évangile qui montrent, comme le fait ce chapitre, la méchanceté et l'aveuglement de ces hommes religieux qui entouraient le Seigneur. Après avoir vu les guérisons merveilleuses qu'il venait d'accomplir et entendu dire aux foules, frappées par ces signes évidents de la présence du Messie au milieu d'elles : « Celui-ci serait-il le Fils de David, » les scribes et les pharisiens osent venir à Jésus avec cette requête : « Maître, nous désirons voir un signe de ta part. » (v. 38-42.) Le Seigneur leur répond selon la connaissance qu'il avait de leurs intentions : « Une génération méchante et adultère recherche un signe; et il ne lui sera pas donné de signe, si ce n'est le signe de Jonas le prophète. Car comme Jonas fut dans le ventre du cétacé trois jours et trois nuits, ainsi le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre. » Ce signe, c'est la mort et la résurrection de Jésus. Bien qu'il eût accompli toutes les œuvres par lesquelles ils pouvaient reconnaître en Lui le Messie promis, ils ne voulaient rien de Lui. Ainsi le seul signe à leur présenter, puisque tout autre était inutile, était celui de Jonas, sa mort, résultat de leur haine contre Lui. Mais sa résurrection est

aussi comprise dans ce signe, puisque Jésus ne sera que trois jours et trois nuits dans la terre¹.

Ce signe impliquait en même temps leur condamnation; ils se montraient bien inférieurs aux païens de Ninive, qui s'étaient repentis à la prédication de Jonas, et ils avaient au milieu d'eux quelqu'un de plus grand que Jonas. Aussi, au jour du jugement, ce mépris de Jésus, le divin prédicateur, aggravera fort leur condamnation, et la reine de Séba se lèvera en témoignage contre eux, car la sagesse de Salomon l'avait attirée des bouts de la terre, tandis que cette génération a eu au milieu d'elle, non pas Salomon, mais la Sagesse même, cette Sagesse qui parle au chapitre 8 des Proverbes, et elle n'en a rien voulu.

Le sort d'Israël incrédule.

Dans les versets 43 à 45, Jésus donne un tableau de l'état terrible de cette génération aux derniers jours, comme conséquence de son incrédulité. «Or

¹ On a souvent objecté à ce passage que le Seigneur n'avait pas été trois jours et trois nuits dans le sépulcre, puisqu'il avait été enseveli le vendredi soir et qu'il était ressuscité le dimanche matin. Cette apparente inexactitude provient de la manière de compter des Juifs, qui considéraient comme entière une journée dont une partie seulement entrerait dans l'espace de temps embrassé. Ainsi le Seigneur fut enseveli le vendredi soir, ce qui fait le premier jour. Il passa le sabbat en entier dans le sépulcre et ressuscita le matin du premier jour, dimanche (troisième jour).

quand l'esprit immonde est sorti d'un homme, il va par des lieux secs, cherchant du repos, et il n'en trouve point. Alors il dit: Je retournerai dans ma maison d'où je suis sorti. Et y étant venu, il la trouve vide, balayée et ornée. Alors il va, et prend avec lui sept autres esprits plus méchants que lui-même: et étant entrés, ils habitent là, et la dernière condition de cet homme-là est pire que la première. Ainsi en sera-t-il aussi de cette génération méchante. »

Le Seigneur prend, pour figure de l'état d'Israël aux derniers jours, ce qui pouvait arriver, paraît-il, à un homme dont un démon était sorti. Dieu seul sait tout ce qui se passe dans ce domaine invisible, où se meuvent les mauvais esprit. Ce démon, une fois sorti de l'homme, représente l'idolâtrie à laquelle s'était livré le peuple d'Israël autrefois et qui avait causé sa transportation à Babylone; car l'idolâtrie n'est autre chose que l'adoration des démons. (Voir 1 Corinthiens 10, 19-20.) Revenu de la captivité, le peuple ne retomba pas dans l'idolâtrie. Le temple fut rebâti, le culte lévitique rétabli; extérieurement tout paraissait en ordre. C'est au milieu de cet état de choses que Jésus vint, pour être reçu dans sa maison. « Il vint chez soi et les siens ne l'ont pas reçu. » Si le démon de l'idolâtrie avait été chassé, c'était pour que le peuple reçut son roi; mais comme il s'y refusait, la maison restait vide, non seulement vide et

balayée de l'idolâtrie, et ornée de formes du culte du vrai Dieu, mais vide aussi de Celui qui venait apporter à son peuple bien-aimé les bénédictions promises; on l'avait rejeté en disant : « Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous. » (Luc 19, 14.) Alors ce démon de l'idolâtrie s'étant trouvé à son aise en Israël, il revient, trouve la maison vide et bien préparée à le recevoir, prend avec lui sept autres démons plus méchants que lui-même, entre et habite là.

Rentré dans son pays, ce qui aura lieu prochainement, le peuple juif se trouvera dans le même état d'incrédulité quant à Christ, qu'au temps où Jésus était sur la terre. Le temple sera rebâti, le service lévitique rétabli; tout marchera, pendant un temps, avec les formes du culte juif. Mais bientôt qui viendra occuper ce temple? Le Seigneur? Rejeté autrefois et l'étant toujours, il est caché dans les cieux! Nous trouvons la réponse à notre question en 2 Thessaloniens 2, 4. C'est l'*Anti-christ*, l'homme de péché, celui dont le Seigneur parle en disant aux Juifs : « Moi, je suis venu au nom de mon Père, et vous ne me recevez pas; si un autre vient en son propre nom, celui-là vous le recevrez. » (Jean 5, 43.) Telle est cette idolâtrie de la fin, sept fois pire que celle qui amena la transportation d'Israël à Babylone; elle aura pour conséquence le jugement radical, exercé par le moyen du terrible Assyrien, alors que le résidu

croyant recevra le Christ pour sa délivrance, et constituera le nouvel Israël qui jouira du règne millénaire du vrai Fils de David.

La mère et les frères du Seigneur.

Comme Jésus s'adressait aux foules, on vint lui dire que sa mère et ses frères cherchaient à lui parler. Mais il répondit : « Qui est ma mère, et qui sont mes frères? Et étendant sa main vers ses disciples, il dit : Voici ma mère et mes frères : car quiconque fera la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là est mon frère, et ma sœur, et ma mère. » L'état d'Israël, représenté par la mère et les frères de Jésus, ne lui permettait plus aucune relation avec le Seigneur. Jésus prononce donc la rupture de ses relations avec ce peuple; mais il reconnaît de nouvelles relations avec ceux qui recevront sa parole et feront la volonté de son Père. Nous savons que sa mère était du nombre de ceux-là et que, plus tard, ses frères entrèrent aussi dans ces mêmes relations avec Lui, bien que, pendant un temps, ils n'eussent pas cru en Lui. Désormais tout est fini avec Israël selon la chair, comme peuple de Dieu, par son incrédulité, il s'est exclu lui-même des bénédictions qui lui avaient été apportées avec tant de grâce et d'amour. Mais Dieu a ses ressources à Lui, et agira par sa parole pour se former un peuple céleste, comme nous le verrons au chapitre suivant.

(A suivre).

REPONSES AUX QUESTIONS

sur l'étude biblique du mois de février.

1. — Celle de l'introduire dans son repos.
2. — Leur salut.
3. — Ce qui était agréable à Dieu.
4. — A attribuer à Satan la puissance du Saint-Esprit.

QUESTIONS.

1. -- Quelles sont les deux choses qui nous rendent capables de faire le bien?
2. — Pourquoi Jésus donne-t-il le signe de Jonas? Que signifie ce signe?
3. — Que représentent le démon sorti et cherchant du repos, et les sept autres démons?

 POUR LES PETITS
L'Histoire de Freddie et de Georgie.*(Suite.)**Marie et le ver-à-soie.*

Marie était une gentille fillette qui aimait à aider à sa mère malade et à lui faire plaisir. Un grand nombre des Vaudois du Piémont gagnent leur vie en élevant des vers-à-soie, et Marie pouvait, elle aussi, se rendre utile de cette manière. Les vers-à-soie viennent de Chine, et l'on dit que les premiers qui arrivèrent en Europe furent introduits en Grèce par deux moines qui les avaient cachés dans des bambous. Il y avait un ver que Marie surveillait sans cesse depuis le jour où il

était sorti de l'œuf, dans lequel il était demeuré six mois. Cet œuf n'avait pas la grosseur d'une tête d'épingle et, pourtant, l'insecte qui en sortit possédait huit pieds! Marie le nourrissait des feuilles du mûrier qui croissait derrière la maison. Le ver mangeait nuit et jour tant et si bien qu'au bout d'un mois une vingtaine de grammes de feuilles avaient été dévorées par lui. Il avait ainsi englouti 60.000 fois son propre poids; quoi d'étonnant si sa peau avait éclaté et s'il était maintenant cent fois plus lourd qu'à sa sortie de l'œuf? Bientôt le ver commença à tirer de son propre corps un fil de soie et s'en enveloppa avec tant de persévérance qu'au bout de dix jours ce fil mesurait près de huit kilomètres de longueur. Dès ce moment-là, Marie et sa mère ne devaient pas perdre l'insecte de vue, car dès qu'un ver cesse de tisser son cocon, il doit être placé dans un endroit chaud, près du feu; l'insecte périt alors et on peut dévider la soie. Si on laisse passer l'instant convenable, un papillon prend la place du ver, le cocon éclate pour lui livrer passage et la soie est perdue.

Une certaine nuit, la mère de Marie lui dit d'aller se coucher et qu'elle surveillerait le ver-à-soie. Mais la brave petite, voyant l'expression fatiguée de sa mère, lui assura qu'elle n'avait pas sommeil, et qu'elle monterait la garde auprès du cocon pendant les premières heures de la nuit. « Dans ce

cas, fit la mère, Marie ne devra pas fermer ses yeux une seule fois jusqu'à ce que je me réveille; elle doit, pour rester éveillée, prendre le gros livre dans l'armoire et apprendre par cœur quelques lignes de la « Noble Leçon. » La Noble Leçon est un vieux poème vaudois que chaque enfant des Vallées devait connaître, et qui renfermait toutes les vérités de la parole de Dieu, alors que pendant de longues, longues années, les Vaudois du Piémont étaient seuls en Europe à ne pas obéir à l'Eglise romaine. Marie promit, et certainement elle avait la ferme intention de tenir parole. Mais, au bout de quelque temps, ses paupières commencèrent à s'appesantir, la lampe sembla ne donner plus qu'une clarté incertaine, et la petite fille se dit qu'elle pouvait bien reposer sa tête sur la table, tout en ne perdant pas le cocon de vue. Tout d'abord elle pensa aux lignes qu'elle devait apprendre par cœur et elle se rappela le sourire qui avait illuminé le pâle visage de son père mourant, alors que sa mère lui avait répété ce même passage. Puis elle examina les emblèmes qui ornaient la première page du vieux livre, jusqu'à ce que « le lis et les épines, » « les sept étoiles, » « la cité sur la colline » commençassent à danser sur le papier, et à se mélanger sous les yeux ensommeillés de l'enfant. *Et Marie s'endormit!* Elle se réveilla en entendant le bourdonnement du papillon qui, prenant la place du ver, avait rompu le

cocon et voletait autour de la lampe. La soie était perdue, et le cri de désespoir de la petite réveilla sa mère. La pauvre Marie était trop punie pour que sa mère la grondât. Elle sanglotait amèrement et sentait qu'elle ne pouvait plus se fier à elle-même. Une enfant sage apprend beaucoup par une faute telle que celle-ci, et Marie comprit dès ce moment-là qu'il est bien des occasions où nous devons veiller et non pas dormir.

*
* *
*

Freddie observait avec intérêt soit les mûriers à demi dépouillés de leur feuillage, soit la vue des Alpes neigeuses, et il fut enchanté par les mulets du Mont Cenis, car aucun chemin de fer ne traversait encore la montagne. On s'arrêta à Genève et à Baden-Baden, puis Freddie et ses parents descendirent le Rhin en bateau et traversèrent la Hollande. Le petit garçon désirait beaucoup voir ce pays, d'abord parce qu'on lui avait promis qu'il pourrait se choisir un jouet à La Haye, ensuite parce qu'il avait entendu dire qu'autrefois, la mer recouvrait les vastes plaines de la Hollande et que les courageux habitants l'en avaient chassée au prix de mille peines et de grands travaux; enfin, il avait à La Haye des amis qu'il désirait beaucoup revoir. Mais je n'en finirais pas si je vous racontais tous les détails de ce voyage qui fut certainement le grand événement de la courte vie de

Freddie. Il vous suffira de savoir qu'au bout de quelques semaines notre petit héros se retrouva en Angleterre, auprès de Georgie.

Celui-ci reconnut aussitôt son frère et le conduisit immédiatement dans sa chambre pour lui montrer ses joujoux. Georgie n'avait pas beaucoup changé extérieurement, mais il parlait maintenant distinctement et commença par informer ses parents qu'il voulait être soldat. Il connaissait autant de cantiques et autant de versets de la Bible que Freddie et ses prières étaient des appels directs de son petit cœur à un Sauveur vivant. Il aimait à entendre parler des vers-à-soie du Piémont et des digues de la Hollande. La Chine et ses missionnaires restaient toujours un sujet de grand intérêt pour les deux petits frères, et ils priaient souvent pour M. Burns, demandant que les Chinois l'écoutent et renoncent à leurs idoles de pierre pour aimer le vrai Dieu. C'était un charmant coup d'œil que de voir les deux enfants ensemble et les disputes étaient rares entre eux. Jamais petits garçons ne furent plus gais et heureux que Freddie et Georgie.

En octobre 1851, ils retournèrent à Edimbourg avec leurs parents. Le grand jardin, planté de vieux arbres, attenant à leur nouvelle demeure, devint leur salle de jeux favorite, et ils en firent leurs délices jusqu'au jour où ils le quittèrent pour entreprendre leur dernier voyage.

Tout près de la maison des enfants vivait une pauvre malade qu'ils eurent quelquefois l'occasion de visiter durant la dernière année de leur vie. La chambre dans laquelle elle était alitée depuis nombre d'années était très proprement tenue, la fenêtre presque toujours ouverte, et près du lit quelques fleurs fraîchement cueillies. Freddie était toujours très fier lorsqu'on lui confiait le soin de conduire quelque ami jusqu'à la porte de la malade, et ces visites produisirent un effet salutaire sur son jeune cœur. C'est une grande bénédiction pour les enfants quand leurs mères les encouragent à servir les autres dans leur faible mesure; ils peuvent ainsi porter de petits cadeaux aux pauvres ou s'intéresser spécialement à un enfant de leur âge. Ils peuvent aussi avoir une tirelire dans laquelle ils mettent leurs sous pour les missions, et les parents trouveront toujours que les enfants seront le plus heureux lorsqu'ils seront occupés à quelque œuvre de bonté ou de charité en faveur des autres.

Freddie commença à apprendre à lire à l'âge de cinq ans, et ses progrès furent si rapides qu'au bout de quelques semaines il put déchiffrer des versets faciles dans la Bible. Après six mois il lisait couramment. Il aimait la Bible plus que tout autre livre et l'étudiait avec zèle, quoique naturellement d'une manière enfantine. Un jour, il dit :
« Combien je voudrais que le Psaume 133 fût

plus long; cela m'ennuie toujours quand j'arrive à la fin. Si seulement l'homme qui l'a écrit y avait mis un bout de plus! »

La maladie et l'épreuve ne sont jamais loin de nos demeures, et pourtant elles semblent toujours nous surprendre. Une épidémie de fièvre scarlatine extrêmement meurtrière éclata durant l'automne de 1852; les enfants ne se rendaient naturellement pas compte du danger et semblèrent un peu étonnés lorsque leur mère ajouta à leur prière du soir une requête pour que Jésus les rendit tout à fait prêts à partir, au cas où il les appellerait subitement. Avec quelques variantes, ils continuèrent à faire cette demande jusqu'à la fin. Georgie avait l'habitude de dire :

« S'il te plaît, Seigneur Jésus, fais que je sois tout prêt, pour si tu veux que je me dépêche de partir! »

Combien peu leur entourage soupçonnait comment ils seraient rappelés! Et combien c'était étrange que la constitution robuste de Freddie dût être affaiblie par un accident, peu important en apparence, de façon que l'enfant cédât immédiatement au choc mortel, au lieu de souffrir longtemps et cruellement comme cela aurait pu être le cas!

Un soir, au commencement de décembre, Freddie lisait l'histoire des sauterelles en Egypte et, désirant se renseigner sur la taille et l'apparence

de ces insectes, il s'en alla chercher un gros dictionnaire. Il monta sur une chaise pour l'atteindre, mais le volume, trop lourd pour les petits bras de l'enfant, l'entraîna par son poids. Freddie tomba à terre et l'énorme livre lui écrasa le pied. Durant plusieurs semaines, le petit garçon dut rester étendu sur un canapé; il se montra si patient et si soumis que c'est à peine si on pouvait reconnaître en lui le Freddie pétulant et vif d'autrefois. Mais un soir, en faisant sa prière, un cri de détresse lui échappa, révélant la tristesse de son pauvre petit cœur.

« Oh! Seigneur, je t'en prie, » supplia-t-il, « fais que je puisse bientôt aller courir au jardin avec Georgiel » Personne ne s'était douté jusqu'alors de ce que lui avait coûté son immobilité forcée.

Georgie fit preuve d'un dévouement vraiment admirable durant la maladie de son frère; il renonça à tous ses jeux en plein air pour lui tenir compagnie et lui rendit tous les services possibles. Le dimanche devint de plus en plus le jour de prédilection des deux enfants. Comme ils ne pouvaient plus sortir ce jour-là pour se rendre à l'église avec leurs parents, ils cherchaient à imiter le service avec un sérieux parfait, lisant à haute voix de longs passages de la Bible et chantant les cantiques qui leur étaient familiers.

M. Johnston, missionnaire en Chine, arriva à Edimbourg à cette époque. Dès qu'il entra dans la

maison, Georgie lui demanda s'il voulait acheter une Bible avec l'argent de sa tirelire. Grande fut la joie de l'enfant en apprenant que plusieurs Bibles seraient achetées avec cette somme.

Chers enfants qui lisez ces lignes, n'oubliez jamais de penser aux pauvres petits païens. Si Freddie et Georgie avaient renvoyé même de quelques semaines de remettre leur argent au missionnaire, ces Bibles n'auraient peut-être pas été expédiées en Chine. Si vous aimez votre Bible, vous aurez un grand désir de la faire aimer à d'autres moins favorisés que vous.

Freddie trouvait que le chapitre 21 de l'évangile selon Jean était le plus beau chapitre de toute la Bible; ensuite il plaçait, par ordre de préférence, Luc 15 et Matthieu 5.

Le dimanche soir avant leur mort, Georgie s'occupa à écrire les premières lettres que sa petite main eût jamais tracées. Freddie avait dit que c'était bien le moment pour lui de s'essayer à écrire et il avait choisi lui-même son premier texte : « Tu es le Dieu qui me voit.¹ »

(A suivre.)

CERTAINEMENT

Esaïe 53, 4.

Une des premières choses que j'ai l'habitude de faire le matin, c'est d'enlever le feuillet du calendrier biblique. Aujourd'hui j'ai été particulière-

¹ Traduction anglaise de Genèse 17, 13.

ment frappé en voyant, conjointement avec le sujet de ce magnifique chapitre 53 d'Ésaïe, le premier mot du passage du jour.

J'avais lu et entendu déjà mainte fois ces paroles, mais jamais, comme ce matin, ce mot *certainement* n'avait attiré mon attention. La chose prit pour mon esprit une importance nouvelle, à l'ouïe de la lecture de ce chapitre, dans la réunion de culte de l'Assemblée. J'étais un peu comme Elihu avec Job (Job 32, 18); mon cœur était rempli et pressé d'adresser un bref appel aux jeunes gens, assez nombreux, qui étaient parmi nous. Et maintenant, lecteurs, laissez-moi vous faire part des quelques réflexions que le mot cité en tête de ces lignes nous a suggérées. Puisse ce grain de la bonne semence tomber dans une terre préparée pour y fructifier à la gloire du Seigneur!



Un mot seulement, cueilli dans ce 53^{me} chapitre d'Ésaïe, nous disons : « un mot, » celui qui commence le verset 4. Nous pouvons le remarquer souvent : la parole de Dieu est parfaite (Psaume 19, 7), comme Celui dont elle est l'expression : Chaque passage, chaque ligne, chaque mot même, dicté par l'Esprit Saint, a sa raison d'être et son utilité en rapport avec ce qui nous est révélé; et les choses renfermées dans l'Écriture, de la Genèse à l'Apocalypse, sont « certaines et véritables. » (Apocalypse 22, 6.)

La Bible ne nous présente pas seulement des doctrines, des vérités précieuses, des choses que l'œil n'a pas vues, que l'oreille n'a pas entendues et qui ne seraient jamais montées au cœur de l'homme; mais ses saintes pages nous révèlent, d'un bout à l'autre, la personne du Fils de Dieu. Au commencement de la Genèse nous le voyons comme Créateur, et dans le livre de l'Apocalypse comme le juge des vivants et des morts. Mais en parcourant ce livre unique, le Livre de Dieu, la personne de Christ s'offre à nous d'une façon particulière. Il est le Rédempteur, celui que Dieu, dans son amour, nous a donné, et qui est l'accomplissement de toutes ses promesses; et c'est dans ce caractère de grâce qu'Il est fréquemment placé devant nous, témoin ce 53^{me} chapitre d'Esaïe, où nous sont rappelées les souffrances, la mort et la gloire de Christ, en rapport avec les pensées de Dieu. Ce sont des faits relatifs à une personne, et ces choses sont certaines. Ne lisons-nous pas : « Certainement, Lui a porté nos langueurs, et s'est chargé de nos douleurs; et nous, nous l'avons estimé battu, frappé de Dieu, et affligé; mais il a été blessé pour nos transgressions, il a été meurtri pour nos iniquités; le châtiment de notre paix a été sur lui, et par ses meurtrissures nous sommes guéris. » (Esaïe 53, 4-6.)

Mais voyez un peu : ces paroles, et l'affirmation qui les précède, seront celles du résidu repentant

d'Israël relativement à la personne du Messie jadis méconnu, rejeté et crucifié. Comprenant quel est Celui qu'ils ont percé, et pourquoi il a souffert, ils jouissent de l'effet de son sacrifice par la foi. Aucun doute à cet égard; ils diront lorsqu'ils le verront : « *Certainement, Lui a porté nos langueurs et s'est chargé de nos douleurs...* » Ce mot, avec tout ce qui dans la suite s'y rattache, est l'expression de la foi, d'une foi pleine et entière qui honore Dieu. Remarquons-le : il n'y a que le croyant qui puisse jouir d'une telle assurance, et cette assurance fait son bonheur. Mais, « *bienheureux ceux qui n'ont point vu, et qui ont cru,* » (Jean 20, 29), a dit le Seigneur.


Ce passage d'Ésaïe nous en rappelle un autre. L'apôtre Paul, en écrivant à Timothée, lui dit : « Cette parole est certaine et digne de toute acceptation, que le Christ Jésus est venu dans le monde pour sauver les pécheurs, dont moi je suis le premier. » (1 Tim. 1, 15.) Nous le voyons, c'est un Israélite, autrefois incrédule, qui affirme que, non seulement Jésus est le Christ, mais qu'il est venu dans le monde pour sauver les pécheurs, pour le sauver lui, le premier des pécheurs.

Que de fois le Seigneur Jésus, lorsqu'il était ici-bas, a dit à ses auditeurs : « En vérité, je vous dis... » leur rappelant la certitude des choses qu'ils entendaient; et combien merveilleuses elles étaient! (Luc 23, 43.) Mais dans le cas de l'apô-

tre, c'est celui qui a reçu la parole qui déclare la vérité des choses dont il jouit, et cette déclaration est l'expression de sa foi.

Comprenons-le, si lui, le premier des pécheurs, a obtenu miséricorde, c'est dire que « la miséricorde, qui se glorifie vis-à-vis du jugement » (Jacques 2, 13) peut s'étendre à tous indistinctement.

Et maintenant, chers lecteurs, en jouissez-vous chacun pour vous-même? Sinon, ne demeurez pas dans cette condition plus longtemps. Reconnaissez votre culpabilité, jugez-vous franchement devant Dieu, et recevez, par la foi, le Sauveur qui vous est encore présenté; alors vous pourrez dire aussi: « Certainement,... il a été blessé pour nos transgressions, il a été meurtri pour nos iniquités; le châtiment de notre paix a été sur lui, et par ses meurtrissures nous sommes guéris. » (Esaïe 53. 4-6) et aussi: « Cette parole est certaine et digne de toute acceptation, que le Christ Jésus est venu dans le monde pour sauver les pécheurs... miséricorde m'a été faite » (1 Timothée 1, 15, 16); et c'est la porte ouverte à une bénédiction sans mesure pour le temps et l'éternité, que celui qui ne croit pas ne connaîtra jamais. Souvenez-vous de ces paroles d'Elisée au sujet de la parole de l'Eternel en bénédiction: « Tu le verras de tes yeux; mais tu n'en mangeras pas, » avait-il dit au capitaine incrédule de l'armée d'Israël. (2 Rois 7, 1, 2.)



Questions pour le mois de mars.

A lire 2 Rois 13, 14, 2 Chroniques 25, Jonas.

1. — Combien de passages pouvez-vous relever dans votre lecture, montrant que, même sous le règne des rois les plus impies, Dieu n'avait pas rejeté son peuple d'Israël?

2. — Le ministère d'Elisée fut un ministère « de vie. » Donnez-en la preuve finale.

3. — Quel semble avoir été le successeur d'Elisée, comme prophète en Israël?

4. — En quoi sa victoire sur les Edomites ou fils de Séhir, fut-elle fatale à Amatsia, roi de Juda?

5. — Quel roi d'Israël abattit la muraille de Jérusalem?

6. — Enumérez, en les nommant, les choses que Dieu *envoie* ou *prépare* dans le livre de Jonas.

Réponses aux questions du mois de février.

1. — Il aida à Jéhu à exterminer les descendants d'Achab (2 Rois 10, 15-17); l'obéissance de ses fils nous est rappelée en Jérémie 35.

2. — Il était l'oncle de Joas. (2 Chroniques 22, 11.)

3. — Il restaura la maison de l'Eternel. (2 Rois 12; 2 Chroniques 24.)

4. — C'était un demi-sicle que devait payer tout Israélite dès l'âge de vingt ans et au-dessus. (Exode 30, 11-16.)

5. — Il ne détruisit pas les hauts-lieux. (2 Rois 12, 3.)

6. — 2 Chroniques 24, 25.



ULRICH ZWINGLI

(Suite.)

CHAPITRE XI.

Abolition de la messe.

On continuait à dire la messe à Zurich, sans que pourtant aucun prêtre ne pût être contraint à la célébrer, ni aucun laïque à y assister. En

fait on la négligeait presque complètement. Enfin, au commencement de 1525, Zwingli en obtint l'entière abolition et, le jour de Pâques de la même année, on célébra la Cène d'après les principes établis par le Réformateur et qui reposaient sur les enseignements de la parole de Dieu.

Ce changement important en entraîna d'autres. On comprit la nécessité de supprimer les nombreux couvents qui existaient encore et dont plusieurs étaient très riches, leurs biens pouvant être utilisés dans l'intérêt des progrès spirituels de la population. Cette opération offrait pourtant de grandes difficultés; il fallait procéder avec douceur, mais en même temps avec fermeté, respecter les situations acquises, tenir compte des vieillards et des infirmes. Grâce à l'esprit conciliant, mais positif, de Zwingli, tout se passa le plus aisément du monde. La plupart des moines entrèrent dans la vie active et apprirent des métiers; d'autres, qui avaient le goût de l'étude, reçurent les moyens de s'instruire. Quant à ceux qui étaient trop âgés pour embrasser une nouvelle vocation, on leur fournit une pension alimentaire, ainsi qu'une habitation commune dans l'ancien couvent des Franciscains. Celui des Dominicains fut transformé en hôpital, et ses revenus consacrés à l'entretien et à la guérison des malades de la ville et du canton. On employa les revenus du couvent des Augustins à soulager les pauvres et à donner

des secours à de malheureux étrangers qui traversaient Zurich. Les autres maisons religieuses reçurent pareillement une destination semblable. Partout on laissa mourir tranquillement les religieux d'un âge avancé.

La cupidité n'eut aucune part à ces transformations. Salarier des pasteurs et des professeurs, fonder des écoles, doter des hôpitaux, fournir des secours aux pauvres, tel fut, depuis l'époque de la Réformation, l'emploi des revenus de l'Église. Zwingli reçut tout particulièrement des magistrats la mission d'organiser l'instruction publique. Jusque-là, le clergé avait tenu le peuple dans le plus profond éloignement des connaissances même les plus élémentaires, par crainte de voir sa propre ignorance manifestée au grand jour. Ainsi on lui affirmait que ceux qui apprendraient le grec et le latin seraient sûrement entachés d'hérésie. Un moine, qui prêchait contre Luther et Zwingli, s'écria, du haut de la chaire :

« On vient d'inventer une langue nouvelle, le grec, qui est la mère de toutes ces hérésies. Un livre, publié dans cette langue, le Nouveau Testament, contient des doctrines fort dangereuses. Une autre langue se constitue : l'hébreu : quiconque l'apprend devient immédiatement un Juif. »

Zwingli savait que, pour dissiper l'ignorance et des superstitions aussi grossières, il faut le secours de Dieu. Lui seul peut donner la sagesse néces-

saire à ceux qu'il charge de cette mission délicate et capitale, et un des instruments qu'il met à leur disposition, c'est l'instruction. Zwingli comprenait aussi l'importance qu'il y avait à ce que les maîtres, chargés de développer l'esprit de la jeunesse, fussent des hommes pieux, éclairés et fondés dans les vérités de la Parole. Il mit tous ses efforts à en trouver de tels, et dut étendre ses recherches au delà de Zurich, car, dans la ville même, il ne voyait presque personne qui fût vraiment qualifié pour cette tâche.

Il s'adressa entre autres à Conrad Pellican, un Alsacien, très versé dans la langue hébraïque. Jeune encore, il était entré dans l'ordre des Franciscains; mais, par la bonté de Dieu, grâce à son ardent amour de l'étude, il avait été préservé des vices que, de son temps, on reprochait aux moines. Les écrits d'Erasme et de Luther l'avaient vivement frappé: il les fit connaître aux jeunes religieux confiés à ses soins, ainsi que, peu après, la traduction allemande de la Bible, faite par Luther. C'est ainsi que, petit à petit, la lumière se fit dans son cœur; il se tourna des idoles vers le Dieu vivant et vrai, rompit avec son ordre et enseignait à l'Université de Bâle quand, en 1526, Zwingli l'appela à Zurich. Il accepta avec empressement cette proposition et, pendant plus de trente ans, remplit sa tâche avec un admirable dévouement. Lorsqu'il eut achevé sa carrière terrestre,

on put dire de lui qu'il entra au sépulcre en bonne vieillesse, comme on enlève le tas de gerbes en sa saison. » (Job 5, 26.) Il débuta dans son enseignement par le 15^me chapitre de l'Exode et, dans son discours d'ouverture, exprima en ces termes le bonheur dont il jouissait d'être à Zurich :

« Je bénis Dieu qui m'a délivré de l'Égypte et de la servitude dans laquelle me tenaient assujetti les Egyptiens et la papauté. Il m'a fait traverser la Mer Rouge en sorte que je puis me joindre à ses bien-aimés et répondre, d'un cœur heureux, au chant de Moïse, comme le fit sa sœur Miriam, en disant : *Chantez à l'Éternel, car il s'est hautement élevé.* »

Le second étranger que Zwingli appela auprès de lui fut Rodolphe Collinus, fils d'un paysan des environs de Lucerne. Un chanoine de cette ville lui avait donné ses premières leçons de latin et lui avait expliqué quelques chants de l'*Enéide* de Virgile. Abandonné ensuite à ses propres forces, il étudia les autres poètes anciens avec une ardeur infatigable. Il fréquenta successivement les universités de Bâle et de Vienne et, de retour à Lucerne, quoiqu'il fût très jeune encore, il obtint un canonical. Ses liaisons avec Zwingli et d'autres réformateurs lui firent des ennemis qui l'accusèrent d'hérésie et provoquèrent, de la part des magistrats de Lucerne, l'ordre de visiter sa biblio-

thèque et ses papiers. Les commissaires chargés de cet examen, ayant trouvé chez lui les œuvres des philosophes grecs Platon et Aristote, et de quelques poètes grecs, bien qu'ils ne comprissent pas un mot de ces ouvrages, jugèrent qu'ils devaient être infectés de *luthéranisme* et les confisquèrent. Ce premier désagrément fit prévoir à Collinus qu'il en essayerait beaucoup d'autres: il quitta donc Lucerne sous un prétexte quelconque et vint se fixer à Zurich. Là, dénué de toute ressource et ne voulant pas être à charge à ses amis, il apprit un métier. Chose plus importante, il se familiarisa avec les vérités de la parole de Dieu: elles touchèrent son cœur et bientôt il put se réjouir en Jésus comme son Sauveur. Peu après, Zwingli lui offrit la chaire de langue grecque: Collinus l'accepta avec transport et mit, à répandre l'Évangile, toute l'ardeur de son bouillant caractère.

D'autres professeurs encore furent nommés, mais tous devaient prendre, pour base de leur enseignement, les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. Les leçons se donnaient dans la cathédrale: tous les pasteurs de la ville, ainsi que les jeunes gens qui se destinaient à cette carrière, devaient y assister. Zwingli chercha aussi à y attirer tous les hommes qui aimaient l'étude et qui avaient le temps de s'y livrer. Il y réussit, car, à cette époque, l'intérêt pour les choses de

Dieu était tel qu'on voyait de nombreux auditeurs de toutes les classes suivre avec assiduité toutes les leçons. Il n'était pas rare non plus de rencontrer, même vingt ans plus tard, des magistrats et des négociants qui lisaient soit l'Ancien, soit le Nouveau Testament dans l'original.

(*A suivre*).

LE NOUVEAU TESTAMENT.

ÉVANGILE SELON MATTHIEU

(*Suite.*)

Parabole du Semeur.

Chap. XIII. — Au commencement de ce chapitre, nous voyons Jésus sortant de *la maison* et s'asseyant au bord de la mer. C'est à dessein que l'Esprit de Dieu nous rapporte ce fait; la maison représente Israël, maison vide maintenant parce que Christ a été rejeté. Il prend place dans une nacelle, sur la mer, et de là il prêche aux foules rassemblées autour de lui. La mer, dans la Parole, est souvent prise comme emblème des nations dans un état de confusion; c'est en général celui où se trouvaient les peuples de la terre en dehors d'Israël. C'est là maintenant que Dieu opérera. Ces faits nous indiquent le changement qui ré-

sulte du rejet de Christ, pour les Juifs et pour les nations.

Jusque-là Jésus était venu chercher du fruit en Israël, qu'il compare à une vigne (chap. 21, 33 à 42; voir aussi, Psaume 80. 8-16, et Esaïe 5. 1-7): mais, comme nous l'avons souvent dit, sans la vie de Dieu, il est impossible que l'homme produise du fruit pour Dieu, malgré tous les soins que Dieu lui ait prodigués, ainsi qu'il le fit avec Israël. Pour obtenir du fruit, Dieu change de manière d'agir: au lieu de réclamer de notre mauvais cœur naturel le bien qu'il ne peut produire, il sème premièrement sa Parole qui produit, si elle est reçue par la foi, une nouvelle nature grâce à laquelle Dieu peut obtenir ce qu'il a réclamé en vain de l'homme dans la chair. Tel est le changement présenté par la parabole du semeur. (v. 1-12.)

Comme nous le verrons, le champ où la Parole est semée n'est pas Israël seulement: c'est bien par là que le Seigneur et les apôtres commencèrent, mais c'est le monde entier, et le terrain sur lequel la parole est semée, c'est le cœur de l'homme. Ce terrain présente des différences que le Seigneur désigne dans la parabole.

Chez nous, les terrains destinés à recevoir la semence sont séparés de ceux qui ne se cultivent pas; on ne sème donc que sur la bonne terre. En Orient, au contraire, dans certaines contrées, la

terre ne recouvre pas entièrement les endroits rocailloux: ici on trouve des buissons, là, c'est un chemin qui traverse le champ et qui subsiste malgré les labours. La charrue évite ces difficultés: mais le semeur jette partout sa semence, dont une partie tombe dans ces places impropres à produire une récolte. C'est pourquoi le Seigneur trouve là une image très propre à faire ressortir les divers états du cœur de l'homme mis en présence de la Parole.

Un semeur sortit pour semer. Et comme il semait, quelques grains tombèrent le long du chemin, et les oiseaux vinrent et les dévorèrent. Et d'autres tombèrent sur les endroits rocailloux, où ils n'avaient pas beaucoup de terre; et aussitôt ils levèrent, parce qu'ils n'avaient pas une terre profonde; et le soleil s'étant levé, ils furent brûlés, et parce qu'ils n'avaient pas de racines, ils séchèrent. Et d'autres tombèrent entre les épines, et les épines montèrent et les étouffèrent. Et d'autres tombèrent sur une bonne terre, et produisirent du fruit, l'un cent, l'autre soixante, l'autre trente. Qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende. » Ce dernier avertissement s'adresse encore aujourd'hui à chacun de mes jeunes lecteurs, car : « La foi est de ce que l'on entend, et ce qu'on entend par la parole de Dieu. » (Rom. 10, 17.) Comme la terre ne peut produire par elle-même que de mauvaises herbes, si l'on n'y jette pas de

la bonne semence, votre cœur non plus, cher lecteur, ne pourra porter du fruit pour Dieu que s'il reçoit, par la foi, cette Parole; elle engendrera chez lui une nouvelle vie par laquelle seule sera obtenu le fruit que Dieu réclame. Sans cela, vous produirez seulement ce fruit mauvais qui vous amènera en jugement devant le grand Trône blanc, et vous le quitterez pour vous en aller dans les ténèbres de dehors éternellement.

Pourquoi Jésus parlait en paraboles.

Les disciples demandaient au Seigneur pourquoi il parlait aux foules en paraboles. (v. 10-17.) Sa réponse montre que maintenant il fait une différence entre la masse du peuple et ceux qui écoutent sa Parole et la reçoivent, ainsi que nous l'avons vu aux v. 46-50 du chapitre précédent. Aux disciples, il expliquait les enseignements contenus dans les paraboles; aux autres, cela était caché; ceux qui reçoivent Christ ont seuls l'intelligence des pensées de Dieu, aujourd'hui comme alors. Le royaume des cieux ne pouvait s'établir en gloire comme les prophètes l'avaient annoncé, puisque le roi était rejeté; il s'établissait d'une manière mystérieuse, et ici, par ses enseignements, le Seigneur fait comprendre aux disciples quelle forme ce royaume prendra jusqu'à son établissement en gloire. C'est pourquoi il dit : « A vous il est donné de connaître les mystères du royaume

des cieux; mais à eux, il n'est pas donné. Car à quiconque a, il sera donné, et il sera dans l'abondance; mais à quiconque n'a pas, cela même qu'il a sera ôté. » Ceux qui recevaient Jésus entreraient dans la plénitude des bénédictions qu'il apportait, tandis qu'au peuple, qui se vantait de ses privilèges de peuple de Dieu sur la terre, tout en rejetant Jésus, les privilèges qu'il avait possédés jusque-là lui seraient ôtés. Ainsi, par sa propre faute, ce peuple a perdu tout droit à la bénédiction, jusqu'à ce qu'il soit reçu en grâce en vertu de la mort de Christ.

C'est précisément ce qui va arriver à la chrétienté. On célèbre aujourd'hui les avantages du christianisme sur le paganisme et le judaïsme; les protestants se vantent des lumières qu'ils possèdent à la suite de la Réformation, tandis que le catholicisme prétend toujours être la vraie Eglise. Mais que fait-on de Christ et de sa Parole? Qui sont ceux que le Seigneur peut reconnaître comme membres de son corps au milieu de toute cette profession chrétienne? Ceux qui l'ont reçu comme Sauveur et Seigneur et qui mettent ses paroles en pratique. A ceux-là, il sera donné davantage; et le temps s'approche où ce qui reste encore de ce que l'Evangile a apporté au monde sera ôté de la chrétienté et remplacé par les ténèbres de l'apostasie qui précèdera les jugements. Esaïe avait annoncé (chap. 5, 9, 10) ce qui arrivait au

peuple : « En entendant vous entendrez et vous ne comprendrez point, et en voyant vous verrez et vous n'apercevrez point: car le cœur de ce peuple s'est épaissi, et ils ont ouï dur de leurs oreilles, et ils ont fermé leurs yeux, de peur qu'ils ne voient des yeux, et qu'ils n'entendent des oreilles, et qu'ils ne comprennent du cœur, et qu'ils ne se convertissent et que je ne les guérisse. »

Peut-être plus d'un de mes lecteurs objectera-t-il : Rien d'étonnant à ce que les Juifs ne comprennent pas, si Dieu leur parle de manière à ce qu'ils ne puissent ni voir, ni entendre, ni être convertis. Mais le jugement qui atteignait le peuple sous cette forme avait été prononcé par Esaïe environ huit siècles auparavant, 150 ans avant la transportation de Juda; et une trentaine d'années avant la fin du royaume d'Israël. Pendant tout ce temps, le peuple ne tint aucun compte de la patience de Dieu, et lorsque le Messie promis lui fut présenté, il le rejeta. Donc, s'ils ne voient ni n'entendent, c'est parce qu'ils ont fermé eux-mêmes leurs yeux et leurs oreilles, et ont refusé de les ouvrir, et Dieu, qui ne peut supporter le mal à toujours, laisse leurs yeux et leurs oreilles fermés, comme jugement. C'est ce qui arrivera dans la chrétienté à ceux qui n'auront pas cru au Seigneur Jésus pour être sauvés. Après l'enlèvement de l'Eglise, Dieu leur envoie une énergie d'erreurs pour qu'ils croient au mensonge, afin que tous

ceux-là soient jugés qui n'ont pas cru la vérité, mais qui ont pris plaisir à l'injustice. » (2 Thess. 2, 11-12.)

Chers jeunes lecteurs, si vous ne l'avez pas fait, ouvrez, sans tarder, les yeux et les oreilles de votre cœur à cette merveilleuse grâce qui vous apporte le salut, avant que vienne le jour où Dieu, après avoir attendu assez longtemps, vous les laissera fermés par la puissance de Satan pour vous réveiller lorsqu'il sera trop tard. Aujourd'hui, le Seigneur peut dire à ceux qui l'ont reçu, comme il disait à ses disciples : « Mais bienheureux sont vos yeux, car ils voient, et vos oreilles, car elles entendent. » Ils voyaient alors Celui que plusieurs prophètes et plusieurs justes avaient désiré voir; ils entendaient ce qu'ils avaient désiré entendre. En effet, quel privilège d'avoir vu et entendu la personne adorable de Jésus, le Fils de Dieu, venu pour apporter le pardon, la vie, la paix, et ouvrir le chemin de la gloire! Aujourd'hui encore, il offre toutes les bénédictions qui découlent de sa mort à la croix. Demain ce peut être trop tard!

Explication de la parabole du semeur.

Dans les v. 18-23, Jésus explique aux disciples les raisons pour lesquelles il n'y a pas eu de fruit porté dans les trois premiers cas mentionnés dans la parabole du semeur.

La semence jetée le long du chemin, symbolise le cœur qui ne comprend pas la Parole. Il ne com-

prend pas! Pourquoi? Manque-t-il d'intelligence? Est-il sourd? non, mais son cœur est comme le chemin, dur, parce que tout le monde y passe. Tel est le cœur de ceux qui sont occupés de tout, sans aucun besoin pour les choses de Dieu. Indifférents ou incroyants, la Parole ne leur dit rien; s'ils l'entendent, ils ne la comprennent pas; leur cœur n'y est pas; ils sont distraits par des jeux, des lectures, des promenades, aussi bien que par des études, le travail, les affaires, sans parler des choses mauvaises en elles-mêmes. La semence reste à la surface, et l'Ennemi a bientôt fait de la ravir.

La semence jetée sur les endroits rocailleux représente celui qui, au contraire, reçoit la Parole avec joie; il est disposé à écouter, elle est agréable à ses sens; c'est quelqu'un qui dira en sortant d'une prédication : « Cet orateur a bien parlé; c'était très beau; je reviendrai l'entendre. » Il y trouve une certaine satisfaction, surtout si le prédicateur sait toucher les sentiments. On prend de bonnes résolutions; on décide de fréquenter des personnes chrétiennes, de suivre même les réunions, et ceux qui sont témoins de cela mettent vite ces personnes au nombre des convertis. Mais attendez; l'épreuve va venir. Le monde ne voit pas sans déplaisir les effets de la Parole dans une âme, tout superficiels qu'ils puissent être, de sorte que ceux qui manifestent les changements surve-

nus sont vite exposés aux moqueries et même à la persécution, comme à d'autres tribulations. Alors voyant les conséquences pénibles qui résultent du fait d'avoir reçu la Parole, ils se retirent et tout est fini; comme le blé dans les rocailles qui a levé aussitôt, lorsque le soleil le frappe, il sèche vite, *car il n'a pas de racines*. La conscience n'a pas été exercée. Le cœur doit être labouré par la parole de Dieu pour qu'il se produise des résultats durables. La Parole ne produit jamais un effet agréable aux sens pour commencer, parce qu'elle montre au pécheur l'état de son cœur, tout le mal qui s'y trouve. Cette constatation produit le trouble, la terreur, même le désespoir, quand naît la conviction que l'on est perdu et que l'on n'a autre chose à attendre que le jugement. Voilà le labourage qui défonce le sol dur, qui élimine les cailloux. Au moment voulu de Dieu, la Parole, qui présente Christ subissant à la place du coupable le jugement qu'il avait mérité, est reçue par la foi, apportant le pardon, la paix et la joie. Sachant de quoi il est délivré, le croyant peut endurer les épreuves de tous genres; il est enraciné dans la vérité, il est converti; il porte du fruit que le soleil fait mûrir au lieu dessécher la plante sans racines.

Vient ensuite la classe de ceux qui sont semés dans les épines. Ceux-là entendent la Parole, qui produit aussi des effets extérieurs, comme une tige de blé dans un buisson; elle peut atteindre

une certaine hauteur, porter même un épi, mais sans fruit. Les soucis sont une sorte d'épines qui étouffent la Parole de la vie: c'est tout ce par quoi le présent siècle peut rendre un homme soucieux, et combien il y a de causes de soucis! Car pour une âme qui n'a pas été amenée par la Parole à mettre sa confiance en Dieu, qui ne le connaît pas comme ce Père qui sait de quoi nous avons besoin, tout cause des soucis; cette âme est toujours inquiète; elle admet bien qu'il faut s'occuper de la Parole, mais cette parole, aussitôt étouffée, ne peut produire du fruit. Puis il y a une autre sorte d'épines qui étouffent la Parole, justement ce en quoi l'homme met sa confiance: les richesses; on les désire, on ne se lasse pas de travailler à les obtenir; pendant ce temps que peut faire la Parole? Puis les richesses, que donnent-elles? La déception; on est victime de leur tromperie, elles ne produisent ni satisfaction durable, ni paix; elles vous laissent, ou bien il faut les laisser, avec un christianisme sans fruits, sans valeur, ni pour l'âme, ni pour Dieu.

La quatrième classe comprend la graine semée sur la bonne terre. Voici un homme qui comprend la Parole. Son cœur a été préparé comme nous l'avons vu en parlant de ceux qui ont été semés dans les endroits rocailleux. La conscience a été labourée par la vérité, et lorsque les manifestations extérieures de la vie ont lieu, c'est du fruit,

c'est ce qui découle de la vie divine à la gloire de Dieu. Le fruit est la manifestation de la vie de Dieu dans le croyant, sous quelque forme que ce soit. Seul ce fruit-là est agréable à Dieu et demeure pour l'éternité. Puissions-nous tous, mes jeunes lecteurs, en porter, non seulement trente, ni soixante, mais cent! Ainsi que dit Paul aux Philippiens : *Etant remplis du fruit de la justice qui est par Jésus-Christ, à la gloire et à la louange de Dieu.* » (Chap. 1, 11.)

(*A suivre.*)

*Réponses aux questions sur l'étude biblique
du mois de mars.*

1. — Naître de nouveau et écouter la Parole.
2. — Parce que tous les autres signes avaient été inutiles. Ce signe indique la mort et la résurrection de Christ.
3. — L'idolâtrie du peuple d'Israël avant la transportation à Babylone et l'idolâtrie sous l'Antichrist à la fin.

Questions.

1. — Pourquoi le Seigneur se présente-t-il comme un semeur?
2. — Qu'est-ce qui représentait Israël auparavant?

3. — Qui avait prédit qu'on parlerait au peuple en paraboles, et pourquoi?

4. — Quel passage montre qu'un jugement de ce genre atteindra les nations?

LE REPOS DU VOYAGEUR

(suite et fin)

Mes enfants, » dit-elle, lorsqu'ils entrèrent timidement dans sa chambre; « je vais faire quelque chose pour vous; mais premièrement, je voudrais que vous fassiez quelque chose pour moi; je voudrais que vous chantiez. » Ils parurent tous très étonnés, puis elle sourit, disant: « Je vais vous enseigner ce que je désirerais que vous chantiez »; et alors, elle chanta un verset et ils suivirent; mais de quelle façon! Les uns cependant ne s'en tirèrent pas trop mal. Eh bien! ce chant, c'était: « Dis-moi l'antique histoire... »; et pendant que la dame et les enfants chantaient, je pleurais et je criais à Dieu de me sauver. Puis ils eurent le thé, ensuite elle leur fit la lecture de ce texte: « Jésus appela un petit enfant auprès de Lui; » elle leur parla de cela si bien et si simplement que je me reconnus pécheresse, j'eus peur de ce qui m'arriverait, et je résolus de me tourner sans retard vers le Seigneur Jésus et de le prendre pour mon Sauveur. Comme elle s'adressait aux

enfants, leur demandant s'il y en avait parmi eux qui désirassent appartenir au Seigneur pour le servir, je ne pus résister plus longtemps, et je m'écriai à haute voix devant eux tous :

« Oh! oui, si seulement il voulait me sauver: j'ai besoin de Lui maintenant! »

« Vous pouvez vous imaginer si les enfants me regardaient avec étonnement; mais je n'y fis pas attention; je me sentais pour ainsi dire seule avec Dieu; vous me comprenez, je pense, Madame? Et je n'avais d'autre souci que mon salut. Un regard de cette chère demoiselle m'attira auprès d'elle; après une touchante prière et un cantique d'enfant, elle les congédia, et ensuite nous restâmes seules, comme elle dit, « avec Jésus au milieu de nous. »

— Est-ce vraiment à partir de ce moment que date votre conversion? » lui demanda son auditrice.

— Oui, » répondit la marchande. « Ensuite vint la joie de servir mon Sauveur et de dire à tous ceux que je voyais la bonne nouvelle du salut; puis je sentis le besoin de mettre en pratique ce que je pouvais comprendre comme étant la volonté du Seigneur. Je puis vous dire que la première chose que je fis fut de peser juste et de dire aux acheteurs, avec lesquels j'avais l'habitude de parler du prochain, que maintenant je n'avais point de nouvelles dignes d'être répétées que celles

qui nous parlent de l'amour de Dieu pour les pécheurs, et que j'étais décidée à mener une nouvelle vie. »

— Je pense que de cette manière, vous vous êtes fait des ennemis? »

— Non; d'abord quelques-uns se moquèrent de moi, mais je suppose qu'ils virent un changement, et alors ils me parlaient de cette dame en haut, et voulaient savoir comment elle s'y était prise pour me faire penser à ces choses. Puis quand ma petite Lizzie, — elle est élevée maintenant et a une classe à l'école du dimanche, — fut convertie, à l'âge de treize ans, et devint, sans le savoir, une missionnaire auprès des enfants du village, mon cœur déborda de joie. Et pendant tout ce temps, la dame d'en haut attirait des âmes au Seigneur. Tout le monde voulait la voir après que les enfants eurent fait sa connaissance; la société ne lui manquait pas; même les hommes mettaient leurs habits du dimanche pour répondre à son invitation. »

— A-t-elle amené des âmes au Seigneur, parmi eux? » demanda son auditrice.

— Certainement. Bill Simmons, le marchand de chevaux, qui n'a pas toujours agi trop honnêtement dans son métier, est venu quand elle l'a invité, et après être resté dans l'indécision pendant six mois, il vendit ses chevaux et prit une place de palefrenier chez un des amis de Made-

moiselle, où on l'appelle « Bill l'évangéliste, » parce que sa manière favorite de désapprouver quelque chose qui n'est pas bien est celle-ci : « Cela ne s'accorde pas avec l'évangile! » De sorte que, peu à peu, de cette chambre haute « des fleuves de bénédiction se sont répandus dans notre village de Longheath qui devint « saturé de l'évangile de Jésus-Christ, » comme le dit Phil Evans, le cordonnier. »

— Votre chère dame s'est-elle jamais guérie de son accident? » demanda l'étrangère.

— Oui et non: elle est en bonne santé, mais elle restera toujours boiteuse; elle ne peut pas bien marcher; aussi Tom Girton, qui est maintenant un grand garçon, — celui qui a été la cause de l'accident — la conduit toujours dans sa poussette lorsqu'elle sort, et c'est tous les jours si possible. Il ne veut pas qu'un autre le fasse. Quelquefois elle s'assied là-bas, sur le banc nommé « Le repos du voyageur, » et il se forme un rassemblement de tout le village autour d'elle: nous avons alors, je vous assure, des moments de rafraîchissement et de joie. »

— Mais ces garçons là-bas qui, il y a une heure, se querellaient, s'accusant l'un l'autre et prêts à tout? » fit observer la visiteuse.

— Ah! mais il y en a beaucoup qui sont changés et pour de bon aussi; ceux-ci ne sont pas tous ses garçons, mais ils sont sous son influence; et

vous savez que les garçons sont les garçons. Cependant, ils se réconcilièrent bientôt très gentiment quand ils entendirent sa voix, comme vous l'avez vu. J'ai trouvé moi-même souvent très difficile de garder ma langue, mais le Seigneur m'a aidée, et il est puissant pour faire son œuvre aussi dans ces garçons. »

La visiteuse résolut de revenir bientôt à Longheath et de chercher à faire la connaissance de la « dame en haut. »

À ce moment quelqu'un ouvrit la porte du magasin, et une petite fille entra.

« S'il vous plaît, Madame Dale, ma mère envoie ceci à Lady Mary pour son thé. »

L'acheteuse regarda la marchande d'un air étonné.

« Oh! oui, » dit-elle, « ne vous l'ai-je pas dit, Madame? Mais elle s'appelle « la voyageuse. »

POUR LES PETITS

L'Histoire de Freddie et de Georgie.

(Suite.)

Les enfants ne surent rien de leur voyage jusqu'à ce que le moment du départ fût très rapproché, et vous pouvez peut-être vous figurer leur

joie, car à Manchester, où ils devaient se rendre, ils avaient de nombreux amis et c'était dans cette ville que Georgie avait vécu pendant l'absence de ses parents et de son frère. Freddie surtout, qui raffolait des voyages, était enchanté; il ne pouvait attendre le moment de commencer les emballages. Chaque dimanche Freddie avait l'habitude de choisir un texte qu'il copiait ensuite dans un cahier réservé à cet usage; si quelque ami se trouvait là, il lui demandait de choisir lui-même le passage. Lorsque le dernier dimanche arriva, il ne restait plus qu'une page au cahier, et Freddie voulut choisir lui-même ce qu'il y écrirait. Quelques semaines après sa mort ses parents, désirant savoir quel avait été le choix de leur chéri, feuilletèrent le cahier et sur la dernière page ils trouvèrent écrit en majuscules : « *Oh! chantez à l'Eternel un cantique nouveau: chantez à l'Eternel, toute la terre!* ». Ce fut pour eux comme un message d'en-haut, les exhortant à ne pas pleurer « *comme ceux qui n'ont pas d'espérance,* »

Nous laisserons maintenant la parole à la maman des petits garçons, qui nous racontera elle-même les derniers moments de ses bien-aimés enfants.

« La veille du jour fixé pour notre départ, Georgie était étendu sur le parquet, une carte étalée devant lui, sur laquelle il cherchait à montrer à sa bonne la route qu'il suivrait pour aller

à Manchester. Mais nous ne partîmes pas le lendemain, comme nous en avions eu l'intention. L'eussions-nous fait, humainement parlant, tout malheur aurait été évité. Dieu en avait décidé autrement. Les enfants eurent ainsi un jour de plus pour dire adieu à leur cher jardin et à tous leurs petits trésors. Pour la première fois depuis trois mois, Freddie put accompagner son frère et sa bonne à la ville. A leur retour ils portèrent tout leurs jouets dans une chambre inoccupée et leurs petites mains serrèrent dans un grand tiroir l'arche de Noé, les boîtes de plots, les livres de gravures, le fusil tout neuf que Freddie venait de recevoir et bien d'autres choses encore.

Le matin de notre départ, nous lûmes en famille Proverbes 27 et Freddie, comme toujours, lut le premier verset : « Ne te glorifie pas du jour de demain, car tu ne sais ce qu'un jour enfantera. » Pendant le déjeuner, les garçons apprirent ce verset par cœur et, lorsque je demandai à Freddie s'il le comprenait, il me répondit :

« Oh! oui: cela veut dire que nous pouvons tous être tués avant demain! »

Nous quittâmes Edimbourg en voiture. Il faisait très froid et, par places, la campagne était blanche de neige. A Carlisle, nous allâmes dîner au buffet de la gare et, avant de commencer à manger, Georgie joignit les mains et dit à haute voix :

« Seigneur, bénis cette nourriture et pardonne-

moi mes péchés, pour l'amour de Jésus! Amen. »

Ce fut sa dernière prière qu'il n'oublia pas, même au milieu du bruit et l'agitation d'une gare de chemin de fer.

Les heureux garçons ne connurent pas l'ennui ce jour-là. Ils avaient leur petite sœur à amuser, le paysage à regarder, et enfin Freddie prit une Bible et se mit à apprendre les chiffres romains, afin de pouvoir chercher les chapitres lui-même.

Dès le moment où nous eûmes changé de voitures à Preston, le mouvement du train était devenu irrégulier et cahoteux, de manière à nous causer quelque inquiétude! Les enfants s'étaient mis à réciter leurs psaumes. Freddie avait choisi le Psaume 1. Il l'aimait particulièrement, parce qu'il nous dit combien est heureux celui qui médite la parole de Dieu jour et nuit. Pendant que Freddie était au midi, nous lui avons fait remarquer que l'on peut facilement distinguer de loin le cours d'un ruisseau par la fraîcheur des arbres qui l'avoisinent, et il commençait à savoir par expérience que les enfants qui aiment la parole de Dieu et cherchent à lui obéir sont plus heureux que d'autres, exactement comme les arbres plantés près de l'eau sont les plus grands et les plus verts de tous.

Quand Freddie eut récité son Psaume, ce fut le tour de Georgie.

« Faut-il dire : J'élève mes yeux vers les montagnes? » demanda-t-il.

C'était le dernier psaume qu'il avait appris. Il l'aimait parce qu'un soldat le lui avait enseigné, et parce qu'il y est question de danger, et du bras puissant, et de l'œil vigilant de Celui qui a fait les cieux et la terre. Dieu négligea-t-il de répondre à la confiance de ce petit enfant? Non, certes, et il y répondit de la meilleure des manières, en le recueillant entre ses bras.

Après une distribution de gâteaux, les enfants répétèrent de tout leur cœur le Psaume 23. A peine l'avaient-ils achevé que le contrôleur entra dans la voiture annonçant : « Manchester! »

Georgie saluait comme de vieux amis les moulins à vent et les hautes cheminées des usines. Après que la bonne eut brossé leurs cheveux, papa plaça ses deux petits garçons sur un des bancs de la voiture, et en regardant leurs frais minois si gais et si heureux, nous sourions à la pensée de la bienvenue qui les attendait. Les sacs bouclés. Freddie s'écria :

« Nous y serons dans dix minutes; soyez prêts! » Rapidement nous traversâmes un tunnel. L'allure du train, qui avait été considérable, devint tout à coup effrénée, accompagnée de secousses, comme si nous passions sur des cailloux. Une seconde plus tard et nous n'étions plus sur les rails. Au même instant je vis que les enfants s'étaient laissés

sés glisser de dessus la banquette et se tenaient debout, muets d'étonnement, leurs yeux fixés sur leur père. L'expression solennelle de leurs jeunes visages ne s'effacera jamais de notre mémoire.

(A suivre.)

INVITATION.

Quel trésor que ta Parole!

O Dieu, c'est la vérité.

Elle instruit, elle console

En montrant ta charité.

En Christ y brille ta grâce

Pour l'enfant faible et pécheur;

Par la foi, devant ta face,

Il jouit de ta faveur.

Enfant, reçois le message

Du Dieu Sauveur en ce jour :

Il pardonne, Il te rend sage

Dans son tendre et grand amour!

Réponses aux questions du mois de mars.

1. — 2 Rois 13, 4-5; 23; 14, 25-27.
2. — 2 Rois 13, 20-21.
3. — Jonas. (2 Rois 14, 25.)
4. — Il se prosterna devant les dieux d'Edom. (2 Chroniques 14, 14-16.)
5. — Joas. (2 Rois 14, 13; 2 Chroniques 25, 23.)
6. — 1° Un grand vent. (Jonas 1, 4.) 2° Un grand poisson. (2, 1.) 3° Un kikajon. (4, 6.) 4° Un ver. (4, 7.) 5° Un doux vent d'orient. (4, 8.)

*Questions pour le mois d'avril.**Livre de Jonas.*

1. — D'où était Jonas? (Voir lecture du mois dernier.)
2. — Quel verset du Psaume 139 s'applique particulièrement à Jonas?
3. — Comment Dieu bénit-il les deux occasions où Jonas parle de lui à des païens?
4. — Combien de fois Jonas s'adresse-t-il à l'Éternel et combien de questions l'Éternel lui pose-t-il?
5. — Le nombre 40 dans l'Écriture indique ordinairement le temps durant lequel Dieu met quelqu'un à l'épreuve. Le prouver par le livre de Jonas, et par trois exemples, dont l'un tiré de l'Exode, le second du chapitre 8 du Deutéronome, et le troisième de l'histoire du Seigneur Jésus.
6. — Deux allusions que le Seigneur Jésus fait à Jonas. (Matthieu.)



Le Printemps.

Le long hiver n'est plus, son souvenir s'efface;
Voici le gai printemps qui vient prendre sa place.
La terre se délecte à présent, tour à tour,
Des baisers du zéphyr et de l'astre du jour.

Le soleil a repris sa chaleur printanière;
Il darde ses rayons sur la nature entière,
Réveillant les échos des vallons et des bois,
Car les chantages ailés ont retrouvé leur voix.

De toutes parts s'élève un long et doux murmure
C'est le joyeux concert de toute la nature:
Les forêts et les monts, les prés et le ruisseau,
En de doux accords, célèbrent le Très-Haut.

Et le divin Soleil, sur cette sombre terre,
Bientôt projettera sa royale lumière:
Et l'inondant alors de sa vive clarté
Il répandra partout vie et prospérité.

Maintenant, ô Sauveur, divin Soleil de l'âme,
Fais briller ici-bas ta douce et sainte flamme;
Que le cœur fatigué jouisse de la paix:
En toi qu'il trouve enfin le repos pour jamais!



LE NOUVEAU TESTAMENT.

ÉVANGILE SELON MATTHIEU

(*Suite.*)

Les six paraboles du royaume des cieux.

Après avoir exposé aux disciples la parabole du semeur qui montre comment le Seigneur opère pour obtenir du fruit, Jésus présente encore six autres paraboles pour exposer les résultats de ses semences dans ce monde, jusqu'au moment où il établira son royaume en gloire. C'est le temps où l'Église est

sur la terre le royaume en l'absence du roi. Ces six paraboles se divisent en deux parties de trois chacune : 1^o la forme extérieure que prend le royaume par l'introduction du mal; 2^o ce qui est de Dieu dans cet état de choses, ce qu'il y a pour le cœur de Christ. Ce sont des paraboles du royaume des cieux, qui résulte de la prédication de la Parole, tandis que le royaume d'Israël n'était composé que des descendants d'Abraham.

Parabole de l'ivraie.

(v. 24-30.) — « Le royaume des cieux a été fait semblable à un homme qui semait de bonne semence dans son champ. Mais pendant que les hommes dormaient, son ennemi vint et sema de l'ivraie parmi le froment, et s'en alla. Et lorsque la tige monta et produisit du fruit, alors l'ivraie aussi parut. »

Cette parabole présente le mélange de croyants et de non-croyants qui se trouvent dans le royaume ou la chrétienté, depuis le temps des apôtres. Au lieu d'être vigilants pour que la Parole soit présentée et maintenue dans sa pureté, comme le Seigneur et les apôtres l'avaient enseignée, les hommes ont laissé s'introduire, avec des fausses doctrines, des personnes sans vie et que l'ivraie représente; elles sont aujourd'hui en majorité dans la chrétienté.

Ce mélange devenu visible, les esclaves auraient voulu y remédier en arrachant l'ivraie, mais le Seigneur dit : « Non, de peur qu'en cueillant l'ivraie, vous ne déraciniez le froment avec elle. Laissez-les croître tous deux ensemble jusqu'à la moisson. » Puisque les hommes n'ont pas su empêcher l'Ennemi de semer l'ivraie, ils pouvaient encore moins l'arracher eux-mêmes, car leur incapacité les exposait à arracher aussi le froment.

Il fut un temps bien triste où l'Eglise romaine, plongée dans de profondes ténèbres, s'était attribuée la fonction d'expurger de son sein tous ceux qu'elle appelait hérétiques, et qui, précisément, étaient le froment; elle emprisonnait, torturait, mettait à mort, tous ceux qui résistaient à ses erreurs. Elle a démontré par là qu'il n'appartient pas à l'homme d'ôter le mal de la terre, puisqu'il peut prendre le bien pour le mal.

On entend souvent citer cette parabole par des personnes qui ne voudraient pas que les vrais chrétiens se séparassent, dans leur marche, de ceux qui n'ont pas la vie de Dieu, en se basant sur ces paroles du Seigneur : « Laissez-les croître tous deux ensemble jusqu'à la moisson. » Mais il s'agit ici d'ôter de la terre, d'arracher, d'exercer le jugement sur ceux qui n'ont pas la vie, comme le faisait Rome, quand elle exterminait les hérétiques, tandis que, en obéissant à la Parole qui ordonne aux croyants de se séparer du mal (voir

2 Timothée 2, 21-22; Ephésiens 5, 7 et suivants; 2 Corinthiens 6, 14-18, et beaucoup d'autres passages), on n'ôte personne de la terre. Nous sommes dans le temps de la grâce et non dans celui du jugement; mais nous avons à discerner et à garder ce qui convient au Seigneur.

Au temps de la moisson se fera le triage, non par des hommes, mais par les anges. La *moisson*, dans la Parole, est la figure du jugement qui sépare les méchants des justes⁽¹⁾. C'est ce que le Seigneur dit aux disciples : « Au temps de la moisson, je dirai aux moissonneurs : Cueillez premièrement l'ivraie, et liez-la en bottes pour la brûler, mais assemblez le froment dans mon grenier. » Ce temps est près d'arriver. On se rend compte aisément que l'ivraie se lie en bottes, au moyen d'associations de tous genres, entre lesquelles celui qui attend le Seigneur doit suivre son chemin sous la dépendance de Dieu et dans l'obéissance à sa Parole. L'ivraie ne se lie pas en bottes le jour même du jugement, mais préalablement, en vue du jugement. Le Seigneur dit : « Liez-la en bottes pour la brûler, mais assemblez le froment dans mon grenier. » Le grenier est le ciel, où tous les croyants seront enlevés, et ensuite seulement l'ivraie sera brûlée.

(1) La *vendange* représente le jugement qui emporte tout ce qu'il trouve.

Parabole du grain de moutarde.

(v. 31-32.) — « Il leur proposa une autre parabole, disant : Le royaume des cieux est semblable à un grain de moutarde qu'un homme prit et sema dans son champ : lequel est, il est vrai, plus petit que toutes les semences : mais quand il a pris sa croissance, il est plus grand que les herbes et devient un arbre, de sorte que les oiseaux du ciel viennent et demeurent dans ses branches. »

Nous avons dans cette parabole un autre caractère du royaume en l'absence du roi. Il est représenté au début par une chose petite, un grain de moutarde, mais ne tarde pas à se développer et à devenir un grand arbre. Au lieu de demeurer dans le sentiment de sa petitesse et sous la dépendance de Dieu, comme l'Église l'était au commencement, la chrétienté est devenue une puissance sur la terre, ce que représente un grand arbre dans les Écritures. (Voir Ezéchiel 17, 23-24; 31, 3-9; Daniel 4, 10-12.) Au lieu de chercher la protection en Dieu, c'est elle qui devint protectrice, abrita des oiseaux, c'est-à-dire des hommes qui trouvaient en elle ce que leurs cœurs avides désiraient. Les oiseaux sont le plus souvent pris en mauvaise part; leur rapacité les caractérise. L'histoire de l'Église prouve qu'il en a été ainsi au temps de sa toute-puissance, quand elle avait à ses pieds le pouvoir civil, qu'elle couronnait ou

destituait les monarques, et nourrissait de ses biens ceux qui se logeaient dans ses branches, le clergé tout particulièrement. C'est ainsi que la chrétienté s'éloignait et s'éloigne encore de ce qui la caractérisait dans son origine.

Parabole du levain.

(v. 33.) — Le royaume des cieux est semblable à du levain qu'une femme prit et qu'elle cacha parmi trois mesures de farine, jusqu'à ce que tout fût levé. ~ Autre forme de mal qui caractérise le royaume. Le levain est l'emblème de la fausse doctrine introduite dans le royaume dès le début et qui pénétra la masse tout entière, corrompant l'enseignement divin, de manière à faire du christianisme une religion qui permette aux hommes de vivre sans être inquiétés par la vérité qui les juge toujours.

Tels sont donc les trois aspects extérieurs qui caractérisent le royaume des cieux en l'absence du roi : 1^o un mélange de bon et de mauvais; 2^o une puissance terrestre; 3^o la fausse doctrine qui a tout pénétré de ses principes corrupteurs. Jésus prononça ces paroles devant la foule, selon les paroles du Psaume 78, 2 : « J'ouvrirai ma bouche en paraboles, j'annoncerai les énigmes des jours d'autrefois. » Puis il congédia ses auditeurs et entra dans la maison, pour expliquer à ses dis-

ciptes la parabole de l'ivraie, et leur exposa les trois dernières, dans lesquelles il montre ce qu'il y a pour son cœur au milieu des diverses formes de mal que revêt le royaume.

Explication de la parabole de l'ivraie.

(v. 36-43.) — Celui qui sème la bonne semence, c'est le Fils de l'homme; et le champ, c'est le monde; et la bonne semence, ce sont les fils du royaume; et l'ivraie, ce sont les fils du méchant; et l'ennemi qui l'a semée, c'est le diable; et la moisson, c'est la consommation du siècle; et les moissonneurs sont des anges. Cette explication ne demande guère d'autres éclaircissements. On voit en contraste l'œuvre du Fils de l'homme et celle du diable, ainsi que les résultats : les enfants du royaume et les enfants du méchant, qui forment le mélange dans le champ. La consommation du siècle est toujours la fin du siècle de la loi, qui précède, non l'établissement de l'Église sur la terre, mais celui du royaume en gloire. C'est dans ce temps-là que les anges sont actifs pour lier l'ivraie en bottes et que les croyants sont ravis auprès du Seigneur. Alors commenceront les jugements.

Jusqu'à l'explication de la parabole ne dépasse pas ce que le Seigneur a dit en la prononçant. Mais, dans les versets 40 à 43, Jésus donne des développements nouveaux qui concernent le

temps des jugements. • Comme donc l'ivraie est cueillie et brûlée au feu, il en sera de même à la consommation du siècle. Le Fils de l'homme enverra ses anges, et ils cueilleront de son royaume tous les scandales et ceux qui commettent l'iniquité, et ils les jetteront dans la fournaise de feu : là seront les pleurs et les grincements de dents. Alors les justes resplendiront comme le soleil dans le royaume de leur Père. Qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende. • On voit ici que Celui qui a été le semeur, après un long temps de patience, enverra ses anges pour extirper de son royaume tous ceux qui ont été un sujet de scandale et qui ont marché selon leur propre volonté, au lieu de reconnaître l'autorité du roi, quoique rejeté et caché dans le ciel: ils sont jetés dans la fournaise de feu. Puis les justes sont vus, non sur la terre dans le royaume établi en gloire, mais dans le royaume de leur Père, la partie céleste du royaume, jouissant, avec le Père, de la même relation que le Fils. Là ils resplendissent comme le soleil, objets de cette grâce qui nous a rendus capables, déjà maintenant, par la foi, de participer au lot des saints dans la lumière; qui nous a délivrés du pouvoir des ténèbres, et nous a transportés dans le royaume du Fils de son amour. (Colossiens 1, 12-13.) Alors les saints réaliseront en gloire ce qu'ils possèdent déjà aujourd'hui.

(A suivre.)

*Réponses aux questions sur l'étude biblique
du mois d'avril.*

1. — Parce qu'il doit semer pour récolter du fruit.
2. — Une vigne.
3. — Esaïe, parce que le peuple avait refusé de recevoir le Messie.
4. — 2 Thessaloniens 2. 11-12.

QUESTIONS.

1. — Qu'est-ce qui résulte des semailles?
2. — Qu'est-ce que — mon grenier : ?
3. — Qu'est-ce qui caractérise chacune des trois premières paraboles?
4. — Qu'est-ce que la consommation du siècle?

Un petit nuage.

Le Directeur d'une œuvre d'assistance chrétienne raconte la touchante anecdote suivante. Il était alors à la tête d'un refuge pour enfants abandonnés et malades. Il y avait des moments de bonheur et de joie quand le Seigneur donnait, jour après jour, ce qui était nécessaire pour les besoins de l'œuvre et ceux de sa propre famille qui se composait de trois enfants. Mais il y avait aussi

des jours de soucis où la patience des parents était mise à une rude épreuve.

Il en était ainsi depuis quinze jours. Le père s'enfermait souvent dans sa chambre et Anna, la plus jeune des filles, qui prenait la plus grande part aux soucis de ses parents, écoutait en secret à la porte comme le père criait à Dieu, lui demandant aide et assistance. Elle réfléchissait ensuite avec son frère et sa sœur comment elle pourrait réjouir le cœur des parents.

Que de projets les chers enfants faisaient ainsi, mais Anna trouva la première le vrai moyen. Sur son conseil on vida les tirelires.

Le contenu n'était pas bien important; c'était peu de chose pour un si grand besoin, mais l'amour profond des enfants, qui accompagnait le don, en faisait un trésor. Le soir venu, Anna se glissa dans le cabinet de travail de son père. Son frère et sa sœur se tenaient à la porte.

— Père, j'aurais à te parler, dit-elle avec un embarras touchant en s'approchant d'une manière caressante de son père. — Qu'y a-t-il, ma chérie? demanda celui-ci avec bonté. — Père, tu connais l'histoire de la Bible qui parle du petit nuage, n'est-ce pas? — Ah! tu veux dire sans doute l'histoire qui se passa sur le Carmel, lorsque Elie demandait la pluie et qu'il envoya sept fois son serviteur pour voir si sa prière était exaucée. Voyons. Le père prit la Bible et lut : « A la sep-

tième fois, il dit : *Voici un petit nuage, comme la main d'un homme, qui s'élève de la mer. Et il dit: Lève-toi, dis à Achab : Attelle, et descends, afin que la pluie ne t'arrête pas. Et il arriva, en attendant, que les cieux devinrent noirs par d'épais nuages, accompagnés de vent, et il y eut une forte pluie. (1 Rois 18, 44, 45.)* C'est bien là ce que tu veux dire Anna? Pourquoi penses-tu à ce petit nuage? Le père regarda le visage de son enfant sur lequel une vive émotion apparaissait. Son petit cœur battait avec force, mais elle se ressaisit et dit d'une voix ferme et joyeuse : « Père, voici un petit nuage, » et elle lui mit une bourse dans la main. Avant que le père pût répondre ses trois enfants étaient à son cou et le couvraient de baisers.

Sa foi fut puissamment soutenue; il put remettre joyeusement ses soucis entre les mains de Dieu. Le secours arriva dès le lendemain.

POUR LES PETITS

L'Histoire de Freddie et de Georgie.

(Suite.)

Les wagons roulèrent encore durant quelques secondes, puis s'arrêtèrent subitement. Pendant un instant, le danger sembla conjuré, puis vint un son étrange, comme d'une locomotive qui se serait trouvée au-dessous de nous. Je fermai les

yeux et cherchai à remettre mes bien-aimés à Dieu: au même moment notre wagon vint s'écraser contre la locomotive qui était couchée au travers de la voie. Le plancher céda et les parois s'effondrèrent. Nous n'eûmes que le temps de réaliser que Dieu était avec nous. Dans cette même seconde, l'âme du petit Georgie s'était échappée de son enveloppe mortelle, laissant celle-ci, selon toute apparence, intacte. A côté du petit cadavre gisait le fourreau d'un sabre en miniature, perdu deux jours auparavant. Mais l'âme s'était envolée dans le sein de Jésus et longtemps avant que les autres corps, apparemment sans vie, fussent revenus à la réalité et à l'angoisse des souffrances physiques, les restes mortels de notre chéri, enveloppés dans une moelleuse couverture, avaient été couchés sur le talus verdoyant et notre Georgie avait déjà goûté les joies de l'immortalité. C'était comme si la mort n'avait pas eu le temps de le toucher.

Nous avions tous perdu connaissance, quoiqu'ayant un vague sentiment d'être couchés sous une masse énorme de débris que des mains invisibles cherchaient à déblayer. La première chose que j'entendis fut un long coup de sifflet, bientôt suivi d'un second plus perçant encore, et alors une locomotive apparut. C'était un nouveau train lancé sur la voie au travers de laquelle nous étions couchés. Pour échapper à un second désas-

tre, il ne nous restait que la ressource de nous jeter de côté, et, par un effort surhumain, de gravir le talus. Une fois l'éminence atteinte, ce fut un spectacle étrange qui nous attendait : notre locomotive, ou plutôt ses débris enflammés, encombraient la seconde voie. Nous pouvions distinguer le chauffeur et le mécanicien étendus à terre, selon toute apparence privés de vie, et aussi l'homme et le jeune garçon qui, à eux seuls, nous avaient retirés de dessous les décombres. Les employés du train étaient partis pour tâcher d'arrêter les autres convois et un messenger, blessé lui-même, avait été envoyé à Manchester pour y quérir du secours. Quelques passagers, qui n'avaient pas de mal, s'étaient déjà éloignés, emportant leurs bagages; d'autres, comme frappés de stupeur, restaient assis dans les wagons encore intacts.

Le pauvre Freddie fut la dernière des victimes de la catastrophe que l'on réussit à dégager. Il n'avait pas été blessé par sa chute, mais il était resté longtemps exposé à la vapeur brûlante qu'exhalait la locomotive enflammée, et il suffit des quelques heures qui suivirent et durant lesquelles il demeura couché sous le brouillard glacé, pour rendre insensibles les membres qui venaient d'être si cruellement échaudés. Le compatissant aiguilleur qui découvrit notre petit garçon le trouva tout à fait conscient et le brave homme nous assura que jamais il n'oublierait le regard

chargé de reconnaissance que l'enfant lui adressa. ni l'élan désespéré avec lequel notre chéri se cramponna à son cou en lui disant :

« Ne me laissez pas ! »

Pendant une heure entière, nous ne sûmes rien de nos enfants. Nous ne pouvions que nous appuyer sur Celui qui a fait les cieux et la terre. Un enfant, sur les genoux de sa mère, *paraît être* en sécurité, mais lorsque l'âme se trouve dans les périls ou dans la détresse, elle réalise que c'est dans la main de Christ qu'elle est à l'abri du danger.

Je ne pouvais soulever ma tête sans que tout semblât tourner autour de moi; je n'osais non plus bouger aucun membre, car la tête d'un blessé reposait sur mes genoux, et le moindre mouvement de ma part arrachait des cris d'angoisse au malheureux. Mon bras gauche pendait inerte à mon côté, mon épaule étant fracturée; mes deux jambes étaient blessées également. La nuit approchait. A ce moment, le brave aiguilleur s'approcha de moi et me demanda si le petit garçon, portant un pardessus de gros drap, qu'il avait trouvé sous la locomotive, grièvement blessé, pouvait être mon fils? Quelques minutes plus tard, il traversa de nouveau les rails, portant notre Freddie: la petite figure pâle semblait si douce, si calme, et si patiente que jamais je ne pense revoir semblable expression ici-bas. Je cherchai à le prendre dans mes bras, mais le blessé se mit à crier :

« Pour l'amour de Dieu, ne bougez pas! » et force me fut de laisser placer mon enfant derrière moi, où je ne pouvais le voir.

Pas une seule parole ne fut échangée entre nous; Freddie était étendu parfaitement immobile sous le même châle que moi: quelquefois je sentais sa petite main presser mon épaule lorsque quelque incident pénible se produisait ou lorsque je parlais à sa bonne Betty, la suppliant de retrouver son calme. Pauvre femme! malgré l'horrible douleur physique qu'elle ressentait, c'était son enfant qu'elle appelait sans cesse.

Plusieurs personnes nous entourèrent bientôt dans l'obscurité, cherchant à se rendre compte si nous étions morts ou vivants. Une femme prit Freddie sur ses genoux (il dormait d'un lourd sommeil) et chercha à l'abriter du froid; une autre essaya de réchauffer mes pieds glacés.

Un monsieur de Manchester, arrivant en ce moment et apprenant nos noms, se mit, sur ma demande, à la recherche de mon mari. Bientôt j'eus le soulagement intense d'apprendre qu'il vivait encore, quoiqu'il eût perdu connaissance.

Vers neuf heures, le médecin d'un village voisin s'approcha de nous et chercha à soigner quelques membres brisés. et bientôt après un train arriva de Manchester pour nous y transporter.

On ne me plaça pas dans la même voiture que mon mari et Freddie, et quatre heures s'étaient

écoulées depuis l'accident lorsqu'on me transporta dans la maison et que je revis celui dont j'avais été séparée.

« Où sont les enfants? » fut sa seule question.

Trois habiles chirurgiens nous entourèrent bientôt et des amis dévoués nous prodiguèrent leurs soins. Freddie semblait n'avoir reçu aucune blessure et le bébé avait été recueilli par une paysanne compatissante. Un monsieur avait trouvé l'enfant couchée sur sa figure dans une ornière. Elle était trempée jusqu'aux os et n'aurait pas tardé à expirer. Il la prit dans ses bras et la porta à travers les champs labourés jusqu'à ce qu'il rencontrât une brave femme qui sortait de sa chaumière. Celle-ci consentit à le débarrasser de son fardeau et habilla le poupon des vêtements de sa petite fille. De nombreux visiteurs entrèrent dans la chaumière durant la soirée, mais une fois seulement notre bébé sourit et ce fut en apercevant un petit garçon. Pendant bien des mois elle refusa d'embrasser qui que ce fût, excepté de petits garçons qui lui rappelaient ses frères. De bon matin on nous la ramena et on la plaça dans la chambre de Freddie.

On dépêcha un messenger à l'infirmerie, afin de s'enquérir des absents; nos bonnes y furent trouvées, mais pas Georgie.

La première nuit sembla interminable et pourtant nous redoutions de voir arriver le jour qui

devait nous fixer sur le sort de Georgie; le silence persistant de ceux qui nous entouraient diminuait en nous l'espoir de le retrouver vivant.

Enfin son père dit :

« Pauvre Georgie! »

Nous vîmes pâlir l'ami qui veillait à nos côtés et il se fit un grand silence.

Alors, je dis :

« Le Seigneur l'avait donné! »

Mon mari continua :

« Le Seigneur l'a repris! »

Et ensemble nous répétâmes la merveilleuse conclusion de Job, alors qu'il avait *tout* perdu :

« Que le nom du Seigneur soit béni! »

Nous savions maintenant que notre Georgie n'était plus. Un ami, qui avait chéri notre petit garçon et qui lui-même devait s'en aller prématurément par suite d'une maladie contractée durant cette nuit terrible, nous disait plus tard dans son indignation :

« Si vous aviez, comme moi, aidé à laver ce petit corps souillé par le feu et la vapeur; si vous aviez porté le cercueil et l'aviez vu déposer sur une table de cabaret pendant l'enquête de la justice; si vous aviez vu les regards des hommes de loi quand ils contemplèrent le doux visage de votre Georgie; si vous aviez entendu leur verdict d'homicide par imprudence prononcé contre le mécanicien; puis si, de là vous étiez allés comme

moi inspecter les traverses pourries sur lesquelles vous veniez de passer avec une vitesse de quatre-vingts kilomètres à l'heure, vous auriez les mêmes sentiments que moi. »

Les jours suivants furent remplis par la douleur physique et morale. Nous avions de mauvaises nouvelles des bonnes: l'une d'elles avait dû subir l'amputation du pied. Le pauvre bébé pleurait sans cesse en ne voyant autour d'elle que des visages étrangers.

(A suivre.)

ULRICH ZWINGLI

(Suite.)

Chapitre XII.

Conférence de Baden.

Dans le temps même où Zwingli organisait l'enseignement public à Zurich, un projet qui menaçait sa sécurité se concertait en silence. Depuis le premier colloque tenu à Zurich, l'évêque de Constance, ou plutôt son grand-vicaire Faber, s'était occupé sans relâche de mettre un terme aux progrès que faisaient les nouvelles doctrines dans toute la Suisse septentrionale. L'expérience avait prouvé que les mandements épiscopaux constituaient une arme beaucoup trop faible, et l'on

craignait qu'en opposant aux écrits de Zwingli d'autres publications en faveur de l'église romaine, on ne s'engageât dans une lutte d'autant plus dangereuse que les Réformateurs surpassaient leurs adversaires en connaissances et en talents. On ne pouvait espérer aucun succès, ni de la persuasion, ni des menaces tant que l'on avait à faire à Zwingli dont la fermeté était connue. Pour écraser la Réforme, il fallait donc la priver de son chef qui seul lui donnait de la consistance, et, pour y parvenir, il s'agissait d'engager Zwingli à s'éloigner de Zurich. Une fois hors du territoire de cette ville, on pouvait aisément s'emparer de sa personne et lui faire subir le sort qu'avaient éprouvé plusieurs de ses partisans.

Faber détermina les cantons catholiques à ordonner, dans une ville quelconque de la Suisse, une conférence publique entre leurs théologiens et Zwingli. Il mit dans ses intérêts le docteur Eck, chancelier de l'université d'Ingolstadt en Bavière, qui s'était acquis une grande réputation en combattant les opinions de Luther. On convint que Eck ferait les premières démarches. En conséquence, au mois d'août 1524, ce théologien adressa aux cantons une lettre remplie d'invectives contre Zwingli qu'il traitait de « rebelle, d'hérétique et de pervertisseur des Écritures, qui devait en savoir beaucoup plus long sur le compte du bétail que sur celui de la Bible » et il ajoutait

l'expression de son sincère désir de voir « le bon peuple de Suisse si bien convaincu par la force de ses arguments qu'il préférerait devenir turc plutôt que luthérien. »

Ce ne fut pas sans peine que la diète helvétique consentit à la proposition qui lui était faite. Si grand était encore le respect vis-à-vis de Rome qu'on se forgeait des scrupules sur la valeur que pouvaient avoir les décisions prises par une assemblée qui n'aurait pas été convoquée sur l'ordre du pape lui-même. Mais la savante dialectique du docteur Eck finit par dissiper toutes les hésitations et l'on fixa Baden¹ comme lieu de la réunion projetée. Mais, à la profonde déception des catholiques, Zwingli refusa absolument de répondre à l'invitation qu'il reçut d'assister à la conférence. La dénomination d'*hérétique* que lui donnait le manifeste publié à cette occasion par les cantons catholiques prouvait qu'ils regardaient la question comme tranchée d'avance. La ville de Baden, d'ailleurs, ne pouvait garantir la sécurité personnelle du Réformateur, puisqu'elle dépendait des cantons qui avaient fait brûler ses livres et son effigie, et qui avaient ordonné de l'arrêter dès qu'il paraîtrait sur leur territoire. On lui avait, il est vrai, remis un sauf-conduit², mais ce docu-

(1) Dans le canton actuel d'Argovie.

(2) Document destiné à garantir la sécurité de celui qui en était porteur.

ment était conçu en termes trop équivoques pour ne pas donner de l'inquiétude.

« Ce serait, » disait Zwingli, » une folie extrême que de s'exposer sciemment au danger, sans pouvoir, pour cela, compter que la parole de Dieu en fût le moins du monde honorée davantage. Nous savons ce qui arriva, à Baden même, aux vaillants hommes de Stammheim, comment le sang de Wirth souilla l'échafaud, et cependant on nous convie à l'endroit où eut lieu l'exécution. Que l'on choisisse, pour la conférence, Zurich, Berne, St-Gall, Bâle, Constance ou Schaffhouse; que l'on décide de limiter la discussion à quelques points essentiels; que l'on déclare que la parole de Dieu sera considérée comme l'unique autorité; et je suis prêt à aller de l'avant. » Le sénat de Zurich non seulement appuya fortement Zwingli, mais offrit à Eck un sauf-conduit pour lui permettre de venir à Zurich sans inquiétude. Cette offre fut rejetée et le colloque de Baden eut lieu sans que Zwingli y assistât.

Les craintes du réformateur avaient leur raison d'être. Six jours avant la réunion de la conférence, le consistoire de Meersburg, près de Constance, présidé par Faber, l'initiateur de la dispute, condamna aux flammes Jean Hugel, pasteur de Lindau : il se rend au supplice en priant à haute voix pour ses bourreaux. Vers la même époque, l'évêque de Constance faisait noyer Pierre Spengler à Fribourg-en-Brisgau.

A défaut de Zwingli, on pria Erasme de se rendre à Baden: mais il s'y refusa. Cet homme célèbre avait contribué à répandre parmi ses contemporains des idées justes et saines sur la religion. Né avec un esprit satirique, vif et pénétrant, il se servit de l'arme du ridicule pour combattre l'ignorance, la superstition et l'hypocrisie; et jamais elles n'eurent d'ennemi plus redoutable. Il possédait une vaste érudition; mais il lui manquait cette sincérité de convictions, en même temps que cette jouissance de la grâce du Seigneur, qui font préférer l'intérêt de la vérité à toutes les douceurs de la vie. Ses écrits contiennent les germes de la saine doctrine, tels que les présentèrent Luther et Zwingli et, avant que ces deux hommes n'eussent paru, il avait insisté sur la nécessité d'une réforme. Dans la suite, il entretenit des relations amicales avec les réformateurs et leur donna souvent de grands éloges: il publia une édition remarquable du texte grec du Nouveau Testament; mais les premières contestations qui s'élevèrent entre Luther et le pape le firent changer de langage. Il prévint dès lors les dangers auxquels les réformateurs allaient s'exposer et voulut rompre toute liaison avec eux pour ne pas être enveloppé dans l'opprobre qui les accablait. « Je ne me suis jamais senti disposé à mourir pour la vérité, » écrivit-il à un de ses amis: « le courage qu'il faut avoir pour souffrir le martyre n'est pas donné à

tous les hommes: et, si j'avais été mis à l'épreuve, je crains bien que je n'eusse fait comme Pierre. » Telle la semence jetée dans des endroits rocailloux: c'est celui qui entend la Parole, et qui la reçoit aussitôt avec joie; mais il n'a pas de racine en lui-même, mais n'est que pour un temps: et quand la tribulation ou la persécution survient à cause de la Parole, il est aussitôt scandalisé.¹ (Matthieu 13, 20-21.)

La cause des réformés eut comme défenseurs à Baden Berthold Haller, pasteur à Berne, dont nous reparlerons plus tard, et Jean Oecolampade de Bâle. Ce dernier s'appelait en réalité Hauschein; mais, selon l'usage du temps, il avait transcrit son nom sous la forme grecque Oecolampade (lampe de la maison). Né dans le Wurtemberg, il avait étudié le droit à Bologne et la théologie à Heidelberg. La réputation qu'il s'acquît par son talent et ses connaissances engagea l'électeur palatin à lui confier l'éducation de ses deux fils: mais Oecolampade se dégoûta bientôt de la cour où il ne pouvait se livrer à son amour pour l'étude et il entra dans un couvent à Augsbourg. Un écrit qu'il composa pour démontrer les incon-

(1) Il n'est peut-être pas superflu de rappeler ici le sens propre du mot *scandaliser* en grec: c'est « trébucher et tomber. » Un *scandale* est un piège où l'on prend sa proie par les pieds.

vénients de la pratique catholique de la confession lui fit beaucoup d'ennemis. Forcé de quitter son couvent, il se retira à Bâle où il se lia avec Erasme. A ce moment aussi il fit la connaissance de Zwingli; la conformité de leurs opinions et de leurs caractères les rapprocha promptement et fit naître entre eux l'amitié la plus intime. Ils se communiquaient tous leurs projets; ils se consultaient sur toutes leurs démarches; ils s'encourageaient mutuellement; ils se consolient l'un l'autre lorsque leurs intentions étaient méconnues ou calomniées et la mort seule put rompre le lien qui les unissait. En vérité « la douceur d'un ami est le fruit d'un conseil qui vient du cœur. » (Proverbes 27, 9.) Oecolampade avait moins de vivacité et de chaleur que Zwingli; mais il ne lui était inférieur ni en courage ni en fermeté. Ses savants ouvrages rendirent de grands services à la réforme et c'est lui qui, à force de persévérance et de modération, la fit triompher à Baden.

Il avait même blâmé son ami de n'avoir pas répondu à l'invitation des cantons catholiques; mais à peine arrivé, il changea de sentiments, s'apercevant que la vie de Zwingli n'aurait été exposée, sans aucun avantage pour sa cause. « Je remercie Dieu, » lui écrivit-il, « de ce que tu n'es pas ici. La tournure que prennent les affaires me montre clairement que, si tu étais venu, nous n'aurions, à vues humaines, échappé au bûcher

ni l'un ni l'autre. » « Je me sens, » disait-il encore, « comme un cerf timide pourchassé par les chiens, » mais bientôt il reprit courage pour aller de l'avant en affirmant sur quel rocher il s'appuyait. « Je ne reconnais, » s'écria-t-il, « aucune autre règle de jugement que la parole de Dieu. »

La conférence s'ouvrit le 16 mai 1526 et dura dix-huit jours. On constata avec surprise que, si la plupart des Réformés étaient Suisses, aucun des défenseurs du catholicisme n'appartenait à cette nationalité. Du reste, l'assemblée témoigna d'une faveur évidente à l'égard des partisans de Rome et d'une hostilité non moins marquée vis-à-vis de ses adversaires. Seuls les membres du clergé catholique reçurent l'autorisation de prêcher en public. Ils organisaient aussi des cortèges solennels et, tandis que Eck et ses amis parlaient librement et aussi longtemps qu'ils le voulaient, on faisait taire les Réformés dès que la chaleur qu'ils mettaient à défendre leur cause leur arrachait quelques paroles un peu vives. L'absence de Zwingli déranga, il est vrai, les projets de ses ennemis. Cependant on procéda à la discussion des thèses proposées. Oecolampade se fit remarquer par sa douceur, son intrépidité et son érudition; mais il ne put influencer sur une décision déjà prise. L'assemblée, entièrement gouvernée par Eck, prononça l'excommunication contre Zwingli et ses adhérents, et demanda en particulier à la

ville de Bâle d'ôter à Oecolampade sa place de pasteur et de le bannir. Elle défendit en outre sévèrement la vente des livres de Luther et de Zwingli et proscrivit tout changement dans le culte et dans le dogme.

Ces décisions néanmoins ne furent pas ratifiées dans toute la Suisse : les cantons de Berne, Glaris, Bâle, Schaffhouse et Appenzell refusèrent de les admettre. Oecolampade, de retour à Bâle, fut reçu à bras ouverts, et le conseil le maintint dans son poste. A Berne, Haller continua aussi l'exercice de ses fonctions, malgré l'excommunication lancée contre lui. Ainsi, par la bonté de Dieu, les efforts de l'assemblée de Baden, loin d'affaiblir la cause de la Réformation, lui donnèrent de nouvelles forces. La vérité était en marche : rien ne pouvait l'arrêter; ses adversaires étaient « enfoncés dans la fosse qu'ils avaient faite; au filet même qu'ils avaient caché, leur pied avait été pris. » (Psaume 9, 15.) (A suivre.)

RÉPONSES AUX QUESTIONS DU MOIS D'AVRIL.

1. — Jonas était de Gath-Hépher, en Zabulon. (2 Rois 14, 25, Josué 19, 13.)
2. — Psaume 139, 7-10.
3. — Jonas 1, 9 et 16; 3, 4-10.
4. — 1^o Dans le ventre du poisson (chap. 2); 2^o au sujet de Ninive (chap. 4, 2); 3^o il demande

la mort pour son âme (v. 8); 4° au sujet du kikajon. (v. 9.) L'Éternel lui pose trois questions. (chap. 4, 4, 9, 11.)

5. — Jonas 3, 4; Exode 24, 18; Deutéronome 8, 2; Matthieu 4, 2.

6. — Matthieu 12, 40; 16, 4.

Questions pour le mois de mai.

A lire 2 Chroniques 26, le livre d'Amos et Esaïe 6.

1. — Quel défaut de caractère amena la perte d'Osias?

2. — Quelle catastrophe atteignit le pays sous le règne d'Osias?

3. — Montrer par le livre d'Amos que, même dans le désert, les Israélites emportaient avec eux des faux dieux.

4. — Quelles furent les visions d'Amos?

5. — Quelle était la vocation d'Amos, et où prophétisa-t-il?

6. — Qu'est-ce qu'Esaïe réalise lorsqu'il se trouve dans la présence même de Dieu?

N. B. — *Nous recevons souvent des réponses qui ne sont pas signées: d'autres, quoique correctes, ne sont pas appuyées par un passage de la Bible. Nous rappelons une fois de plus que, pour être valables, les réponses, suffisamment affranchies, doivent porter l'adresse complète de notre correspondant et que chaque réponse doit être prouvée par un passage biblique.*



DEUX QUESTIONS IMPORTANTES

Madelcine venait de perdre subitement sa mère. La tristesse causée par ce départ fut telle pour la fillette, âgée de six ans, que ses traits en portèrent l'empreinte longtemps.

Une pensée particulièrement sérieuse la préoccupait un jour. Assise en face de sa tante, chez laquelle elle se rendait quelquefois, pour apprendre à coudre et à broder, elle s'interrompit brusquement dans son travail et adressa à la tante,

qu'elle affectionnait beaucoup, une question bien inattendue :

« Pourquoi sommes-nous tous méchants? » dit-elle, en son naïf langage, et avec un profond sérieux.

L'oncle, qui était présent, fut frappé de la question; il comprit que sa petite nièce était déjà préoccupée du grand fait que la Bible, le livre de Dieu, nous révèle dès les premières pages : la mort, en effet, est le salaire du péché de l'homme. N'est-ce pas parce qu'il est pécheur, « *méchant*, » comme disait Madeleine, que la mort existe?

Comment fut-elle amenée à avoir une telle pensée? Sa mère était une enfant de Dieu et la petite fille fréquentait l'école du dimanche, en sorte qu'elle eut, sans doute, l'occasion d'apprendre que les hommes — et les enfants aussi — sont tous, par nature, des pécheurs méritant la mort à cause de l'état dans lequel ils se trouvent; et il est probable que la fillette avait le sentiment qu'il en était ainsi pour elle-même, malgré son jeune âge.

Mais pourquoi donc les hommes, tous les hommes, sont-ils dans cet état? « Assurément, » pensait Madeleine, « Dieu ne les a pas faits ainsi. » Certainement non. Et l'oncle se mit à raconter à la fillette la triste histoire de la chute. Voici, à peu près, ce qu'il dit :

« Dieu créa Adam, le premier homme, et le

plâça, avec Eve, sa femme, qu'il avait formée d'une de ses côtes, dans un jardin magnifique; ils devaient le cultiver et le garder. Le jardin d'Eden renfermait une grande quantité d'animaux de toutes sortes, auxquels Adam donna des noms; il y avait aussi de beaux arbres chargés de fruits délicieux. Rien ne manquait au bonheur d'Adam et d'Eve, car le Créateur venait rendre visite à ses créatures et sa présence faisait leur bonheur. Mais elles devaient garder la place de dépendance où il les avait mises et ne pas transgresser l'unique commandement qu'il leur avait donné. Telle était la condition en vertu de laquelle l'innocence et le bonheur étaient leur part.

« Adam et Eve pouvaient jouir librement de tous les fruits de ces beaux arbres, à l'exception d'un seul qui se trouvait au milieu du jardin, « l'arbre de la connaissance du bien et du mal. » L'Éternel, leur Créateur, leur avait dit expressément qu'au jour où ils mangeraient de son fruit, ils mourraient certainement.

« Nous ignorons quelle fut la durée du bonheur que nos premiers parents goûtèrent en Eden, dans l'état d'innocence; ce que nous savons, c'est que Satan, l'ennemi de la gloire de Dieu et du bonheur de l'homme, sous la forme du serpent qui était plus rusé qu'aucun autre animal, Satan donc entra dans le jardin dans le but de séduire l'homme et de l'engager à prendre du fruit dé-

fendu. Pour cela, il s'adressa à Eve et lui affirma qu'ils ne mourraient nullement : « Au contraire, » lui dit-il, « vous serez comme Dieu, » c'est-à-dire infiniment plus heureux encore qu'ils ne l'étaient.

« Au lieu de croire Dieu, qui leur avait dit la vérité, Adam et Eve ajoutèrent foi au mensonge du serpent : ils prirent donc du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal et c'est ainsi que le péché fut introduit dans le monde et avec le péché, la mort.

« Voilà pourquoi Adam et tous ses descendants sont devenus pécheurs, ayant en eux-mêmes le péché, cette mauvaise nature que l'on apporte avec soi en naissant. Dès lors, tous les hommes sont devenus des esclaves de Satan et la mort, qui règne dans le monde, est le salaire du péché. »

Mais Dieu, dans sa riche grâce, n'a pas voulu nous laisser sous les conséquences de notre désobéissance : il a eu compassion de nous et a donné à notre intention un puissant Sauveur dans la personne de son Fils unique. Que son nom soit béni ! Tous ceux qui le reçoivent, par la foi, sont amenés à jouir du salut, grâce à l'œuvre que le Sauveur a accompli sur la croix, en donnant sa vie en rançon.

Puissiez-vous, chers enfants, le recevoir sans tarder, afin de jouir de cette immense bénédiction dès votre jeune âge!

*

*

*

Non seulement nous avons une mauvaise nature, qui nous a été transmise, mais nous avons aussi offensé Dieu par nos nombreux péchés. Nous sommes, non seulement des pécheurs par *nature*, mais aussi des pécheurs par *profession*. Vous-mêmes, chers petits amis, n'avez-vous pas maintes fois désobéi; n'avez-vous pas ainsi offensé Dieu? Ecoutez le récit suivant : vous verrez qu'une petite fille, plus jeune encore que celle dont nous venons de vous parler, fut préoccupée de la chose et amenée à jouir du pardon de tous ses péchés.

Une fillette de quatre ans s'approcha un jour tout émue de son père, anxieuse à la pensée d'avoir offensé Dieu par ses péchés. Dieu lui-même, par son Esprit, venait de lui parler dans le secret de son cœur, lui faisant connaître en quel état elle se trouvait devant Lui. Elle avait souvent désobéi à ses parents et, de cette façon, offensé Celui qui dit : « Enfants, obéissez à vos parents dans le Seigneur, car cela est juste. » (Ephésiens 6, 1.) « Enfants, obéissez à vos parents en toutes choses, car cela est agréable dans le Seigneur. » (Colossiens 3, 20.)

Voilà ce qui rendait malheureuse notre fillette; elle avait la certitude que Dieu ne saurait tenir le coupable pour innocent, et qu'elle avait besoin de jouir de son pardon; mais que faire en un tel état?

Elle vint donc auprès de son père et lui dit :

« Papa, que faut-il que je fasse pour avoir le pardon? »

Son père lui répondit :

« Adresse-toi au Seigneur et demande-lui de te pardonner tous les péchés. »

A l'ouïe de ces paroles, la fillette entra dans la chambre voisine et y répandit son petit cœur d'enfant devant Dieu, implorant son pardon. Un moment après elle revint désappointée, en disant :

« J'ai demandé à Dieu de me pardonner, mais il ne m'a pas répondu.

— Eh bien! ma chérie, retourne et prie jusqu'à ce qu'il t'ait accordé ta demande; il ne te la refusera assurément pas. »

Sur le champ elle repartit, mais pour reparaître bientôt, le visage rayonnant, elle avait maintenant obtenu ce qu'elle désirait si ardemment; et quel bonheur était le sien! Tous ses péchés étaient pardonnés : « Demandez, et il vous sera donné; cherchez, et vous trouverez; heurtez, et il vous sera ouvert; car quiconque demande, reçoit; et celui qui cherche trouve; et à celui qui heurte, il sera ouvert. » (Luc 3, 9, 10.)

Mais de quelle manière pouvons-nous obtenir une réponse à une telle demande? Celui qui a parlé à l'âme, lui faisant connaître son état, dirigera lui-même ses regards vers le Sauveur qu'il nous a donné, car c'est grâce à la mort du Seigneur Jésus que nous pouvons maintenant jouir

de la paix avec Dieu, *par la foi*. (Romains 5, 1.)

« Bienheureux celui dont la transgression est pardonnée, et dont le péché est couvert! Bienheureux l'homme à qui l'Éternel ne compte pas l'iniquité, et dans l'esprit duquel il n'y a point de fraude. » (Psaume 32, 1, 2.)



LE NOUVEAU TESTAMENT.

ÉVANGILE SELON MATTHIEU

(*Suite.*)

Parabole du trésor.

(v. 44.) — « Encore, le royaume des cieux est semblable à un trésor caché dans un champ, qu'un homme, après l'avoir trouvé, a caché; et de la joie qu'il en a, il s'en va, et vend tout ce qu'il a, et achète ce champ-là. »

Après les diverses économies qui se sont succédé sur cette terre, dans lesquelles le Seigneur n'a rien trouvé pour lui, il découvre dans ce monde un trésor, quelque chose qu'il apprécie, non que ce soit ce monde qui le fournisse, mais il en voit la valeur selon les conseils de Dieu. Il

quitte la gloire, il abandonne ses droits comme Messie, il vit dans la pauvreté, renonce à tout, et donne sa vie pour acheter le champ, afin de posséder le trésor qu'il renferme. Le champ, c'est le monde, dans lequel le Seigneur a trouvé ses rachetés. En vertu de son obéissance et de l'œuvre de la croix, le Seigneur possède le monde, il a acheté le champ, et un jour il fera valoir ses droits; mais ce qui est l'objet de son cœur, ce qui le remplit de joie, ce en vue de quoi il descend dans l'humiliation, c'est le trésor qu'il a trouvé, il veut l'obtenir, quoi qu'il lui en coûte. Quel amour!

Parabole de la perle de grand prix.

(v. 45-46.) — « Encore, le royaume des cieux est semblable à un marchand qui cherche de belles perles; et ayant trouvé une perle de très grand prix, il s'en alla, et vendit tout ce qu'il avait, et l'acheta. »

Ici, il n'est question que de l'achat de la perle d'un grand prix pour le cœur du Seigneur, son Eglise qu'il voit dans toute sa beauté, telle qu'il se la présentera un jour. Comme pour acquérir le champ, il vend tout ce qu'il a, il s'anéantit, comme Dieu, se dépouille de toute sa gloire pour donner le prix nécessaire afin de l'obtenir. « Il a aimé l'Eglise, et s'est livré lui-même pour elle, » afin

de la posséder éternellement. Quel prix elle a pour son cœur, ainsi que tous ceux qui seront au bénéfice de son dévouement jusqu'à la mort, la mort de la croix! Au travers de la triste histoire du royaume, présentée dans les trois premières paraboles, le Seigneur y voit ce trésor, cette perle, toujours l'objet de sa joie et de son amour.

On entend dire quelquefois, que cette perle c'est Christ que le pécheur veut obtenir à tout prix; mais, quoique Christ soit désiré par l'âme travaillée au sujet de ses péchés, et qu'il lui devienne précieux lorsqu'elle est rachetée, la parabole ne saurait s'appliquer à elle. Personne ne peut acheter le champ, pas plus que la perle; tout est offert gratuitement au pécheur, tandis que Christ ne possède pas gratuitement ses rachetés. Il a vendu tout ce qu'il avait; il est descendu dans la mort pour les en délivrer.

Parabole du filet.

(v. 47-48.) — « Encore, le royaume des cieus est semblable a une seine jetée dans la mer et rassemblant des poissons de toute sorte; et quand elle fut pleine, ils la tirèrent sur le rivage, et s'asseyant, ils mirent ensemble les bons dans des vaisseaux, et jetèrent dehors les mauvais. »

Cette seine, ou filet, représente l'Évangile pro-

clamé dans le monde, la mer des peuples. Le christianisme, résultat de cette prédication, a été embrassé comme religion par les masses qui portent le nom de chrétiens, qui sont les poissons renfermés dans le filet, masses composées de ceux qui ont la vie et de ceux qui ne l'ont pas. Or, comme dans les trois dernières paraboles, il n'est question que de ce qui est bon, ici les pêcheurs, ayant constaté les résultats de la pêche, s'occupent des bons poissons seulement. Dans la parabole du semeur, il fallait laisser croître le tout jusqu'à la moisson, quoique les esclaves voulussent s'occuper des mauvais pour les détruire, mais ce n'était ni le moment ni leur affaire. Ici les serviteurs de Dieu n'ont à s'occuper que des bons pour les mettre dans des vaisseaux, les rassembler à part du monde, autour de Christ. C'est le travail actuel des ouvriers du Seigneur. Ils laissent dehors les mauvais, ne s'en occupent pas, si ce n'est pour leur annoncer le salut, ce qui n'est pas en vue ici.

Puis le Seigneur explique ce qui se fera ensuite, à la consommation du siècle. Il y aura aussi un triage, confié, non aux serviteurs de Dieu, mais aux anges, qui sont les exécuteurs de la volonté de Dieu dans son gouvernement. « Il en sera de même, » dit Jésus, « à la consommation du siècle : les anges sortiront, et sépareront les méchants du milieu des justes, et les jetteront dans la fournaise

de feu : là seront les pleurs et les grincements de dents. » (v. 49-50.)

Les anges, au temps des jugements, s'occupent des mauvais seuls, afin de les ôter de la terre, en vue de l'établissement du royaume en gloire, comme nous l'avons vu à la fin de la parabole de l'ivraie.

Puisque tous les poissons rassemblés dans la seine n'étaient pas bons, comment pensez-vous, mes jeunes lecteurs, qu'un pêcheur Juif pût reconnaître les bons d'avec les mauvais? Par la parole de Dieu qui enseignait quels étaient les animaux purs et impurs. Si le pêcheur Juif était dans l'embarras pour décider de l'espèce d'un poisson, il n'avait qu'à prendre dans le rouleau de la loi le livre du Lévitique, et il trouvait, au chap. 11, 9-10, que les bons poissons étaient ceux qui avaient des nageoires et des écailles; tous ceux qui ne présentaient pas ces signes caractéristiques étaient impurs, si bons pussent-ils paraître au jugement du pêcheur.

De même aujourd'hui, si un serviteur de Dieu veut reconnaître, parmi ceux qui portent le nom de chrétiens, lesquels doivent être mis à part, comme ayant la vie divine, il n'en est pas remis à son propre jugement; il a recours à la Parole qui indique les caractères des vrais croyants, figurés par ceux des bons poissons. Le croyant doit avoir des nageoires, c'est-à-dire la capacité de remonter

le courant entraînant de ce monde, grâce à l'énergie que donne la vie de Dieu pour ne pas se laisser détourner du chemin du Seigneur. Il a des écailles : la capacité de résister à l'influence du monde au milieu duquel nous devons vivre, tout en n'en étant pas. Il est dit que « ce qui est né de Dieu est victorieux du monde. » (1 Jean 5, 4.) Ainsi tous ceux qui portent dans leur marche ces preuves de la vie de Dieu doivent être mis à part de ce qui n'a que la profession chrétienne sans la vie.

Est-ce que mes jeunes lecteurs portent les caractères du bon poisson? Si oui, vous savez où est votre place. Si non, devenez par la foi une nouvelle créature, avant le moment terrible, où Dieu fera son œuvre étrange, son travail inaccoutumé, en jetant les méchants dans la fournaise de feu, là où il y a des pleurs et des grincements de dents.

* * *

Les disciples disent avoir compris toutes ces choses, et le Seigneur ajoute : « C'est pour cela que tout scribe qui a été fait disciple du royaume des cieux est semblable à un maître de maison qui produit de son trésor des choses nouvelles et des choses vieilles. » (v. 51-52.) Les « choses vieilles » sont : le royaume tel qu'il était annoncé dans l'Ancien Testament, le royaume en gloire, et les

« choses nouvelles » le royaume dans la forme qu'il a prise après le rejet du roi, sujet des paraboles de ce chapitre. Nous voyons par ces paroles du Seigneur quelle grande grâce est accordée à ceux qui sont faits disciples dans ce nouvel état de choses en recevant le Seigneur; ils ont l'intelligence des pensées de Dieu à l'égard du présent et de l'avenir. C'est ce qui est particulièrement vrai pour l'Eglise.

Jésus dans son pays.

Lorsque Jésus eut achevé ces paraboles, il vint dans son pays, probablement Capernaüm. Et « il les enseignait dans leur synagogue, en sorte qu'ils étaient étonnés. » Quel amour! quelle patience! Malgré tout ce que Jésus sait des pensées de son peuple à son égard et des résultats de sa venue, il les enseigne toujours. Ils sont étonnés, car ils ne voient en lui que le fils du charpentier; sa mère, ses frères, ses sœurs, étaient au milieu d'eux; c'était pour eux la preuve qu'il ne différait pas d'un autre homme. « D'où lui viennent donc toutes ces choses, » demandent-ils? Combien il est vrai qu'ils ont fermé leurs yeux pour ne pas le voir et leurs oreilles pour ne pas entendre! Le Seigneur pouvait bien dire : « Si je n'étais pas venu, et que je ne leur eusse pas parlé, ils n'auraient pas eu de prétexte pour leur péché... Si je n'avais pas

fait parmi eux les œuvres qu'aucun autre n'a faites, ils n'auraient pas eu de péché; mais maintenant ils ont, et vu, et haï et moi et mon Père. » (Jean 15, 22-24.) Au lieu de voir en lui Emmanuel, Dieu avec nous, comme il est présenté dans cet évangile, ils sont scandalisés en Lui. Jésus accepte cela disant : « Un prophète n'est pas sans honneur, si ce n'est dans son pays et dans sa maison. » Leur incrédulité empêcha de faire là beaucoup de miracles. Quelle responsabilité pour ce pauvre peuple! La puissance de Dieu et sa grâce sont toujours à la disposition de tous, moyennant la foi, aujourd'hui comme alors. Qui pourra se plaindre s'il n'en n'a pas profité?

(A suivre.)

*Réponses aux questions
sur l'étude biblique du mois de mai.*

1. — Le royaume des cieux.
2. — Le ciel.
3. — a) le mélange du bon et du mauvais; b) une grande puissance; c) la fausse doctrine.
4. — La fin du siècle de la loi, avant l'établissement du royaume en grâce.

Questions.

1. — Qu'est-ce qui caractérise chacune des trois premières paraboles?
2. — Qu'est-ce que les caractères du bon poisson représentent chez le croyant?
3. — Que sont les choses vieilles et les choses nouvelles?



POUR LES PETITS

L'Histoire de Freddie et de Georgie.*(Suite.)*

Freddie seul ne nous causait aucune anxiété. Il restait tranquillement dans son lit, ne se plaignant de rien. Il demanda du thé au lieu de lait pour son déjeuner, répéta son cantique favori et pria comme d'habitude. On l'avait entouré d'ouate enfarinée à cause de ses brûlures, et quelquefois il suppliait qu'on le changeât de position, ce qui ne pouvait se faire qu'en le transportant d'un lit à l'autre.

Nous nous demandions constamment :

« Comment vivra-t-il sans Georgie? »

Nous nous trouvions nous-mêmes dans un état si précaire que les docteurs n'osaient nous dire qu'ils regardaient le cas de Freddie comme désespéré. L'action intense de la vapeur brûlante avait anéanti chez lui toute sensation de douleur, mais ses facultés intellectuelles n'avaient aucunement souffert.

« Est-ce Manchester, ici? » avait-il demandé en se trouvant dans une chambre qu'il ne connaissait pas.

Tous ceux qui l'entouraient observèrent combien les expressions et les pensées de la parole de Dieu lui étaient familières, mais il parlait aussi de ses jouets et des amis qu'il voulait inviter pour fêter l'anniversaire de sa naissance. Comme sa tante le quittait pour aller auprès de sa petite sœur qui pleurait dans la chambre voisine, il lui dit :

« Tu n'as pas besoin d'aller; Georgie est avec elle. »

Il ne sut jamais que son frère n'était plus. Lorsqu'il demandait après nous, on lui répondait d'attendre au lendemain, lorsque nous serions mieux.

Il dit à la garde que le veillait : « Je vous en prie, portez-moi vers maman. »

« Nous ne pouvons la déranger maintenant, » lui fut-il répondu.

Alors il se mit à pleurer et à répéter : « Mais il

faut que j'aïlle; j'ai quelque chose à lui raconter que je ne puis dire qu'à ma maman chérie! »

Peu à peu il se calma, puis, tout à coup : « Oh! regardez! » s'écria-t-il.

« Que voyez-vous? »

« Je vois Jésus et ses disciples sur la montagne; ils s'en vont au ciel! »

Plus tard, il demanda quel jour c'était. En apprenant que c'était un samedi, il se mit à réciter son cantique pour ce jour-là. Vers le soir, il eut quelques symptômes de fièvre et commença à parler à Georgie, de leurs jeux et du chemin de fer.

Lorsque les docteurs arrivèrent, ils déclarèrent que l'enfant déclinaît rapidement. Freddie continuait à réciter des versets de cantiques, puis il répéta trois fois de suite : « Oui, la bonté et la gratuité me suivront tous les jours de ma vie, et mon habitation sera dans la maison de l'Éternel pour de longs jours. » Il dit aussi à plusieurs reprises ces mots de son psaume favori : « Il médite dans sa loi jour et nuit. » Plus tard, il pria à haute voix, puis perdit connaissance et commença à délirer.

A cinq heures le lendemain matin, on vint nous dire que notre petit garçon se mourait. Le coup pour nous fut terrible; les docteurs ne nous avaient pas prévenus, espérant que l'enfant vivrait encore quelques jours et qu'alors nous serions mieux à même de supporter la douleur.

Il ne nous restait maintenant que deux heures à peine pour nous préparer à cette douloureuse séparation. Toutes nos prières des six années passées allaient recevoir leur réponse. Chacun des efforts que nous avons faits pour conduire notre fils à Christ et le placer sur le chemin du ciel allait recevoir son couronnement; le bon Berger venait appeler son agneau au matin de son jour à Lui.

Freddie avait dit :

« Dimanche prochain j'apprendrai ce verset : La Parole devint chair et habita au milieu de nous (et nous vîmes sa gloire, une gloire comme d'un fils unique de la part du Père) pleine de grâce et de vérité. »

Comme Georgie, trente-six heures auparavant, Freddie n'avait aucune idée qu'il s'en allait.

On l'apporta dans notre chambre, étendu sur un petit matelas. Il semblait si beau et si paisible avec ses grands yeux entr'ouverts, que nous ne pouvions croire qu'il n'eût plus sa connaissance.

Seulement lorsque les docteurs nous eurent soulevés sur nos oreillers et que, l'ayant embrassé, nous lui prîmes la main et lui demandâmes s'il ne nous reconnaissait pas, nous dûmes réaliser que notre bien-aimé était déjà sourd aux bruits de la terre, et que son temps ici-bas ne se comptait plus que par secondes.

Son père pria pour lui, le remettant à Dieu, puis

on l'emporta et, quelques instants plus tard, Freddie expirait.

Les corps de Freddie et de Georgie reposent dans la même tombe que celui de leur petit frère, en attendant le jour de la résurrection.

Peu de temps après notre grand deuil, nous recevions la lettre suivante d'un ami :

« J'ai gardé la promesse que je vous avais faite de prier pour votre Freddie; tous les soirs il était nommé dans mes prières, jusqu'au soir où j'ai appris par le *Times* qu'il n'avait plus besoin de prières et qu'il était entré dans la joie de son Maître. Je garderai toujours le souvenir de ce joyeux enfant, si tôt mûri pour les demeures célestes. »

*
* *
*

Enfants qui lisez cette histoire, vous vous dites peut-être que Freddie et Georgie étaient trop bons et que de tels enfants n'ont jamais existé. Mais souvenez-vous que Dieu savait tout ce qui devait leur arriver et que c'est Lui qui les prépara pour leur fin subite; il leur enseigna à regarder de bonne heure la mort comme la porte d'entrée dans une vie infiniment plus heureuse que celle d'ici-bas.

Nous ne savons rien quant à la durée de notre existence dans ce monde; comprenez-vous donc combien il est nécessaire d'être prêts, au cas où

Dieu vous appellerait subitement? Et même s'il ne le fait pas, il est bien plus facile de supporter les difficultés et les tristesses que même les enfants ont à rencontrer ici-bas, si l'on sait qu'au delà de ce monde nous attend une belle et glorieuse patrie.

Connaissez-vous le petit cantique :

*Au delà du ciel bleu, bien loin de cette terre,
Pour nous, jeunes enfants, qui connaissons Jésus,
Il est un doux repos dans la maison du Père,
Où le péché, la mort, la douleur ne sont plus.*

Enfants, Jésus est-il votre Sauveur?



ULRICH ZWINGLI

(Suite.)

Chapitre XIII.

Conférence de Berne.

A Berne surtout, la réforme trouva, à cette époque, de nombreux partisans. Vers la fin de 1527, plusieurs localités de ce canton s'adressèrent au sénat pour obtenir l'abolition de la messe. Leur demande fut accueillie diversement : si la réforme

avait des amis dans le sénat, elle avait aussi de nombreux adversaires. Les premiers l'emportèrent; mais, avant de se décider, le sénat voulut connaître l'avis du clergé bernois au sujet de la doctrine de Zwingli. Il convoqua donc les prêtres à une conférence, en même temps que ceux de tous les états de la ligue helvétique et les évêques de Lausanne, Sion, Bâle et Constance. Cette convocation, en même temps que le contenu des thèses proposées à l'examen de l'assemblée, déplut aux cantons catholiques. Ils firent des représentations au sénat de Berne et cherchèrent à le détourner de son projet; mais le ton de menace, qui perçait à travers leur langage amical, blessa les Bernois et les confirma dans leur résolution. Les cantons ne s'attendaient pas à une pareille fermeté. Ne pouvant empêcher la conférence de Berne de se réunir, ils refusèrent, à tous ceux qui voulaient s'y rendre, le droit de passer sur leur territoire. Une malveillance aussi manifeste excita chez les réformés un vif mécontentement, augmenté encore par les pamphlets que les catholiques publiaient chaque jour pour diffamer les réformateurs.

Le principal défenseur de la Réforme à Berne, Berthold Haller, était d'un caractère naturellement timide et réservé. Plus d'une fois, Zwingli avait dû le rassurer pour éviter qu'il ne quittât la ville. « Prends courage, » lui écrivait-il, « et pro-

clame la vérité si haut que l'ours¹ féroce soit dompté par la puissance de Christ. » Le Seigneur avait envoyé à Haller un collaborateur dans la personne d'un ancien chartreux de Nuremberg, nommé Kolb. Quoique couché sous le poids des années, l'ex-moine déployait une vigueur admirable pour annoncer l'Évangile, sans demander d'autre récompense pour ses peines que la joie qu'il éprouvait à amener des âmes à Christ.

Haller souhaitait vivement que Zwingli assistât à la conférence de Berne. « Tous, » lui disait-il, « espèrent que tu viendras nous soutenir. Tu n'ignores pas combien la cause de la Réformation gagnerait en Suisse si notre canton l'embrassait, et combien elle perdrait si nous succombions. Je ne sais pas manier l'épée de l'Esprit comme il le faudrait; je suis trop faible pour un si grand fardeau. Montre-moi comment il faut m'acquitter de la tâche qui m'est imposée, ou plutôt remplis-la toi-même. »

Pauvre Haller! combien faible était sa foi! Sa lettre montre que, s'il connaissait, par son *intelligence*, le beau passage d'Ephésiens 6, 10-20 sur « l'armure complète de Dieu, » il n'avait pas réalisé dans son *cœur* et pour lui-même les précieuses vérités qu'il contient. Entendant gronder l'orage,

(1) Allusion aux armoiries de Berne, sur lesquelles figure un ours.

son âme défaillait au-dedans de lui; mais, au lieu de regarder en haut, il cherchait son appui dans l'homme. Quelle fut la réponse de Zwingli? Nous l'ignorons; mais, sans doute, il reprocha doucement à son ami son manque de confiance dans le Seigneur, car une nouvelle lettre de Haller nous apprend que « maintenant il s'est jeté dans les bras de Celui qui a la toute-puissance et que la foi en son Sauveur a dissipé toutes ses frayeurs. »

Pour se rendre de Zurich à Berne, Zwingli avait à traverser des territoires catholiques, notamment le bailliage de Baden, tristement célèbre par la haine de la population à l'égard de la Réformation. On jugea donc prudent de lui donner une escorte pour le mettre à l'abri de toute insulte. Il arriva, grâce à la protection du Seigneur, sain et sauf à Berne le 4 janvier 1528, plein de courage et témoignant de la joie qu'il éprouvait à pouvoir, une fois de plus, témoigner publiquement des précieuses vérités si chères à son cœur.

(A suivre.)



Lévitique 11, 1-19

(Aux jeunes croyants.)

VIII.

Avant de prendre connaissance de ces lignes, je vous engage à lire, avec attention, la portion de l'Écriture dont elles traitent; au premier abord, elle ne vous offrira peut-être pas un intérêt particulier, si vous n'y voyez que des directions spéciales données par l'Éternel au peuple d'Israël; mais, à considérer le sujet de plus près, vous serez assurément surpris de constater que ces choses dictées par l'Esprit de Dieu, comme toute la Bible, ont un sens spirituel pour nous, puisqu'elles ont été écrites pour notre instruction et notre édification.

*

* *

Israël était le peuple de l'Éternel; il l'avait retiré du pays d'Égypte, délivré de la servitude, pour l'introduire dans le pays, découlant de lait et de miel, qu'il avait promis aux patriarches de lui donner. (Exode 6, 2-8.) Mais auparavant, il veut accorder à son peuple une bénédiction particulière, exprimée en ces termes : « Vous avez vu ce que j'ai fait à l'Égypte, et comment je vous ai portés sur des ailes d'aigle, *et vous ai amenés à moi.* » (Exode 19, 4.) Avant d'être introduit en

Canaan, Israël est mis sur le champ en relation avec l'Éternel, la source de toute bénédiction pour lui. En traversant le désert, le peuple racheté avait sans cesse devant les yeux la preuve de cette heureuse réalité. La colonne de nuée le jour, et la colonne de feu la nuit, disaient à chaque Israélite que Jéhovah, leur Libérateur, était avec eux pour les conduire et les protéger. (Exode 40, 36-38.)

Comme chrétiens, nous avons infiniment plus qu'Israël ne possédait, ainsi que nous le verrons. Mais grande aussi est la responsabilité de ceux qui jouissent de si précieux privilèges. On a besoin de ne pas l'oublier. Celui auquel Israël avait été amené était le *Dieu saint*. Il l'avait donné à entendre à Moïse, dans le buisson ardent qui ne se consumait point, lui montrant qu'il pourrait demeurer au milieu du peuple sans le consumer, si son caractère de sainteté se reproduisait en ceux qui se trouvaient en relation avec Lui. (Exode 3, 1-6.) Point de jouissance des bénédictions divines sans sainteté pratique, telle est la leçon importante qui se dégage aussi des passages que nous désirons étudier.

*

* * *

Et d'abord, pour ce qui nous concerne, nous chrétiens, considérons la grandeur de nos privilèges. Par la mort de Christ, les croyants sont délivrés de leur condition en Adam, avec tout ce

qui s'y rattache, et amenés à Dieu. Ils ont accès auprès du Père comme ses enfants bien-aimés. Si les Israélites étaient bénis sur la terre, de bénédictions terrestres par l'Éternel, et cela sous condition d'obéissance à la loi, les croyants maintenant sont bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ. (Ephésiens 1, 3.) La différence est du tout au tout, aussi notre responsabilité est-elle d'autant plus grande.

(A suivre.)



L'enfant dans la sombre vallée.

« J'entre dans l'obscurcure vallée
Et mon cœur est rempli d'effroi :
Père, je serais consolée,
Si tu voulais être avec moi. »

— « Enfant, je dois attendre l'heure
Que le Seigneur m'assignera.
Mais près de toi, Jésus demeure;
Jusqu'au bout il te gardera. »

— « Ne viendras-tu pas, ô ma mère!
Prendre dans tes bras ton enfant?
Viens adoucir cette heure amère;
Approche-toi donc maintenant. »

— « Ma chère enfant, je le désire,
Mais il me faut rester encore;
Calme-toi, rien ne peut te nuire,
Car Jésus a vaincu la mort! »

Sur cela, l'enfant se détourne :
Ses larmes coulent un moment,
Mais bientôt elle se retourne
En s'écriant joyeusement :

« La vallée est loin d'être obscure;
J'entrevois Jésus, mon Sauveur
Et sa présence me rassure;
Je suis maintenant sans frayeur.

« Oh! quelle brillante lumière!
Devant moi s'étend l'horizon;
Voici j'arrive auprès du Père...
Enfin je suis... à la maison. »

Questions pour le mois de juin.

A lire 2 Rois 15-16, 2 Chroniques 27-28, Esaïe 7, 8, 9, 1-7.

1. — Quel fut le premier roi d'Assyrie qui envahit la terre d'Israël?

2. — Quel fut celui qui commença la transportation des 10 tribus et sous quel roi d'Israël cela eut-il lieu?

3. — Qu'est-ce qui fit la force de Jotham, roi de Juda?

4. — En quoi la fin du règne d'Achaz offre-t-elle un contraste frappant avec le début de celui de Joas?

5. — Dans quel but Retsin et Pékakh firent-ils la guerre contre Achaz?

6. — Combien d'allusions *directes* au Seigneur Jésus relevez-vous dans les chapitres d'Ésaïe que vous avez lus?

Réponses aux questions du mois de mai.

1. — L'orgueil. (2 Chroniques 26, 16.)

2. — Un tremblement de terre. (Amos 1, 1.)

3. — Amos 5, 25-26.

4. — Les sauterelles (chap. 7, 1); le feu (v. 4); le plomb (v. 7); les fruits d'été (chap. 8, 1); le Seigneur debout sur l'autel. (chap. 9, 1.)

5. — Il était berger. (chap. 1, 1; 7, 14.) Il prophétisait à Béthel. (chap. 7, 10-13.)

6. — « Je suis perdu. » (Ésaïe 6, 5.)





BERTHOLD HALLER

ULRICH ZWINGLI

(Suite.)

Conférence de Berne.

La conférence eut lieu dans l'église des Cordeliers. On y avait érigé une vaste tribune où étaient placées deux tables; autour de chacune devaient s'asseoir les champions des deux partis: Haller, Zwingli, Oecolampade, Bucer, Capiton et

d'autres représentaient les Réformés; seul le docteur Tregur de Fribourg défendait les théories catholiques.

Au début de la conférence, on lut la résolution suivante :

« Tous les sujets de discussion seront tirés de l'Écriture Sainte, et aucune explication ne sera donnée concernant l'Écriture sinon celles qu'on pourra tirer de l'Écriture elle-même. »

Puis on procéda à l'appel des délégués. D'une voix retentissante, qui s'entendait d'un bout à l'autre de la vaste nef de l'église, le héraut appela l'évêque de Constance : personne ne répondit. Aucun des autres évêques non plus ne se présenta, bien que tous eussent été convoqués. Ils expliquèrent leur absence par une lettre où ils disaient que, « du moment que la discussion devait se conformer à la parole de Dieu, ils refusaient d'y prendre part. » Cependant il y avait à Berne environ trois cent cinquante prélats de rang inférieur, allemands ou suisses-allemands. Au moment où l'on allait ouvrir la discussion, le vieux Kolb se leva et dit :

« En ce moment même, le Seigneur travaille dans le monde entier. Humilions-nous donc devant Lui! »

Les lecteurs de *la Bonne Nouvelle* n'éprouveraient pas grand intérêt à être renseignés par le menu sur les débats qui se prolongèrent pendant

dix-huit jours. Relevons seulement cette parole de Bucer, qui clôtura la discussion et résuma fort bien les sentiments dont étaient pleins les cœurs des Réformés :

« Ainsi donc, mes frères bien-aimés, tenons-nous fermement attachés aux Ecritures, et à elles seules! Eglise de Berne, conserve fidèlement l'enseignement de Celui qui a dit : « Venez à moi! » et non pas : « Allez à mon vicaire! ¹ »

Pendant la durée de la conférence, les Réformés prêchèrent tour à tour dans la cathédrale de Berne; et du haut de la même chaire où, dix ans auparavant, le Franciscain Samson avait abominablement abusé de la crédulité des Bernois en leur offrant les indulgences, on vit l'Esprit de Dieu opérer, par le ministère de Zwingli, une conversion qui produisit un grand effet sur le peuple.

Au moment où le Réformateur monta en chaire, un prêtre se préparait à dire la messe sur l'autel voisin. Le désir d'entendre le célèbre hérétique l'engagea à suspendre la célébration de l'office et à se mêler à la foule des auditeurs. Zwingli, dans son sermon, développa son opinion sur la Cène avec tant d'éloquence qu'il bouleversa les idées du prêtre. Celui-ci déposa sur le champ, à la vue du peuple assemblé, ses ornements sacerdotaux sur l'autel où il devait officier, et déclara publique-

(1) Le pape ose s'intituler: « Vicaire de Jésus-Christ.»

ment d'une part qu'il voyait l'abîme d'erreur dans lequel il avait été plongé jusque là, de l'autre, qu'il voyait aussi de quel côté le pécheur doit se tourner pour obtenir le pardon de ses péchés.

Le lendemain on devait célébrer la fête de St-Vincent, le patron de la ville. A l'heure fixée, le son des cloches appela les fidèles à l'église; on alluma les cierges; la voix puissante de l'orgue remplit la cathédrale, mais il ne s'y trouvait pas de prêtres pour dire la messe; au reste, leur présence eût été inutile, car ils n'auraient eu personne devant eux pour les écouter. Après avoir longtemps attendu en vain, les sacristains fermèrent les portes et se retirèrent. Le soir, à l'heure des vêpres, on rouvrit l'église; de nouveau l'orgue se fit entendre, mais les bancs restèrent inoccupés, et l'organiste, accablé par la solitude où il était plongé, au lieu de jouer le *Magnificat*, chant de louanges, fit entendre un air funèbre, le *Requiem*, pour marquer la disparition des anciennes pompes religieuses et de la superstition d'autrefois; puis il se retira. A peine avait-il quitté la cathédrale que la foule y faisait irruption et, confondant l'orgue avec les autres objets du culte catholique, le mettait en pièces, ainsi que tous les ornements de l'église.

Le spectacle des débris qui remplissaient l'immense édifice engagea Zwingli à s'adresser au peuple d'après les versets 1 à 8 du Psaume 115.

« N'avez-vous pas vu, » s'écria-t-il, « ces faibles et misérables idoles se briser? Ne les avez-vous pas entendu se fendre et éclater, comme des morceaux de bois ou de pierre? Tenez! En voici une sans tête, une autre sans bras! Ces mauvais traitements, infligés à leurs images, ont-ils le moins du monde atteint ceux qu'elles représentent? Et si ceux-ci possédaient réellement le pouvoir qu'on leur attribue, auriez-vous réussi, je vous le demande, à priver ces statues de leurs membres et de leurs têtes, et à les briser même complètement?

« Mais, » continua le Réformateur, « maintenant que vous avez été affranchis de la servitude sous laquelle vous gémissiez, demeurez fermes dans les choses que vous avez acquises! Ce n'est pas tout que de vous être libérés du joug de l'Eglise romaine; ne restez pas asservis à celui du péché. Le Seigneur lui-même vous invite. « Prenez, dit-il, *mon* joug sur vous, et apprenez de *moi*;... et vous trouverez le repos de vos âmes. » (Matthieu 11, 29.) Mettez en Lui toute votre confiance! N'éprouvez aucune crainte quant à l'avenir, si sombre qu'il puisse vous paraître! Le Seigneur vous éclairera dans le chemin où vous aurez à marcher, et puisse-t-il éclairer tous nos compatriotes aussi, afin de les amener à le connaître, Lui! »

Tous ces événements causèrent, on le comprend sans peine, un violent dépit aux partisans du ca-

tholicisme. Mais l'un d'eux se laissa aller jusqu'à dire :

« Notre cause est ruinée. Ah! si nous avions seulement des gens versés dans les Ecritures! Hélas! hélas! c'en est fait de nous! »

Zwingli rentra peu après à Zurich. Ses ennemis firent tout leur possible pour entraver son retour et pour se saisir de sa personne. Mais Dieu réduisit à néant leurs méchants desseins, et le Réformateur rentra dans le sein de sa famille le 1^{er} février.

(A suivre.)

LE NOUVEAU TESTAMENT.

ÉVANGILE SELON MATTHIEU

(Suite.)

Mort de Jean le baptiseur.

Chapitre XIV. — Au chapitre 11, 2-6, nous avons vu Jean le baptiseur en prison. Ici, nous apprenons la cause de son emprisonnement. (v. 1-12.) Hérode, le prince qui gouvernait en Galilée, tout en éprouvant un certain respect pour Jean, l'avait fait emprisonner; Jean lui avait dit, en effet, qu'il ne devait pas avoir pour femme Hérodiad, sa belle-sœur. A cause de cela, celle-ci le

haïssait et aurait aimé qu'Hérode le fit mourir; mais le roi craignait le peuple qui tenait Jean pour un prophète, et lui-même reconnaissait qu'il était un homme juste et saint. (Marc 6, 21.) Toutefois, la haine d'Hérodias allait bientôt triompher de ces considérations. Hérode célébrait l'anniversaire de sa naissance. Pendant qu'il était à table, entouré de ses convives, la fille d'Hérodias entra et dansa devant tous. Elle plut au roi qui lui promit, avec serment, de lui donner tout ce qu'elle demanderait. Cette jeune fille alla prendre conseil de sa mère pour présenter sa requête au roi. La malheureuse femme, poursuivie par le désir de se débarrasser entièrement de celui qui avait osé blâmer son inconduite, incita sa fille à demander la tête de Jean. La jeune fille entra donc dans la salle du festin et dit au roi : « Donne-moi ici dans un plat la tête de Jean le baptiseur. » Hérode en fut affligé; mais, ne voulant pas manquer de parole, il fit violence à sa conscience, et donna l'ordre de satisfaire à cette demande sanguinaire. Ainsi un crime abominable vint s'ajouter à une vie de corruption. Un serviteur d'Hérode alla décapiter Jean dans la prison, et la tête du précurseur du Messie fut apportée sur un plat à la jeune fille qui la remit à sa mère.

Quelle triste illustration des paroles que nous lisons en Jean 3, 19-20 : « Les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière : car leurs œuvres

étaient mauvaises; car quiconque fait des choses mauvaises hait la lumière, et ne vient pas à la lumière, de peur que ses œuvres ne soient reprises. » La lumière de Dieu, par le moyen de Jean, avait lui sur la conscience d'Hérode et d'Hérodiàs, personnages dont le rang dans la société paraissait les placer au-dessus de toute critique et leur permettre de donner libre cours à leurs passions infâmes. Mais au-dessus d'eux, Celui qu'ils oubliaient avaient envoyé Jean le baptiseur, dont la vie sainte et juste l'autorisait à accomplir sa mission en dénonçant le mal où qu'il se trouvât; il invitait à la repentance (Luc 3, 7-15) et préparait ainsi le chemin du Seigneur, qui apportait la grâce à tous les pécheurs qui recevaient son témoignage. Cette lumière n'a fait que manifester la haine d'Hérodiàs. Elle voulut l'éteindre pour mieux satisfaire les goûts corrompus de sa propre nature à la faveur des ténèbres morales qu'elle avait choisies. Hérode, dont la conscience avait été atteinte, dans une certaine mesure, n'avait aucune force; il aimait le péché, et « l'on est esclave de celui par qui on est vaincu. » (2 Pierre 2, 19.) Chef de sa maison, souverain au milieu de ses courtisans, il se laissa lier par une parole légère, parce qu'il était lui-même lié par le péché; il ajouta ainsi la violence à la corruption, ces deux grands caractères du mal à son apogée, au milieu des hommes. (Voir Genèse 6, 11.)

Remarquez qu'il ne suffit pas d'écouter la Parole, de reconnaître combien elle est juste et vraie; il faut la recevoir en reconnaissant son autorité divine et la laisser opérer dans la conscience, afin d'abandonner le mal qu'elle dévoile. Car si nous nous plaçons du côté de Dieu pour résister au mal qui est dans notre propre cœur, il donne la force nécessaire pour en être délivré. Rien de plus dangereux que d'écouter la Parole sans la mettre en pratique; c'est ainsi que le cœur s'endurcit et se soumet à la puissance de l'Ennemi. Hérodiade, plus criminelle qu'Hérode, n'aurait pas écouté Jean comme lui; cependant l'état de l'un et de l'autre, quant au résultat éternel, est exactement le même. Hélas! Combien de personnes qui auront même pris plaisir à entendre la parole de Dieu, qui auront admis combien elle était juste et sainte, et qui se trouveront avec les moqueurs et les incrédules dans les ténèbres de dehors, là où sont les pleurs et les grincements de dents, parce qu'elles n'auront pas cru : « La parole qu'ils entendirent ne leur servit de rien, n'étant pas mêlée avec de la foi dans ceux qui l'entendirent. » (Hébreux 4, 2.)

Hérode entend parler de la renommée de Jésus; aussitôt, la conscience accablée par la mort d'un juste, il dit à ses serviteurs : « C'est Jean le baptiseur; il est ressuscité des morts et c'est pourquoi les miracles s'opèrent par lui. » (v. 1-2.)

Hérode croyait-il à la résurrection jusque-là? On ne peut le dire, car on voit les Hérodiens assimilés, quant à leurs doctrines, aux Sadducéens qui niaient la résurrection. (Voir chap. 16, 6 et Marc 8, 15.) Mais la conscience ne permet à l'homme de contredire la vérité qu'autant qu'il croit que Dieu est loin ou qu'il n'est pas; mais dès que se produit un fait extraordinaire, il perd son assurance, il se trouble, sa conscience l'accuse et le fait trembler. Que sera-ce lorsque, dépouillé de tous ses vains raisonnements, comme de tout ce par quoi il aura cru se soustraire à la lumière de Dieu ici-bas, l'homme se trouvera nu, c'est-à-dire tel que Dieu le voit dans son état naturel, chargé de ses péchés, devant la lumière éclatante du grand trône blanc, où il ne sera plus question de grâce ni de pardon?

Multiplication des pains.

(v. 13-21.) — Les disciples de Jean, ayant enlevé de la prison le corps de leur maître, l'ensevelirent, et vinrent rapporter à Jésus ce qui s'était passé. « Jésus, l'ayant entendu, se retira de là dans une nacelle dans un lieu désert, à l'écart. » Quel effet pénible la mort de Jean dut produire sur le cœur du Seigneur! La croix projetait déjà son ombre sur ce chemin de douleur, car si la haine de l'homme s'était montrée telle envers le précurseur du Christ, elle se montrerait plus im-

placable encore contre Celui qui était la lumière du monde, jusqu'à ce qu'il fût cloué sur la croix.

Jésus se retire en un lieu désert à l'écart. Le désert est bien l'image de ce monde pour le cœur de Christ, comme pour le croyant; il n'y trouve que le péché et une haine mortelle contre la lumière et l'amour. Qui pourrait décrire la souffrance continuelle produite par la connaissance de l'état de l'homme dans le cœur de Jésus qui sentait toutes choses selon ses perfections divines et humaines? C'est pour venir nous délivrer qu'il a bien voulu quitter la gloire pour subir, de la main des hommes, les douleurs, la mort.

Les foules, ayant appris le départ du Seigneur, le suivirent à pied. Quand il les vit, ému de compassion envers elles, il guérit leurs infirmes. L'amour infatigable de Jésus ne peut trouver de repos, pendant que l'homme traîne après lui les maux que le péché a introduits dans ce monde. Mais le Seigneur est seul pour satisfaire aux besoins de la foule, et seul il pouvait le faire, car en Lui se trouvaient toutes ressources, alors comme aujourd'hui.

Les disciples lui conseillent de renvoyer les foules, afin qu'elles pourvoient elles-mêmes à leurs besoins. Ils font valoir d'excellentes raisons pour cela : l'heure tardive, la solitude des lieux. La nuit, le désert, l'heure passée, c'est ce qui caractérise l'état d'Israël et de ce monde qui a rejeté

Christ. La lumière étant rejetée, le soir du jour où elle avait lui était arrivé, sans que l'homme en eût profité; l'heure était passée! Le désert, c'est ce que le monde peut fournir en fait de ressources pour sortir l'homme de sa misère, lui donner la vie et alimenter cette vie. Mais, grâces à Dieu, le Christ rejeté, encore là, toujours le même, veut non seulement rassasier ces foules, mais apprendre aux disciples à profiter de sa puissance, car le soir était venu; il allait les quitter et les laisser seuls dans le désert de ce monde, où ils auraient encore à répondre à beaucoup de besoins, dans l'accomplissement de leur ministère. Jésus leur dit : « Il n'est pas nécessaire qu'elles s'en aillent; vous, donnez-leur à manger. Mais ils lui disent : Nous n'avons ici que cinq pains et deux poissons. Et il dit : Apportez-les-moi ici. » Les disciples n'avaient de nourriture que pour eux-mêmes, mais le Seigneur veut qu'ils se servent de ce qu'ils possèdent et le donnent eux-mêmes aux foules, *après le lui avoir apporté*. Remarquez, mes jeunes lecteurs, que le fait important dans l'accomplissement de ce service, c'est d'apporter au Seigneur ce qu'ils ont. Jésus prend de leurs mains les cinq pains et les deux poissons et, regardant vers le ciel, *il les bénit*. C'est la bénédiction du Seigneur qui rend efficace ce que nous possédons pour le faire servir aux besoins d'autrui.

Puis Jésus rompit les pains et les fit distribuer

par les disciples aux cinq mille hommes, outre les femmes et les enfants, qui se trouvaient là. Il y eut même douze paniers pleins de restes. Nous voyons que, selon la pensée de Dieu, l'ordre et l'économie sont inséparables de l'abondance. Avoir abondamment de biens, ce n'est pas une raison pour en laisser perdre ou agir avec prodigalité; il faut soigner ce qui ne nous est pas nécessaire, afin de pouvoir faire du bien à d'autres. Tandis que l'avare économise pour satisfaire son égoïsme, l'amour, qui est l'opposé de l'égoïsme, rend soigneux pour pouvoir faire du bien.

(A suivre.)



*Réponses aux questions sur l'étude biblique
du mois de juin.*

1. — a) Le mélange du bon et du mauvais.
b) Une grande puissance.
c) La fausse doctrine.
2. — a) La capacité de lutter contre le courant de ce monde.
b) La conservation de l'élément divin, grâce à l'énergie divine.
3. — Les *choses vieilles* sont le royaume tel que le décrit l'Ancien Testament. Les *choses nouvelles* sont la forme prise par le royaume pendant le rejet du Roi.

Questions.

1. — Comment le cœur peut-il s'endurcir?

2. — Pourquoi Hérode croyait-il que Jean le baptiseur était ressuscité?

3. — Qu'auraient dû croire les foules en voyant la multiplication des pains?

4. — Que veut enseigner le Seigneur aux disciples par la multiplication des pains?

**Lévitique 11, 1-19**

(Aux jeunes croyants.)

(Suite)

La première épître de Pierre nous présente trois motifs, non pas un seulement comme aux Israélites, pour prescrire une marche sainte ici-bas.

Le premier est le même que celui adressé à l'ancien peuple de Dieu : « Vous serez saints, car moi, l'Éternel votre Dieu, je suis saint. » (Lévitique 19, 2.) L'apôtre Pierre nous le rappelle tout d'abord. (1 Pierre 1, 14-16.)

Le second découle du fait que nous invoquons Dieu comme père, « celui qui, sans acception de personnes, juge selon l'œuvre de chacun. » (v. 17.)

Et le troisième, des plus importants à retenir, est que nous avons été « rachetés de notre vaine conduite... par le sang précieux de Christ. » (v. 18.)

Cette épître insiste particulièrement sur la conduite du chrétien et nous présente notre adorable Sauveur, dans sa marche sur la terre, comme modèle à plusieurs reprises. Nous le répétons, le caractère du Dieu saint doit se manifester dans la vie journalière de ceux qui ont été mis en relation avec Lui, si jeunes soient-ils.

Venons-en maintenant aux directions données dans le chap. 11 du Lévitique.

L'Éternel donnait à son peuple diverses marques auxquelles ils pouvaient reconnaître ce qui était pur de ce qui était impur. Dans le premier paragraphe (v. 1-8) il est question :

des bêtes qui sont sur la terre.

Deux choses distinguaient l'animal pur : « Vous mangerez, » est-il écrit, « d'entre les bêtes qui ruminent, tout ce qui a l'ongle fendu et le pied complètement divisé. » (v. 3.) Que signifient pour nous ces deux caractères? L'action de *ruminer* exprime l'acte de « digérer » la Parole, de la méditer. Ils sont malheureusement nombreux les lecteurs de la Bible qui ne digèrent pas la Parole. Un chrétien âgé me disait une fois : « Ce n'est pas ce que

l'on mange qui profite, mais ce que l'on digère bien; » et il avait raison. La chose est vraie dans le domaine spirituel, comme dans le domaine physique.. Voyez le bétail broutant l'herbe au pâturage. Il recueille avec soin sa pâture et ensuite il se couche tranquillement pour la ruminer. Le paysan sait très bien que, si l'acte de la rumination ne se fait pas normalement chez sa bête, elle est malade ou en voie de le devenir. Quelle belle image d'un chrétien qui se nourrit journallement de la Parole de vie, la méditant avec soin! Un vénéré serviteur de Dieu, maintenant auprès du Seigneur, disait d'une croyante âgée : « Elle mange sa Bible. » Jérémie faisait ainsi. Il dit : « Tes paroles se sont-elles trouvées, je les ai mangées; et les paroles ont été pour moi l'allégresse et la joie de mon cœur. » (Jérémie 15, 16.)

Si nous étions plus habitués à nous nourrir de la parole de Dieu, ne serions-nous pas dans un meilleur état spirituel? L'apôtre Jean dit aux jeunes gens : « Je vous ai écrit, jeunes gens, parce que vous êtes forts, et que la parole de Dieu demeure en vous, et que vous avez vaincu le méchant. » (1 Jean 2, 14.) Il est à désirer que ces précieux caractères se manifestent davantage en nous, à la gloire du Seigneur.

L'ongle fendu représente le caractère ferme et stable de la marche du chrétien dans ce monde. Quelle union intime il existe entre ces deux cho-

ses; elles sont inséparables dans la vie chrétienne, l'une découlant de l'autre. Si quelqu'un fait profession d'aimer la Bible et de s'en nourrir, et que sa conduite soit en désaccord avec la Parole, il n'est pas net. D'un autre côté, un homme peut paraître marcher avec une grande exactitude, d'une manière légale, si sa conduite n'est le résultat de la vie nouvelle, elle est sans valeur aucune. Souvenons-nous de ces deux caractères; et puissions-nous les réaliser fidèlement!

Nous allons considérer deux autres traits dans le paragraphe suivant. (v. 9-12.)

Nous voyons ce que la Parole enseigne à l'égard de :

ce qui est dans les eaux.

« Vous mangerez de ceci, d'entre tout ce qui est dans les eaux : vous mangerez tout ce qui a des nageoires et des écailles, dans les eaux, dans les mers et dans les rivières. » (v. 9.) Nous trouvons de nouveau ici une double marque : le poisson pur devait avoir *des nageoires et des écailles*.

Si *les nageoires* sont nécessaires au poisson pour avancer dans l'élément où il se trouve, le chrétien a besoin d'une force particulière pour traverser ce monde; il ne peut s'arrêter en chemin et s'attacher à ce qu'il rencontre. Combien, dans les temps où nous sommes, plus que jamais nous avons besoin

d'énergie spirituelle pour aller toujours en avant dans le chemin de la foi, manifestant que nous sommes étrangers et pèlerins ici-bas.

Les écailles nous rappellent la capacité donnée de Dieu au croyant pour résister à l'influence du milieu où il se trouve, de manière à ne pas s'en laisser pénétrer. Combien facilement les habitudes mondaines se contractent, en voyant la manière de faire de ceux qui nous entourent. On serait vite porté à oublier que le croyant ne doit pas se conformer au présent siècle, duquel il a été retiré. (Galates 1, 4.) Non seulement il ne doit rien avoir de commun avec les œuvres infructueuses des ténèbres, mais au contraire, il est appelé à les reprendre. (Ephésiens 5, 11.) Puisse auprès du Seigneur l'énergie spirituelle dont nous avons besoin pour aller en avant, et que sa force s'accomplisse en nous, pour nous préserver de l'action défavorable de l'élément qui nous entoure. Les deux choses réunies sont de toute importance pour nous. Comme l'a dit quelqu'un auquel nous avons emprunté la plupart des pensées exprimées ici :

« Il est inutile de posséder la capacité de traverser le monde, si nous ne sommes pas à l'épreuve de l'influence du monde; et quoique nous puissions paraître capables de nous garantir du monde, cependant, si nous n'avons pas la force pour avancer, nous sommes en défaut. Allons donc en avant, les yeux dirigés en

haut, et gardons nos âmes de toute influence délétère de la scène que nous traversons!

Nous en venons au troisième paragraphe de notre chapitre. (v. 13-19.) Nous lisons :

et d'entre les oiseaux

vous aurez ceux-ci en abomination. Lire les versets 13-19 qui en font mention. Encore ici deux caractères importants à distinguer, même trois, parmi les oiseaux mentionnés dans ces passages. Ceux *qui se nourrissent de chair* et ceux *qui mangent de tout ce qui se présente* étaient impurs, de même que ceux qui, tout en ayant des ailes, *se traînent* néanmoins sur la terre. Le vrai chrétien doit se garder avec soin de tout ce qui est d'une nature charnelle, de tant de choses qui se présentent à lui constamment dans la vie journalière; il doit avoir du discernement pour cela : le discernement que la parole de Dieu nous donne, et la communion avec Lui. Prenons garde à ce que nous lisons et à ce que nous entendons, gardant notre cœur de toutes les choses dont il faut se garder. Que nos goûts, nos affections soient pour le ciel et pour le Seigneur; ne restons pas terre à terre, comme si nous étions de ce monde. Sur les ailes de la foi, sachons nous élever vers le nouveau domaine dans lequel la grâce nous a introduits. Que nous puissions répéter, avec le bienheureux apô-

tre: « Notre bourgeoisie est dans les cieux, d'où nous attendons le Seigneur Jésus-Christ comme Sauveur. » (Philippiens 3, 20.)

Le chemin de la bénédiction est celui de l'obéissance et de la sainteté, et à son terme se trouve la pleine délivrance. (Psaume 50, 23.)

Souvenons-nous des précieux et importants caractères que doivent revêtir ceux qui professent être en relation avec le Dieu saint (Lévitique 11, 44), qui le connaissent comme Père et qui ont été rachetés au prix du sang précieux de Christ. Puisse-nous les manifester à la gloire de Celui qui a daigné nous donner place auprès de Lui!



Le cœur content.

Un monsieur se promenait un matin à cheval. Ayant eu l'occasion de descendre de sa monture, celle-ci s'échappa, et il est probable que le coursier n'eût pas été repris de longtemps si un petit garçon, qui l'observait d'un champ voisin, n'eût saisi le fugitif par la bride.

« Je te remercie infiniment, mon brave garçon, » dit le monsieur qui arrivait tout essoufflé. « Tu as fait preuve d'adresse. Que puis-je te donner pour ta peine?

— Je n'ai besoin de rien, monsieur, » répondit l'enfant.

« Vraiment! Tant mieux pour toi. Peu de gens peuvent en dire autant. Mais, dis-moi, que faisais-tu dans les champs?

— J'arrachais les mauvaises herbes; je gardais les brebis et j'éloignais les corbeaux des coques de millet.

— Est-ce que ce métier te plaît?

— Parfaitement; il fait si beau!

— Mais n'aimerais-tu pas mieux jouer?

— Cet amusement-ci est fort agréable.

— Qui t'a envoyé ici?

— Mon père.

— Comment l'appelles-tu?

— Pierre, monsieur.

— N'as-tu pas faim?

— Si monsieur; mais je dois dîner dans une demi-heure.

— Si tu avais une petite pièce blanche, qu'en ferais-tu?

— Je l'ignore, je n'en ai jamais eu.

— N'as-tu pas de jouets?

— Des jouets, je ne sais pas ce que c'est.

— Ce sont des balles, des quilles, des boules, des toupies, des chevaux de bois.

— Oh! alors, je n'en ai pas. Mais notre Tom fait des ballons, que nous lançons quand il y a du vent; nous tendons des pièges pour attraper les

oiseaux; j'ai aussi une perche pour franchir les barrières, des échasses pour marcher dans les chemins boueux; j'avais également un cerceau, mais il s'est cassé.

— Et c'est là tout ce que tu as?

— Oui; et cela me suffit et au delà; car j'ai à conduire les chevaux au champ, à ramener les bœufs, à faire des commissions; et avec cela, je n'ai guère le temps de chercher de nouveaux amusements.

— Soit; mais si tu avais de l'argent, que de bonnes choses tu pourrais acheter!

— Oh! j'ai à la maison toutes les pommes que je veux, et, de temps à autre, ma mère me donne des pâtés de sa composition qui valent toutes les sucreries du monde.

— Tes souliers sont tout troués; ne serais-tu pas bien aise d'en avoir une autre paire?

— J'en ai une de très bonne pour les dimanches.

— Ton chapeau est tout déchiré.

— Celui que j'ai à la maison est presque neuf; mais j'aimerais mieux n'en avoir pas du tout; car les chapeaux me blessent la tête.

— Et que fais-tu, quand il pleut?

— S'il pleut trop fort, je me mets à l'abri derrière une haie.

— Comment te tires-tu d'embarras, quand la

faim te presse et que l'heure du dîner n'est pas venue?

— Je mange un navet cru, et s'il n'y a rien à ma portée, je travaille avec plus d'ardeur que jamais et je ne sens pas la faim.

— Et quand tu as soif?

— Oh! l'eau ne manque pas; et je n'ai pas besoin d'autre chose pour me désaltérer.

— Mais, mon petit ami, tu es presque un philosophe?

— Que dites-vous?

— Je dis que tu es un vrai philosophe; mais peut-être tu ne sais pas ce que ce terme signifie.

— Non, monsieur; ce n'est rien de mauvais, je pense?

— Nullement! Je vois bien que tu n'as besoin de rien; aussi je ne t'offrirai pas de l'argent pour faire naître des désirs que tu n'as pas. As-tu été quelquefois à l'école?

— Non, monsieur, mais je dois y aller après la moisson.

— Il te faudra, dès lors, quelques livres.

— Oui; un Nouveau Testament, un livre à épeler et quelques ouvrages de lecture.

— Eh bien, je t'en donnerai; dis à ton père que tu es un heureux garçon. »

Vous voyez par cet exemple, mes chers enfants, combien on est utile, quand on a le cœur content. Instruisez-vous à cette école.

« Ayant la nourriture et de quoi nous couvrir, nous serons satisfaits. » (1 Tim. 6, 8.)

Mais par-dessus tout, aucune richesse ne saurait être comparable à celle que possède le croyant quand il a l'assurance du salut en Christ. En Lui nous avons toutes choses, pour le présent et pour l'éternité.

LES DEUX FRÈRES

I.

Dans une belle maison de campagne des environs de Paris régnait une joyeuse animation. C'était par un jour de printemps, dans les premières années du siècle dernier. Un fils était né au maître de la maison. Des feux de joie furent allumés sur différents points de la propriété et, pour mieux fêter l'entrée dans le monde de son héritier, le père distribua de riches cadeaux à tous ses serviteurs.

Anselme, ainsi fut nommé le nouveau venu, grandit et se développa rapidement; il devint un enfant robuste et plein de vivacité, au cœur affectueux et expansif. Il avait parfois une singulière façon de témoigner son affection, pourtant! Un jour, par exemple, sa mère le vit arriver en cou-

rant, tenant à deux mains son tablier rempli de quelque trésor caché.

« Regardez, mère, » s'écria Bébé, « c'est tout pour vous. »

Et d'un geste triomphant il répandit aux pieds de la dame une trentaine de tulipes en boutons, provenant d'un parterre qu'elle soignait avec sollicitude depuis six semaines.

Lorsque Anselme eut atteint l'âge de deux ans et demi, la famille s'accrut d'un petit frère. Grande fut la joie de l'enfant. Philippe, le fils cadet, devint bien vite le favori de sa mère, mais Anselme ne témoigna jamais le moindre ressentiment de cette préférence, toute marquée qu'elle fût. Au contraire, il n'en semblait aimer que davantage son petit frère. Les deux garçons devinrent inséparables. De jour et de nuit ils étaient ensemble et ne pouvaient être heureux l'un sans l'autre. Ils grandissaient et menaient une vie saine et heureuse dans le beau jardin ensoleillé qui entourait la maison paternelle.

Cependant, un jour, Philippe faillit être la victime d'un accident mortel. Il prenait ses ébats au milieu des parterres, avec l'insouciance de son âge, lorsque soudain, perdant l'équilibre, il tomba la tête la première dans un étang, alimenté par l'eau de pluie et servant à l'arrosage des massifs. Anselme, avec un courage et une présence d'esprit bien rares chez un enfant de cinq ans, se jeta à

plat ventre sur le sol et, se penchant au-dessus du bord de l'étang, réussit à saisir les vêtements de Philippe lorsque celui-ci reparut à la surface de l'eau, et à le tirer sur terre ferme. Ainsi, par la grâce de Dieu, Anselme fut l'instrument choisi pour sauver son frère de la mort, afin que, bien des années plus tard, celui-ci pût lui faire connaître un salut bien plus grand encore et dont il n'avait alors pas la moindre idée.

Les parents des deux garçons étaient des catholiques romains consciencieux et zélés; naturellement ils élevèrent leurs enfants selon leurs convictions, les firent instruire par un prêtre et voulurent qu'ils célébrent de bonne heure leur « première communion. » A cette occasion, le parrain d'Anselme lui fit cadeau d'un cierge énorme qu'il devait, selon la coutume, porter dans la procession solennelle des enfants se rendant à l'église. Le cierge était si grand et l'enfant si petit que c'est à peine s'il pouvait le porter à deux mains, mais Anselme n'en était que plus fier et rassemblait toutes ses forces pour mener à bonne fin la difficile entreprise.

(A suivre.)



Un Anniversaire

A une fillette.

Que, toujours, tu sois bien sage,
Soumise à tes bons parents;
Le cœur heureux, à tout âge,
C'est le cœur obéissant.

Sois aussi douce et gentille
Avec ton frère et ta sœur,
Car l'amour, dans la famille
Est le secret du bonheur.

A l'école soit docile,
Fais ta tâche avec ardeur;
Tout devoir devient facile
Quand il est fait de bon cœur.

Que sans retard tu deviennes
Un agneau du bon Berger;
Que dans ses bras il te tienne,
A l'abri de tout danger!



Questions pour le mois de juillet.

A lire 2 Chroniques 29-32; 2 Rois 18-20, 1-11;
Esaïe 38, 9-22; 39.

1. — Quels furent les quatre actes distincts de la réforme amenée par Ezéchias?

2. — Quels versets des Chroniques résument la conduite d'Ezéchias?

3. — Combien de fois voyons-nous Esaïe intervenir dans l'histoire d'Ezéchias?

4. — Que fit Ezéchias dans les deux occasions où il reçut des messages du roi d'Assyrie? (2 Rois.)

5. — Quel passage du cantique d'Ezéchias prouve que le roi savait que ses péchés étaient pardonnés?

6. — Comment pouvons-nous prouver que le miracle opéré sur le « cadran d'Achaz » avait eu un grand retentissement au dehors de la terre d'Israël?

Réponses aux questions du mois de juin.

1. — Pul, roi d'Assyrie. (2 Rois 15, 19.)

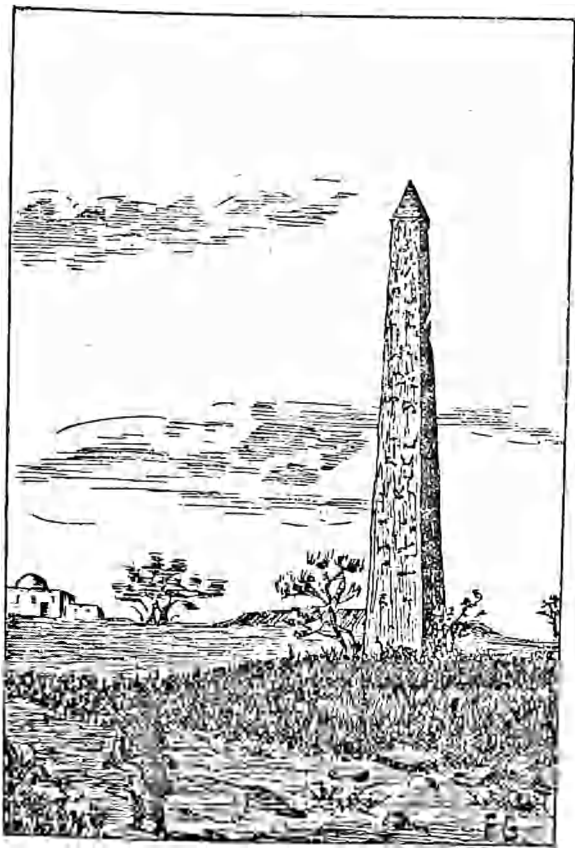
2. — Tiglath-Piléser, sous le regne de Pékakh. (chap. 15, 29.)

3. — Il régla ses voies devant l'Éternel, son Dieu. (2 Chroniques 27, 6.)

4. — Achaz dévasta la maison de l'Éternel et en ferma les portes, tandis que Joas l'avait restaurée. (2 Chroniques 28, 24; 24, 4.)

5. — Pour placer sur le trône de Juda, le fils de Tabeül. (Esaïe 7, 6.)

6. — Quatre allusions directes. (Esaïe 7, 14; 8, 8; 9, 2 et 6-7.)



Аoût 1910

L'OBÉLISQUE D'HÉLIOPOLIS.

Je ne crois pas que vous, enfants, admiriez beaucoup la vignette ci-dessus. J'espère cependant vous raconter plusieurs choses intéressantes à son sujet. Vous voyez là ce qu'on appelle un « obélisque ». Vous l'appelleriez peut-être simplement une colonne, mais une colonne est habituellement ronde, tandis que l'obélisque a quatre faces et se termine par une pointe, souvent recouverte d'une calotte d'or ou de bronze doré. Sur les faces bien polies on gravait des hiéroglyphes (l'ancienne écriture des Égyptiens) racontant les hauts faits du Pharaon qui occupait le trône. L'obélisque était dressé verticalement, on le taillait d'une seule pièce dans les carrières, puis on le transportait, au prix de peines inouïes, au lieu où il devait être élevé. On a réussi même à en emmener deux en Europe durant le siècle dernier ¹. L'obélisque reproduit sur notre vignette se voit encore à Héliopolis, près du Caire.

Ce monument est spécialement intéressant parce qu'il marque l'emplacement de la vieille ville de On, où se trouvait, il y a 4000 ans, la grande université égyptienne; c'est là que les prêtres étudiaient. Joseph a dû bien souvent regarder

(1) L'un d'eux se trouve à Londres, l'autre sur la place de la Concorde à Paris.

cet obélisque lorsqu'il se rendait à On pour les affaires du roi. Dans la Bible hébraïque, cette ville s'appelle aussi Beth-Shemesh et, en grec, on la désigne sous le nom d'Héliopolis. Toutes ces appellations ont une même signification : « La cité du dieu Soleil. » Nous savons pertinemment que Joseph dut fréquenter cette ville, car en Genèse 41, 45-50, nous lisons qu'il épousa la fille du sacrificateur d'On; nous pouvons être sûrs qu'il visitait son beau-père; et plus loin, nous apprenons encore que « Joseph parcourait tout le pays d'Égypte. » On croit que l'obélisque d'On est le plus ancien du monde entier, et qu'il fut élevé par Ménès, le premier des Pharaons.

Un autre grand homme dont nous parle la Bible dut aussi habiter On; je veux parler de Moïse. Vous savez que la princesse qui le tira des eaux du fleuve lui fit donner une éducation princière. « Il fut instruit dans toute la sagesse des Égyptiens; » il dut donc fréquenter l'antique université et passer, lui aussi, bien souvent auprès du vieil obélisque en se rendant à son collège. Qu'est-ce que les prêtres enseignaient dans cet établissement fameux? Ils expliquaient aux étudiants les mystères des livres sacrés des Égyptiens; puis ils étaient versés dans l'astronomie, l'arithmétique, la géométrie, l'architecture, la médecine. C'est dans ce milieu cultivé que Moïse puisa sans doute les connaissances qui durent lui être si utiles plus

tard, lorsque Dieu le choisit pour devenir le législateur, le conducteur et le directeur des Israélites.

Mais toute la science de ces prêtres leur était inutile, car ils adoraient des faux-dieux. Leurs temples ne sont pas lentement tombés en ruines; ils ont été détruits de fond, en comble. Lisez le chapitre 43 de Jérémie, surtout le v. 13, et vous verrez que l'Éternel commande au grand roi de Babylone, Nébucadnetsar, de détruire les « stèles » ou « obélisques » (voir la note) de Beth-Shemesh (ou On) dans le pays d'Égypte, parce que les habitants n'avaient pas servi le vrai Dieu.

Parlant de cette même invasion, Ezéchiel, au chapitre 30, 17 de sa prophétie, nous dit que les « jeunes hommes » d'On seront tués; « ils tomberont par l'épée » et les villes « s'en iront en captivité. » Non seulement ces foyers de lumière intellectuelle doivent être anéantis, mais encore les ténèbres couvriront la capitale, la forteresse même du Pharaon, avec ses palais et ses hautes murailles. Des découvertes récentes ont permis d'identifier Takhpanés du verset 18 et de prouver ainsi une fois de plus l'exactitude absolue des détails donnés par le texte inspiré.

L'université d'On avait cependant prospéré durant bien des siècles. Elle florissait encore du temps de Jérémie, soit cinq cent quatre-vingt-dix ans avant Jésus-Christ. Durant toutes ces années, les prêtres avaient enseigné leur « sagesse » à des

foules de jeunes gens, avides de s'instruire; mais les sages de l'antiquité ne voulaient pas pour eux-mêmes de la connaissance du vrai Dieu et ils ne pouvaient ainsi l'inculquer à d'autres. Dieu les supporta pendant des siècles; quelle patience que la sienne! Il attendait qu'ils se repentissent, mais ils refusèrent de comprendre.

Enfants, n'est-ce pas une triste histoire que celle de ces «jeunes hommes» qui trouvèrent la mort au moment où ils étaient absorbés par l'étude? Les vastes promenoirs où maîtres et élèves se délassaient, une fois les cours terminés, ne sont plus représentés que par des monceaux de débris. L'obélisque a vu tout cela et il est encore debout! S'il pouvait parler, que de choses n'aurait-il pas à nous raconter? Là où autrefois s'élevaient les palais des prêtres se voient aujourd'hui deux ou trois huttes de boue dans lesquelles croupissent de pauvres Arabes très misérables. Quelques palmiers et des restes de murailles entourant un espace de quatre kilomètres carrés, nous donnent une idée des vastes dimensions de cette ville sacerdotale.

Que pouvons-nous apprendre par ce court aperçu de la splendeur passée et de la ruine présente d'Héliopolis? Pour vous, enfants, il vous apporte une leçon importante. Vous allez à l'école, et votre devoir est de travailler de tout votre cœur, afin d'acquérir le plus de connaissances possible;

mais il est une connaissance qui demeure pour l'éternité, tandis que les autres ne sont que pour ici-bas : c'est celle de Dieu, telle qu'elle nous est révélée dans la Bible. Dieu, le Créateur; Dieu, le Père, Dieu, le Sauveur. voilà Celui que je désire vous voir connaître. Le Seigneur veuille ouvrir vos cœurs, afin que vous compreniez l'importance de ces choses; elles sont plus grandes et plus profondes que « toute la sagesse des Egyptiens. » Apprenez tout ce que l'on veut bien vous enseigner, apprenez-le de tout votre cœur, mais alors, comme Moïse, employez ce que vous saurez pour l'honneur et la gloire de Dieu. Ainsi aussi vous marcherez sur les traces de notre divin Sauveur qui, lorsqu'il était un jeune garçon, avançait en sagesse et en stature et en faveur auprès de Dieu et des hommes.

LE NOUVEAU TESTAMENT.

ÉVANGILE SELON MATTHIEU

(*Suite.*)

Par cette multiplication des pains, le Seigneur veut montrer à son peuple qu'il est celui dont

David avait parlé au Psaume 132, 15, disant : « Je bénirai abondamment ses vivres, je rassasierai de pain ses pauvres, » paroles qui auront leur plein accomplissement lors du règne glorieux du Messie. Ce règne ne pouvant s'accomplir alors, par suite du rejet de Christ, le Seigneur veut apprendre à ses disciples qu'ils possèderaient en Lui toutes les ressources nécessaires à leur service en l'absence de leur Maître, ressources toujours à la portée de la foi pour tous les temps, pour tous les besoins et pour chaque croyant.

Si le Seigneur nous confie un service quelconque, nous sentons immédiatement notre insuffisance pour l'accomplir, mais il nous dit, comme aux disciples : « Apportez-les moi, » et ce peu que nous possédons, il le bénit, de sorte qu'il peut sortir de nos mains multiplié et supérieur à tous les besoins. C'est une grâce merveilleuse que d'en faire l'expérience encore maintenant. Si par exemple un de mes jeunes lecteurs se sent appelé à parler du Seigneur à un de ses camarades, peut-être malade ou même en bonne santé, il dira : « Je suis ignorant des choses de Dieu; je n'ai pas l'habitude d'en parler; cela me gêne. » Cependant vous connaissez quelque chose de la grâce merveilleuse de Jésus. Allez au Seigneur, placez devant Lui, par la prière, le peu que vous avez et allez le donner, le recevant du Seigneur, et non de votre pauvre connaissance, et vous ferez la même

expérience que les disciples lors de la multiplication des pains.

Le même principe s'applique à tout ce que nous avons à faire. Il faut se servir de ce que l'on a et ne pas attendre d'avoir davantage pour faire le bien qui est placé devant soi. Il faut compter sur le Seigneur qui veut bénir le peu comme le beaucoup. L'apôtre Paul dit : « On est agréable selon ce qu'on a. » (2 Corinthiens 8, 12.) « Tel disperse, et augmente encore; et tel retient plus qu'il ne faut, mais n'en a que disette. L'âme qui bénit sera engraisée, et celui qui arrose sera lui-même arrosé. » (Proverbes 11, 24, 25.)

Jésus sur la montagne.

Après cela, le Seigneur contraignit les disciples de monter dans une nacelle et de le précéder de l'autre côté du lac de Génézareth, pendant qu'il renvoyait les foules. (v. 22-23.) Comme toujours dans les Ecritures, le récit que rapporte l'écrivain inspiré contient un enseignement figuré qui dépasse de beaucoup les faits historiques, tout intéressants qu'ils soient. C'est ce que nous pouvons remarquer tout particulièrement dans ce chapitre. Nous avons déjà vu que c'était le soir du jour où le Seigneur se trouvait au milieu de son peuple. En conséquence de son rejet, Jésus renvoie les foules, figure du peuple, après avoir accompli les

signes qui devaient faire reconnaître en Lui le Messie promis. En même temps, il contraint ceux qui l'avaient reçu — les disciples — à le précéder, c'est-à-dire à se mettre en chemin sans Lui, pour traverser ce monde, jusqu'à la rive bienheureuse où ils jouiront des glorieuses bénédictions que le Seigneur leur apportera, lorsqu'il les aura rejoints. Quant à Lui, il monte sur une montagne où il est seul pour prier, figure de la position que Christ a prise : il est monté au ciel pour s'occuper de ceux qui, en attendant son retour, traversent la nuit orageuse de ce monde. Toujours vivant pour intercéder en faveur des siens, connaissant les dangers d'un chemin qu'il a parcouru, il peut secourir au moment opportun ceux qui y passent après Lui. Tel est le service de la sacrificature de Christ, présenté dans l'épître aux Hébreux.

Les disciples dans la tempête.

Dans les versets 24-33, nous avons un autre tableau de la situation des disciples en l'absence de Jésus. Le vent contraire, soulevant les vagues qui menacent de les engloutir, est une figure de l'opposition violente que suscite l'ennemi, surtout par la persécution contre les croyants. Elle atteignit les disciples après le départ de leur Maître. Le futur résidu d'Israël la rencontrera aussi, lorsqu'il traversera la terrible tribulation de la fin;

elle ne cessera qu'au moment où Jésus, venant en gloire, calmera, par sa puissance, la tempête suscitée par Satan. En attendant, nous pouvons nous appliquer les précieux enseignements contenus dans ce récit, car nous traversons aussi la nuit morale dans laquelle se trouve le monde où la puissance de Satan se fait sentir, où il y a pour tous des moments d'épreuves qui peuvent bien être comparées à une tempête. Nous savons ainsi qu'au-dessus de tout se trouve le Seigneur dans la gloire. Toujours occupé de ceux qui sont dans les difficultés quelconques, il fait entendre sa voix au moment opportun, rassurant les siens, les encourageant par sa Parole, nous disant aussi : « C'est moi, n'ayez point de peur. » Il connaissait l'angoisse des disciples, lorsque, à la quatrième veille de la nuit, il alla vers eux, marchant sur les eaux. Jésus sait aussi quelles sont les afflictions par lesquelles nous passons. « Car, en ce qu'il a souffert lui-même, étant tenté, il est à même de secourir ceux qui sont tentés. » (Hébreux 2, 18.) Mais il nous arrive souvent d'oublier son intervention et de crier plus fort, au lieu de le reconnaître dans l'épreuve, comme les disciples qui prirent Jésus pour un fantôme lorsqu'il s'approchait d'eux. Puissions-nous tous être assez occupés de Lui pour le discerner en toute circonstance!

Quand Pierre entendit la voix de Jésus, il lui dit : « Seigneur, si c'est toi, commande-moi d'aller

à toi sur les eaux. » Jésus lui répondit : « Viens. » Alors Pierre descendit de la nacelle et marcha sur les eaux pour aller à Jésus. Combien grande est la puissance de la parole du Seigneur ! Pierre n'a jamais marché sur les eaux ; aucun homme ne saurait le faire, mais il voit que le Seigneur le peut, et il le connaît assez pour savoir que, s'il lui commande d'aller à lui, il le soutiendra. Souvenez-vous, mes jeunes lecteurs, que le Seigneur donne toujours la capacité d'exécuter ce qu'il nous commande ; nous pouvons compter sur lui pour nous fournir ce qui est nécessaire pour lui obéir, tout insurmontables que paraissent les difficultés. Mais il faut avoir une pleine foi en sa Parole et ne pas regarder aux circonstances, car, dans le chemin de l'obéissance, les difficultés subsistent. Les disciples avaient obéi au Seigneur en s'embarquant pour l'autre rive ; la tempête fut permise, afin qu'ils apprissent à mieux connaître leur Seigneur.

Pierre, après avoir marché un moment, enfonça, car ses regards étaient dirigés sur l'orage, au lieu d'être fixés sur Celui qui lui avait dit : « Viens. » Voyant la violence du vent, il eut peur. Mais quelle grâce dans la personne de Jésus ! A l'appel de Pierre qui s'écrie : « Seigneur, sauve-moi, » il étendit la main et le prit, lui disant : « Homme de petite foi, pourquoi as-tu douté ? » Le Seigneur a la puissance de nous faire marcher sans broncher, si nous regardons à Lui par la foi ;

et si nous enfonçons, faute d'avoir tenu nos regards fixés sur Lui, sa main puissante est prête à nous secourir quand nous crions à Lui dans la détresse. Il est précieux d'en faire l'expérience; mais le Seigneur est bien plus glorifié lorsque nous comptons sur Lui sans faillir, et que nous réalisons quelque peu la puissance par laquelle il a marché lui-même dans ce chemin d'obéissance. Il ne se préoccupait que d'accomplir la volonté de son Père.

Dès que le Seigneur eut délivré Pierre: ils rejoignirent les disciples qui étaient restés dans la nacelle et le vent tomba. « Et ceux qui étaient dans la nacelle vinrent et lui rendirent hommage, disant : Véritablement tu es le Fils de Dieu! »

Dans cette circonstance, Pierre représente l'Eglise qui, à l'appel du Seigneur, s'est acheminée au-devant de Lui, par la foi! Hélas! comme Pierre, elle a enfoncé à cause de son incrédulité, parce qu'elle a perdu de vue son Seigneur; mais il la prendra à Lui par sa puissante grâce. Puis le Seigneur rejoindra le résidu d'Israël, que représentent les disciples restés dans la nacelle. Le vent de la puissance de Satan, qui aura soufflé contre eux d'une manière effroyable, tombera, et Jésus sera reconnu par le résidu Juif, comme étant véritablement le Fils de Dieu, titre sous lequel les Juifs refusèrent de le reconnaître lorsqu'il était au milieu d'eux en grâce; ils demandèrent à Pilate

sa mort, parce que, disaient-ils, il s'est fait Fils de Dieu. (Jean 19, 7.)

Quelle preuve de l'inspiration divine nous avons dans ce simple récit! En quelques mots, dans une courte narration, l'Esprit de Dieu nous donne un résumé de toute l'histoire des Juifs et de l'Eglise depuis l'ascension du Seigneur jusqu'à son retour en gloire, et de ce qu'il est pour les siens pendant ce temps.

Les versets 34-36 complètent ce merveilleux tableau, en nous montrant le Seigneur reconnu par les hommes de la contrée de Génézareth: ils l'avaient prié de se retirer de leur territoire quand il y vint, lors de la guérison du démoniaque. (Matthieu 8, 34.) C'est ce qui aura lieu lors de la venue de Christ pour la délivrance du résidu pieux. Tous ceux qui le recevront seront au bénéfice de sa puissante bonté pour être guéris et jouir des temps de paix et de repos qu'il établira par sa présence.

N'oublions pas que la part de ceux qui auront cru au Seigneur et l'auront suivi pendant le temps de son rejet, sera infiniment plus belle que la part de ceux qui ne croiront que lorsqu'ils le verront. C'est ce que le Seigneur dit à Thomas: « Bienheureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru. » (Jean 21, 29.)

Puissions-nous tous lui dire de cœur, aujourd'hui: « Viens, Seigneur Jésus! »

(A suivre.)

*Réponses aux questions
sur l'étude biblique du mois de juillet.*

1. — En écoutant la Parole sans la croire et sans la mettre en pratique.
2. — Parce qu'il avait mauvaise conscience.
3. — Que Jésus était le Messie.
4. — A se servir de sa puissance pour accomplir leur service pendant son absence.

Questions.

1. — Quel service accomplit le Seigneur depuis le ciel en faveur des siens?
2. — Que représente l'orage qui fond sur les disciples?
3. — Pourquoi Pierre enfonçait-il?



LES DEUX FRÈRES

(Suite.)

Les parents jetaient des regards d'admiration au charmant garçon portant le cierge colossal; il faut bien le dire, Anselme faisait plaisir à voir dans ses vêtements blancs, au bras la large écharpe à franges d'or, et son visage plein de sé-

rieux, à l'idée de ce qui l'attendait. Ah! ceux qui contemplaient ce spectacle se doutaient peu que la flamme vacillante du grand cierge n'était qu'une preuve de plus des ténèbres et de la superstition qui remplissaient leurs cœurs à tous!

Lorsque les deux garçons furent parvenus à l'adolescence, on put reconnaître chez eux une différence absolue de caractères et de goûts. Mais cela ne changeait rien à l'intimité de leurs rapports, bien qu'avec le temps chacun d'eux formât des relations personnelles et conformes à ses inclinations particulières.

Anselme était devenu un chasseur enthousiaste et son plus grand bonheur consistait à parcourir champs et forêts, sa carabine sous le bras et ses chiens sur ses talons. Philippe, au contraire, préférait les jouissances intellectuelles : il aimait passionnément la musique et fréquentait assidûment le théâtre. Comme ses parents avaient, à cette époque, transporté leur domicile à Paris, le jeune homme trouvait toutes les occasions de satisfaire ses penchants. Ses capacités comme musicien, mais surtout son remarquable talent poétique, encore plus que sa position sociale, lui ouvraient toutes grandes les portes des cercles intellectuels de la capitale et l'amenaient en relation avec les sommités littéraires de l'époque. Il se lia intimement avec le grand tragédien Talma et avec le célèbre poète Victor Hugo, dont l'étoile com-

mençait déjà à luire d'un vif éclat. Aussi ne pouvons-nous être surpris que le jeune homme de dix-neuf ans s'abandonnât à la joie de vivre et qu'il se laissât entraîner sans résistance par le tourbillon de plaisirs et de jouissances mondaines qui s'offrait à lui.

Et cependant, précisément au moment où le monde semblait lui sourire sous ses dehors les plus séduisants, Dieu pensait à lui en grâce et en amour. Comme autrefois pour Saul, sur le chemin de Damas, pour Philippe aussi devait luire une clarté plus éclatante que celle du soleil et, à cause de la gloire de cette lumière, toutes celles du monde allaient pâlir et s'éteindre. Mais comment une telle chose pouvait-elle se produire? Comment un jeune homme, dans de pareilles circonstances, pouvait-il apprendre à connaître la parole de la croix? Pour nous cela semble impossible, mais notre Dieu est celui qui fait des merveilles. Ecoutez plutôt!

II.

La mère de notre jeune ami était, comme nous l'avons déjà dit, très attachée à la religion catholique romaine. Cependant Dieu la mit en rapports avec un pasteur pieux et éclairé de l'église réformée. Elle eut avec lui de longs et sérieux entretiens, suivis pour elle de combats intérieurs plus

profonds encore. Mais enfin, après bien des luttes et des hésitations, elle répondit aux appels du Seigneur et trouva en Christ la certitude de son salut. Sa première préoccupation devint aussitôt la conversion de son fils favori. Tout en suppliant Dieu de bénir pour lui aussi la prédication de sa Parole en pureté, elle pria le pasteur de visiter Philippe et de lui parler de Christ. Le serviteur de Dieu se rendit à sa requête. Philippe reçut amicalement celui que lui envoyait la mère qu'il chérissait et l'écouta patiemment. Même, à quelque temps de là, il se déclara disposé à accompagner le prédicateur dans le midi de la France, où un réveil religieux venait de se manifester. Un grand nombre d'âmes avaient été amenées à voir leur état de péché et à trouver en Jésus-Christ leur seul moyen de salut. Était-ce la curiosité qui poussa le jeune homme à accepter l'invitation de son ami chrétien, ou sentait-il le besoin de quitter pour un temps la vie énervante et agitée de Paris? Je ne saurais le dire. Mais quoi qu'il en soit, la chose arriva.

Quelle expérience étrange pour Philippe que d'échanger le tourbillon d'une existence mondaine pour la société de simples campagnards et de rustiques paysans. Ces gens s'entretenaient surtout entre eux de l'amour du Sauveur, en qui ils avaient trouvé la vie éternelle et une espérance qui ne confond point. Leur seul désir semblait être de voir Jésus et d'être bientôt avec lui pour toujours.

Philippe ne pouvait douter de la sincérité de la foi de ces simples chrétiens, non plus qu'il ne pouvait se soustraire à l'impression que ses rapports avec eux produisait sur son esprit. De jour en jour cette impression devenait plus profonde, tandis que la vanité et l'inutilité de son existence passée lui apparaissaient plus terribles encore, lorsqu'il les comparait à la fidélité et à la simplicité avec laquelle ces pauvres gens rendaient témoignage à l'amour de leur Seigneur.

Quelque temps se passa ainsi, lorsqu'un soir l'heure décisive arriva inopinément pour notre ami. Une petite réunion avait été convoquée dans la chaumière d'une des pieuses familles dont nous venons de parler. Le vénéré prédicateur que nous connaissons déjà avait prêché avec son sérieux habituel, présentant à ses auditeurs Christ et Christ crucifié. L'émotion de Philippe, durant sa courte méditation, ne lui avait pas échappé. Un des assistants proposa le chant d'un cantique; puis un silence se fit. Alors, tout à coup, se tournant vers son jeune ami, le vieillard lui demanda de congédier l'assemblée par une prière. Qui dira l'embarras de Philippe! Il n'osait refuser et pourtant il ne savait pas prier. Il tremblait de tout son corps. Ce qui se passa dans le cœur du jeune homme durant cet instant où les yeux de tous étaient fixés sur lui, la plume ne saurait le décrire. Cependant, comme poussé par une puis-

sauce surhumaine, il tomba à genoux et commença à prier.

« Pour la première fois de ma vie, » racontait-il souvent plus tard, « je réalisai qu'il y avait un Dieu, un Dieu vivant, et qu'il se trouvait au milieu de nous. »

Et durant les quelques moments où, d'une voix tremblante, il bégayait les phrases entrecoupées de sa première prière, la lumière d'en haut inonda son âme. Tandis qu'il était encore à genoux au milieu du petit troupeau de chrétiens, Dieu se révéla au jeune homme comme le Dieu Sauveur qui ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie.

(A suivre.)

ULRICH ZWINGLI

CHAPITRE XIV.

L'horizon s'assombrit.

Pour faire comprendre les événements de ce chapitre, quelques mots d'explication historique sont nécessaires.

A l'époque de la Réformation, la Confédération suisse comprenait treize cantons. Bien loin de suivre la politique de neutralité absolue adoptée par notre pays depuis un siècle, politique qui lui

interdit en particulier toute velléité de conquête, les états confédérés d'alors avaient mis la main sur différents territoires. Oubliant qu'ils avaient, eux aussi, souffert autrefois de la servitude que faisait peser sur eux l'Autriche, ils traitaient avec dureté les contrées soumises et les faisaient administrer par des « baillis » qui n'avaient d'autre souci que celui d'arrondir leur fortune personnelle pendant la courte durée de leurs fonctions. Parmi les pays soumis, les uns n'appartenaient qu'à un canton, d'autres à deux ou à plusieurs. Ces derniers s'appelaient « bailliages communs », et telle était notamment la situation politique d'une partie de l'Argovie actuelle, propriété de Schwytz, Unterwald, Zoug, Lucerne, Berne, Zurich et Glaris. Or, de ces cantons, les quatre premiers avaient conservé le culte catholique, les trois autres avaient embrassé la Réforme. De là résultaient de grandes difficultés au point de vue de l'administration religieuse, chacun, selon l'habitude de l'époque, cherchant à conserver ou à imposer son culte, non point par la persuasion, mais par la violence.

C'est dans les cantons fondateurs ¹ de la Confédération surtout que le catholicisme avait ses attaches les plus profondes. Peuplés de montagnards peu instruits, dévoués à leurs prêtres qui les fanatisaient, ils avaient d'emblée opposé à la

¹ Uri, Schwytz, Unterwald.

nouvelle doctrine une résistance systématique. Ils allèrent même jusqu'à oublier leur vieille amitié avec leurs Confédérés, les luttes soutenues en commun pour leur indépendance, les services rendus. L'appui accordé dans les mauvais jours, et contractèrent avec leur ennemie héréditaire, l'Autriche, une alliance dans le but de sauvegarder l'ancien culte.

Dans cette pénible occurrence, Zwingli, chose triste à dire, perdit complètement de vue le principe si formel développé par l'apôtre Paul au chapitre X de la deuxième épître aux Corinthiens, à savoir que, « les armes de notre guerre ne sont pas charnelles, mais puissantes *par Dieu* pour la destruction de forteresses. » (v. 4.) Il oublia aussi que, « si quelqu'un tue avec l'épée, il faut qu'il soit tué par l'épée. » (Apocalypse 13, 10.) Il allait en faire lui-même bientôt la douloureuse et humiliante expérience. Combien sa conscience dut lui parler lorsque, blessé à mort sur le champ de bataille de Cappel, il contempla autour de lui les centaines de cadavres gisant sur le sol, conséquence funeste de la guerre qu'il ne craignit pas de recommander, à laquelle il poussa même les magistrats de Zurich!

On a souvent allégué, pour le disculper, le fait que les mœurs de l'époque n'étaient pas les nôtres, que l'intolérance régnait en maîtresse, que, pour bien juger les hommes, il faut les replacer dans le

milieu où ils vivaient. Ces arguments ont leur valeur. Cependant, au-dessus de tout, les enseignements de la parole de Dieu doivent être pris en considération et nous lisons en 2 Timothée 2, 24, 25 : « Il ne faut pas que l'esclave du Seigneur conteste, mais qu'il soit *doux* envers tous, propre à enseigner, *ayant du support*; enseignant *avec douceur* les opposants, attendant si Dieu, peut-être, ne leur donnera pas la repentance pour reconnaître la vérité. » Dans la position éminente qu'il occupait, entouré de la considération de chacun, consulté par le gouvernement sur presque toutes les questions politiques, la parole de Dieu devait lui servir de guide, éclairer les conseils qu'on l'appelait à donner. Par la prière il aurait dû rester en communion constante avec le Seigneur, lui demandant de faire triompher non pas ce que, dans la vanité de la chair, il pouvait juger opportun, mais cela seul qui contribuait à la gloire de Dieu et ce qui honorait son témoignage.

Que les erreurs si regrettables commises alors par le réformateur de Zurich servent aussi de leçon à chacun de nous! Si jeune que l'on soit, on a la charge d'une responsabilité, mais par quel moyen la porterons-nous mieux qu'en nous revêtant d'humilité, en reconnaissant toute notre impuissance et en recourant au Seigneur qui peut et qui veut nous aider? Seulement rappelons-nous aussi qu'il le fait selon *ses* pensées, non point

selon les nôtres. Ses voies ne sont pas nos voies, mais il fait contribuer toutes choses au plus grand bien de ceux qui lui appartiennent, quand même la réponse qu'il donne est diamétralement opposée parfois à ce que, dans la faiblesse de notre jugement, nous aurions cru avantageux pour nous.

(*A suivre.*)



MAINTENANT

(2 Corinthiens 6, 2.)

« Henriettel

— Je cherche des hannetons.

— Henriettel

— Je cherche des hannetons.

— Henriettel »

Au moment où, pour la troisième fois, une voix impérieuse, mais douce en même temps, prononçait ce nom, une fillette de sept ans, abandonnant le verger où elle se trouvait, se mit à courir du côté de la maison.

Le mois de mai était revenu, paré de ses atours. Les arbres fruitiers étaient couverts de fleurs odorantes, d'une blancheur immaculée, nous parlant de la sagesse et de la puissance du Créateur. Et

cette fois, ce mois des fleurs et des espérances nous avait ménagé des journées ensoleillées, d'une chaleur estivale, dont la végétation a largement profité.

Ranimés par la douce température, les hannetons, en hordes innombrables, avaient fait leur apparition trisannuelle et s'étaient abattus sans merci sur les arbres tout en fleurs pour dévorer leur parure. Mal leur en prit, car on avait d'avance décrété leur destruction. Pour encourager ceux qui voulaient leur donner la chasse, une prime rémunératrice fut offerte. Cela fit l'affaire de bien des gens, en sorte que, de grand matin, on voyait dans les vergers du voisinage, des groupes d'enfants, de femmes et d'hommes même, occupés à ramasser ces insectes. Henriette, en faisant autant, se croyait, sans doute, autorisée à rester sur place, soit à cause du plaisir qu'elle éprouvait à être en liberté au grand air, ou par la raison qu'elle donnait à sa mère d'être utilement occupée. Quoiqu'il en fût, la fillette était en défaut; elle finit par le comprendre, puisqu'elle pressa le pas pour atténuer sa faute. Enfants, lorsqu'on vous appelle, ne différez pas de répondre. L'obéissance immédiate est admirable et plaît au Seigneur.

*

* * *

L'appel que cette mère adressa à sa petite fille m'a fait songer à un autre appel, que vous avez

déjà entendu plus d'une fois et auquel vous n'avez peut-être pas encore répondu. Vous le devinez : c'est de l'appel du Seigneur Jésus que je veux parler. Sa voix ne s'est-elle pas déjà fait entendre, claire et distincte, maintes fois, dans le fond de votre cœur? Aujourd'hui même, elle s'adresse encore à vous. Ne ferez-vous pas comme Henriette qui enfin quitta tout pour aller vers sa mère? Ne viendrez-vous pas *maintenant* au Sauveur, dont vous entendez encore l'appel plein de grâce? Car « c'est maintenant le temps favorable, c'est maintenant le jour du salut. » (2 Corinthiens 6, 2.)

Pensez-vous que la fillette eût fait plaisir à sa mère en continuant sa besogne du moment? Assurément pas. Le travail est une chose bonne à sa place; la liberté au grand air est agréable; mais Henriette n'était pas, pour cela, autorisée à différer de répondre à l'appel qui lui était personnellement adressé, quoiqu'elle ignorât ce qu'on lui voulait. Il n'en est pas de même de toi, cher jeune lecteur; tu n'ignores pas les dispositions du Seigneur à ton égard. Tu sais qu'il n'a pas d'autre pensée que celle de te sauver et de te rendre heureux; et lui seul peut le faire. Il te cherche et il l'appelle, comme le berger cherche sa brebis perdue. (Matthieu 8, 12, 13; Luc 15, 1-7.) Réponds donc *maintenant* à sa voix d'amour, sans te laisser arrêter par des considérations coupables ve-

nant de ton propre cœur, abusé par l'ennemi de ton bonheur. Méfiez-vous des délais! Que d'âmes ont déjà été perdues pour l'éternité!

Voici un vieillard, au terme de sa carrière; il est là, sur son lit qui sera bientôt pour lui un lit de mort, et il en a le sentiment. Son âme, dans la détresse, attend anxieusement une chose qui pourra lui apporter du soulagement; mais elle ne vient pas.

(A suivre.)

Appel

*Chers enfants, venez au Sauveur
Pour jouir de sa riche grâce;
Il est la source du bonheur;
Ici-bas tout est vain, tout passe!*

*Enfants, prêtez l'oreille à la voix du Seigneur;
Laissez-la pénétrer au fond de votre cœur.
Hélas! ne dites pas : « Je suis bien jeune encore;
Cueillons auparavant la fleur qui vient d'éclorre. »
Ou bien : « Un autre jour, mais non pas
[aujourd'hui;
Plus tard j'espère enfin me décider pour Lui. »*

*Ne voyez-vous donc pas que l'ennemi vous trompe
 En vous montrant du monde et la joie et la pompe?
 Tout s'en va promptement : succès, gloire et
 [bonheur;
 Aujourd'hui même, enfants, oh! venez au Sauveur.*

Réponses aux questions du mois de juillet.

1. — 1° Il ouvrit les portes du temple et le fit purifier par les sacrificateurs (2 Chroniques 20, 3-19); 2° il rétablit les sacrifices (v. 20-36); 3° il fit célébrer la Pâque (Chap. 30); 4° il rétablit les sacrificateurs et les lévites selon leurs classes (Chap. 31.)

2. — 2 Chroniques 31, 20-21.

3.— Trois fois lors de l'invasion du roi d'Assyrie (2 Rois 19, 6 et 20; 2 Chroniques 32, 20): lors de la maladie d'Ezéchias (2 Rois 20, 1; 4, 7-11); à propos de l'ambassade du roi de Babylone. (Esaïe 39, 3-8.)

4. — Il entra dans la maison de l'Eternel. (2 Rois 19, 1 et 14.)

5. — Esaïe 37, 17.

6. — Il excita la curiosité du roi de Babylone. (2 Chroniques 32, 31.)

Questions pour le mois d'août.

A lire Esaïe 11-12, 50-53; 65, 17-25.

1. — Quels passages dans votre lecture décrivent le règne futur de Christ ici-bas?

2. — Prouvez par un passage au moins que les nations aussi auront alors part à la bénédiction.

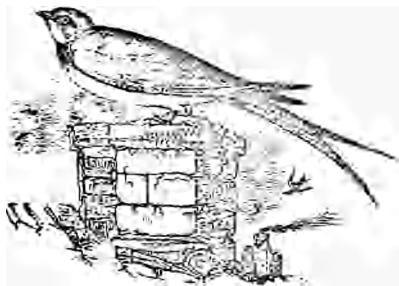
3. — Montrez que non seulement Juda, mais encore les 10 tribus d'Israël d'Israël, seront rassemblées.

4. — Trois passages qui décrivent les souffrances du Seigneur Jésus durant la nuit qu'il fut livré et à la croix.

5. — Un passage montrant tout ensemble ce que *nous* sommes par nature, ce que *Dieu* a fait pour nous et ce que *Christ* a souffert pour nous.

6. — Trouvez dans le Nouveau Testament l'accomplissement de Esaïe 53, 9 et indiquez quelqu'un qui lisait le v. 7 du même chapitre.





LA BIBLE

*De Dieu, le Créateur, la divine puissance
Brille d'un vif éclat, partout dans l'univers :
Les cieux, la terre et l'onde, avec magnificence,
Exaltent sa grandeur en de muets concerts.*

*Il a parlé jadis, la Bible est son saint livre;
Quel précieux trésor! Elle est la vérité.
De l'erreur, du péché, sa puissance délivre
En nous faisant connaître un Dieu de charité!*

*Sa Parole proclame une bonne nouvelle :
Que son Fils s'est donné sur la croix en rançon.
Qui croit en Jésus-Christ a la vie éternelle
Et possède la paix, le salut, le pardon.*

Les traditions sont des récits ou des ordonnances, transmis oralement ou par écrit, d'une génération à l'autre, auxquels leur ancienneté a acquis une certaine autorité, humaine et non divine, quoique l'on puisse leur accorder, bien à tort, le même crédit qu'aux Ecritures. C'est ce qui avait lieu au milieu des Juifs; c'est ce qui a lieu aussi dans l'Eglise romaine, et, hélas! aujourd'hui, dans le protestantisme, on ne craint pas d'appeler « tradition » la parole de Dieu, que l'on rabaisse à ce niveau-là. N'admettez jamais cette expression pour désigner les Ecritures, en tout ou en partie, car la Bible est la parole de Dieu dans son entier.

Le Seigneur montre aux pharisiens que non seulement ils plaçaient la tradition au niveau des Ecritures, mais qu'ils transgressaient celles-ci par leurs traditions. La loi disait : « Honore ton père et la mère »; et : « Que celui qui médiera de père ou de mère, meure de mort. » (Exode 20, 12; 21, 17.) Mais les pharisiens disaient, se basant sur la tradition : « Quiconque dira à son père ou à sa mère : Tout ce dont tu pourrais tirer profit de ma part est un don, et il n'honorera point son père et sa mère. » Ils enseignaient donc au peuple que, si l'on faisait des dons pour le temple, on était dispensé de faire autre chose pour ses parents; ils annulaient de cette manière le commandement de Dieu. Tout cela est de l'hypocrisie; c'est vouloir paraître pieux, religieux, tout en négligeant ce

qui est dû à Dieu et à ses proches. Aussi Jésus rappelle aux pharisiens cette prophétie d'Ésaïe à leur égard : « Ce peuple m'honore des lèvres, mais leur cœur est fort éloigné de moi; mais ils m'honorent en vain, enseignant comme doctrines des commandements d'hommes. » (Ésaïe 29, 13.) Puis il leur montre quelle est la véritable souillure, celle qui vient du cœur et qui sort de la bouche, mais non le fait de manger du pain avec des mains non lavées.

Dans ce qui précède, le Seigneur nous donne d'importants enseignements. Le seul moyen d'honorer Dieu, c'est de reconnaître l'autorité de sa Parole et d'y conformer notre vie dans une obéissance implicite. Dans l'innocence, Adam n'était astreint qu'à un seul commandement; il avait, non à faire quelque chose, mais à s'abstenir. Sa désobéissance a tout gâté et a perdu l'homme. Ensuite, Dieu donna sa loi à Israël, qui, ne se connaissant pas, la reçut en disant : « Tout ce que l'Éternel a dit, nous le ferons, et nous écouterons. » (Exode 24, 3-7.) Mais le peuple, par sa désobéissance, déshonora Dieu plus encore que les gentils; car le cœur naturel ne se soumet pas à la loi de Dieu, il ne le peut pas. Néanmoins, l'homme, dans son orgueil, a toujours la prétention de rendre à Dieu ce qui lui est dû. Dans ce but, il ravale la mesure divine, diminue ses exigences, les accommode à ce qu'il aime, conserve

certaines formes de la vérité, de manière à pouvoir accomplir ce qu'il appelle *sa religion*, et avec ce manteau d'apparente piété, qui calme plus ou moins sa conscience, il peut donner libre cours à sa volonté propre. Extérieurement il paraît servir Dieu; mais comme Esaïe l'a dit : « Ce peuple m'honore des lèvres, mais leur cœur est fort éloigné de moi... enseignant comme doctrines des commandements d'hommes. »

Tel est le caractère de toute religion charnelle, de quelque nom qu'on la désigne. Elle remplace les exigences de Dieu par des formes qui satisfont la chair en la laissant libre de faire sa volonté, avec la prétention de servir Dieu. Aussi on comprend que le Seigneur appelle hypocrites les chefs d'un tel système, car c'est là l'hypocrisie par excellence.

De cela découle aussi la négligence à l'égard de ses parents, devoir le plus sacré après ce que nous devons à Dieu. Si l'on ne craint pas de frustrer Dieu de ses droits, on ne craindra pas non plus de manquer à l'égard de ses parents. Sans la crainte de Dieu, il est impossible d'accomplir les obligations morales qui nous incombent. Les enfants manqueront vis-à-vis de leurs parents, les serviteurs vis-à-vis de leurs maîtres, les ouvriers vis-à-vis de leurs patrons, les hommes vis-à-vis de l'autorité. C'est ainsi qu'avec une forme chrétienne le monde est arrivé à l'état décrit en 2 Ti-

mothée 3, 1-5 : « Sache ceci, que, dans les derniers jours, il surviendra des temps fâcheux : car les hommes seront égoïstes, avares, vantards, hautains, outrageux, désobéissants à leurs parents, ingrats, sans piété, sans affection naturelle, implacables, calomnieux, incontinents, cruels, n'aimant pas le bien, traîtres, téméraires, enflés d'orgueil, amis des voluptés plutôt qu'amis de Dieu, ayant la forme de la piété, mais en ayant renié la puissance. »

L'origine de tout cela est l'abandon de Dieu et de sa Parole, et, vous le voyez, *avec la forme de la piété*.

La piété filiale est tout particulièrement recommandée dans la Bible, déjà sous la loi. (Voir les passages cités par le Seigneur dans les versets qui nous occupent.) L'apôtre Paul, dans l'épître aux Ephésiens, exhorte les enfants à l'obéissance; il cite le même passage que le Seigneur et ajoute : « C'est le premier commandement avec promesse, afin que tu prospères et que tu vives longtemps sur la terre. » (Ephésiens 6, 1-3.) C'était une promesse en rapport avec les bénédictions d'Israël, qui étaient matérielles; mais celles qui appartiennent aux chrétiens, infiniment plus excellentes, sont spirituelles, et la jouissance, au lieu de se confiner à notre courte existence terrestre, en sera éternelle. En Colossiens 3, 20, l'apôtre appuie son exhortation en disant que « c'est agréable au Sei-

gneur.» En 1 Timothée 5, 8, il dit encore : « Si quelqu'un n'a pas soin des siens, et spécialement de ceux de sa famille, il a renié la foi, et il est pire qu'un incrédule. » Comment un enfant pourra-t-il aider ses parents, prendre soin d'eux, si, dans sa jeunesse, il ne leur a pas obéi? L'obéissance prouve, mieux que n'importe quoi, l'affection pour ses parents. Combien on voit dans les familles, même dans des familles chrétiennes, d'événements douloureux qui proviennent de l'insoumission à l'autorité de Dieu, représentée, pour les enfants, par leurs parents. Désobéir à ses parents, c'est désobéir à Dieu. Ne pas se soumettre à ce que Dieu a dit, c'est vouloir être plus sage que Lui, c'est s'élever au-dessus de Lui pour faire sa volonté propre, perverse, et corrompue. C'est aussi s'exposer aux plus graves châtiments. « L'œil qui se moque d'un père et qui méprise l'obéissance envers sa mère, les corbeaux du torrent le crèveront et les petits du gypaète le dévoreront. » (Proverbes 30, 17.)

Que Dieu garde tous les enfants qui liront ces lignes, dans une sainte frayeur de désobéir à Dieu en manquant vis-à-vis de leurs parents par la désobéissance ou par tout autre acte irrespectueux, de peur qu'ils ne soient ainsi conduits dans une voie d'iniquité et de malheur!

La source de toute souillure.

(v. 12-20.) — Les disciples rapportèrent à Jésus que les pharisiens avaient été froissés de ses paroles. Il ne pouvait en être autrement, car le Seigneur atteignait leur conscience en dénonçant ouvertement le grand mal qui les caractérisait. Ils voulaient paraître purs au dehors, en observant des traditions qui leur donnaient une apparence de sainteté, et le Seigneur leur disait que ce n'est pas la souillure extérieure qui souille l'homme devant Dieu, mais celle qui vient du cœur, que tout homme porte au dedans de lui; elle le souille quand elle éclate au grand jour.

Jésus répond aux disciples : « Toute plante que mon Père céleste n'a pas plantée sera déracinée. Laissez-les; ce sont des aveugles, conducteurs d'aveugles : et si un aveugle conduit un aveugle, ils tomberont tous deux dans une fosse. » Il est impossible de voir son propre chemin et de conduire les autres, si ce n'est à la lumière de la parole de Dieu, reçue avec toute son autorité. La prétention d'être guide spirituel tout en mettant de côté les Ecritures, même partiellement, n'aboutit qu'à l'égarement et à la perdition pour le conducteur et son troupeau. Ces conducteurs se sont établis eux-mêmes dans leurs fonctions, ils seront déracinés : Le Seigneur dit : « Laissez-les. » Si

quelqu'un ne se soumet pas à la parole de Dieu, à quoi bon discuter? « Laissez-les. »

Pierre demande à Jésus de leur exposer la parabole du v. 10 et 11. Les disciples ne comprenaient pas encore quels étaient la source et le véritable caractère de la souillure devant Dieu, tellement ils avaient l'habitude de ne considérer que la souillure extérieure, dont on se purifiait par les lavages ordonnés par la loi, mais ce n'étaient là que des types et figures de la réalité, telle qu'elle est aux yeux de Dieu. Ce qui souille c'est le péché, et le péché vient du cœur naturel. Lorsqu'il se manifeste en paroles ou en actes quelconques, l'homme est souillé.



*Réponses aux questions sur l'étude biblique
du mois d'août.*

1. — La sacrificature.
2. — La puissance de Satan contre eux.
3. — Parce qu'il regardait au vent et non à Jésus.

Questions.

1. — Quel est le devoir de tout homme?
 2. — Peut-il l'accomplir?
 3. — Par quoi remplace-t-il cette obligation.
-

MAINTENANT

(Suite et fin.)

Au temps de sa jeunesse, le malade entendit l'appel du Seigneur s'adresser à lui. Une voix claire et distincte se fit entendre dans le fond de son cœur : « Occupe-toi de ton âme; la jeunesse est le moment favorable! » Mais il ne fut nullement disposé à écouter le salutaire conseil de la Souveraine Sagesse; il préféra prêter l'oreille aux propos de son cœur égaré par Satan : « Tu es encore bien jeune pour donner ton attention à de telles choses, » pensa-t-il; « elles sont importantes, il est vrai, mais tu t'en occuperas plus tard; et d'ailleurs, ne faut-il pas que jeunesse se passe? » Cédant à ce funeste raisonnement, il continua à vivre loin de Celui qui a dit : « Souviens-toi de ton Créateur dans les jours de ta jeunesse, avant que soient venus les jours mauvais... » (Ecclésiaste 12, 1.)

Il fit son chemin dans la vie, prospérant dans les choses de la terre; il eut une compagne, des enfants et de l'occupation à souhait. Il était comme un navire bien appareillé et qui semble défier les assauts de la tempête. Dans ces circonstances, la voix qui s'était fait entendre au temps de sa jeunesse vint retentir de nouveau dans son cœur. C'était comme un coup de foudre dans un

ciel serein : « Occupe-toi de ton âme, » répétait-elle solennellement, « occupe-toi de ton âme! La jeunesse est passée; c'est *maintenant* le temps favorable. » Il en était de cet homme, comme d'un voyageur à la bifurcation d'un chemin : les deux issues sont entièrement différentes. Le poteau indicateur est en vue. Lequel choisira-t-il? Considérant les circonstances du moment, il repoussa cette nouvelle invitation, préférant écouter la voix mensongère qui l'avait déjà égaré : « La jeunesse est passée, en effet, » se dit-il; « mais maintenant le temps me manque pour m'occuper de ce sujet; ce sera plus tard... »

Cet homme atteignit les limites de la vieillesse, et il était maintenant sur le point de quitter cette vie; il espère trouver ce que le monde et les choses de la terre ne lui ont point donné : la paix avec Dieu et le vrai bonheur; il attend avec anxiété que se renouvelle l'invitation des jours de sa jeunesse, avant d'avoir franchi la limite qui sépare le présent de l'éternité. Mais hélas!... la voix reste muette, comme le tombeau où il allait bientôt descendre. On le comprend : comment échapper au jugement qui attend l'homme pécheur après la mort, s'il néglige le grand salut de Dieu? (Hébreux 2, 3; 9, 27.) « *Plus tard* » est le mot qui plaît au cœur naturel, quand il s'agit des choses de Dieu. Il tient à jouir du présent. Satan se sert des délais pour retenir l'homme indéfiniment loin du

salut. Le mot de Dieu, celui de sa Parole est, quant à cette importante question, celui de *maintenant*, comme l'indique le texte cité en tête de ces lignes. C'est ce que fut appelée à comprendre, il n'y a pas longtemps, une jeune fille d'environ treize ans.

Ses parents sont de vrais chrétiens qui désirent le bien réel de leurs enfants; aussi, lorsqu'ils vont aux réunions pour rendre culte à Dieu et s'occuper de sa Parole, ils les prennent avec eux. Un dimanche matin, Emilie était à la réunion, et en ce moment-là plusieurs jeunes gens avaient été manifestés par le Seigneur. A cette occasion, on adressa quelques paroles aux retardataires, et les dernières — bien solennelles — furent celles-ci : « C'est *maintenant* ou jamais ! » Comme une flèche elles atteignirent la conscience de la jeune fille, et la réveillèrent à salut. Elles ne cessaient de retentir dans son cœur et y produisirent une grande angoisse. N'était-elle pas une pécheresse éloignée de Dieu et digne de son jugement ? Que faire en de telles circonstances ? Emilie ne le savait pas, quoiqu'elle eût entendu souvent parler du Seigneur Jésus, le Sauveur des pécheurs. Il fallait qu'elle fit jusqu'au bout l'expérience de ce qu'elle était, et le Seigneur, qui avait commencé son œuvre en elle, ne voulait pas la laisser à la merci de son angoisse et de son incapacité. Il allait la délivrer, et cela d'une façon particulière.

Emilie venait de se coucher, mais le sommeil fuyait ses paupières; on en comprend la raison. Pourtant elle finit par s'endormir, et pendant son sommeil le Seigneur l'enseigna à salut par un songe. (Hébreux 33, 14-16.) Elle se voyait au bord d'un précipice, retenue seulement par une petite branche à laquelle elle se cramponnait de toutes ses forces. Dans cette périlleuse situation, elle comprit qu'il lui était impossible, laissée à elle-même, de se tirer d'affaire. Se voyant perdue, sans espoir, elle cria au secours. La délivrance ne se fit pas attendre. Emilie entendit la voix du Seigneur Jésus lui disant avec amour : « Lâche la branche. » Elle obéit sans retard avec confiance et se réveilla dans les bras de son Sauveur. Grande fut sa joie; ne pouvant se rendormir de bonheur, elle se leva et alla dire à ses parents la joie qui remplissait son cœur. Il y avait de quoi se réjouir : le salut était entré dans cette maison.

Cher jeune lecteur, ne veux-tu pas réjouir aussi le cœur du Seigneur Jésus en répondant *maintenant* à son tendre et pressant appel? Souviens-toi que c'est maintenant le temps *favorable*, maintenant le jour du salut!



LES DEUX FRÈRES

(Suite et fin.)

Depuis cette mémorable soirée, un changement absolu se produisit dans la vie de Philippe. Ses lèvres furent ouvertes et il put confesser Christ comme son Rédempteur et son Sauveur. Dès lors, et durant les longues années qui suivirent, dans la joie et dans la tristesse, il ne se lassa pas au service du Maître, mais il voua son corps en sacrifice vivant à Celui qui l'avait racheté par son sang précieux.

Semblable à André qui, jadis, lorsque le Seigneur l'eut trouvé, chercha d'abord son propre frère Simon et l'amena à Jésus, le désir ardent de Philippe, après sa conversion, fut de conduire son bien-aimé frère Anselme aux pieds du Sauveur. Il pria longtemps, demandant à Dieu de lui montrer par quel moyen il pourrait atteindre le cœur d'Anselme. Ce n'était point chose facile, car, depuis qu'il avait atteint l'âge viril, le frère aîné avait résolument tourné le dos à toute forme de religion. Qu'il s'agît de la messe ou du sermon, Anselme refusait d'en entendre parler. Lorsqu'il ne pouvait s'adonner aux plaisirs de la chasse, il recherchait le cercle le plus gai de la noblesse parisienne, où il se faisait remarquer par ses brillantes saillies et par ses manières aimables et distinguées. Toute pen-

sée sérieuse lui était si étrangère que Philippe sentait qu'il devait en vérité attendre une occasion donnée de Dieu pour lui présenter le message du salut. Aussi pria-t-il avec insistance pour que Dieu lui fournît une telle occasion, et son Père céleste lui accorda le désir de son cœur.

III.

C'était en automne. Dès le petit jour, Anselme était parti pour la chasse avec un certain nombre de compagnons. Ils parcoururent toute la région, mais le gibier était rare; quelques chasseurs à peine purent faire le coup de feu. Au coucher du soleil ils se séparèrent et chacun s'en retourna chez soi. Affamé et mécontent au plus haut degré du résultat de la chasse, Anselme rentra à la maison. La famille avait déjà soupé et la salle à manger était vide. D'un ton assez rogue, Anselme commanda au domestique de lui apporter quelque chose à manger, car il mourait de faim, et, en attendant d'être servi, il se mit à arpenter impatientement la chambre.

Philippe avait prévu que son frère ne serait pas servi aussitôt après son retour; de plus, il avait pressenti avec raison que ce retard semblerait assez long au chasseur affamé pour qu'il profitât volontiers de tout moyen qui lui serait offert pour

tuer le temps. De ces suppositions naquirent un plan que Philippe mit aussitôt à exécution. Montant dans sa chambre, il choisit, parmi sa provision de traités, une brochure qui lui parut répondre à l'état de son frère et il s'empressa de le placer auprès du couvert d'Anselme.

Lorsque celui-ci eut fait deux ou trois fois le tour de la pièce, ses regards s'arrêtèrent enfin sur le petit livre à côté de son assiette vide.

« Qu'est-ce que cela? » s'écria-t-il, et, pour passer le temps, il prit le traité et se mit à le feuilleter négligemment. Cependant, après quelques instants, son attention se fixa; du moins, il s'assit et commença à lire. Peu à peu il sembla oublier et sa lassitude et la lenteur du domestique; avec un intérêt croissant il prenait connaissance de ces pages qui traitaient des justes exigences d'un Dieu saint et du salut préparé pour tout pauvre pécheur. Arrivé à la dernière ligne, Anselme revint à la première et recommença la brochure, mais cette fois lentement et avec un sérieux profond.

Par la porte entr'ouverte de la chambre voisine, Philippe avait observé les effets de son stratagème et, lorsqu'il vit son frère bien-aimé absorbé dans sa lecture, il éleva son cœur vers Dieu en une ardente prière. Oh! si le Seigneur voulait lui ouvrir les yeux, à lui aussi! A peine osait-il l'espérer. Enfin, lorsque Anselme eut, pour la deuxième fois, achevé la lecture du traité, Phi-

lippe ne put se contenir plus longtemps. Tout doucement, il s'approcha de son frère et, lui posant amicalement la main sur l'épaule, il lui demanda :

« Que penses-tu de ce petit livre, Anselme ? »

— « Ce que j'en pense ? » répondit l'autre avec animation, « je pense que l'auteur a raison : ce qu'il dit est la vérité ! »

Grande fut la joie de Philippe en voyant que la conscience de son frère avait été vraiment éveillée. Il s'assit à ses côtés et, avec douceur et tendresse, lui parla du Seigneur Jésus, lui racontant comment ce bon Sauveur l'avait cherché et trouvé lui-même et combien il était maintenant heureux et reconnaissant. Puis il pria avec lui. Depuis ce moment-là, Anselme devint tout autre. La main de Dieu l'avait saisi avec puissance; la Parole divine, l'épée aiguë à deux tranchants, avait pénétré jusqu'à son cœur et à sa conscience. Il ne connut aucune paix avant de pouvoir dire en toute vérité : « Nous avons connu et cru l'amour que Dieu a pour nous. » (1 Jean 4, 16.) Mais enfin son âme trouva son repos, là où Dieu aussi trouve toute sa satisfaction, dans l'œuvre parfaite du Christ Jésus, notre Seigneur.

Depuis ce moment-là, le lien si étroit qui unissait déjà les deux frères ne fit que se resserrer toujours davantage. Leur amour fraternel avait été grand, mais quand ils s'aimèrent en Christ, combien cet amour ne gagna-t-il pas en intimité ! La

main dans la main, ils cheminaient ensemble dans le chemin étroit qui mène à la vie, s'encourageant et se fortifiant mutuellement et s'exhortant l'un l'autre à rendre un vivant témoignage au beau nom de Jésus.

Mais le monde ne lâche pas facilement ceux qui ont goûté aux joies et aux plaisirs qu'il peut offrir : les chaînes dont il lie ses esclaves ne tombent définitivement qu'après un dur combat. Philippe dut en faire l'expérience. Mille relations et obligations diverses le retenaient captif ; entre autres il s'était engagé à écrire régulièrement la chronique théâtrale d'un grand journal parisien. Comment renoncer à tout cela ? Un soir, peu de temps après sa conversion, il fut pris d'un désir intense, irrésistible, de retourner dans le lieu où il avait goûté tant de jouissances artistiques et littéraires. Précisément ce soir-là on devait représenter une pièce à laquelle il portait un intérêt tout spécial et l'Ennemi lui suggérait tout bas qu'il n'y aurait pas de mal à entrer au théâtre « seulement pour une fois encore. »

« Nul ne peut servir deux maîtres, » répondait sa conscience, « et tu as choisi de suivre Christ. »

Mais le tentateur reprenait :

« Quoi ? à ton âge, renoncer au monde que tu aimes tant ? Impossible ! Quand tu seras plus âgé, à la bonne heure ; mais non pas aujourd'hui. »

La tentation devenait toujours plus forte, et un

quart d'heure plus tard, Philippe se trouva, il aurait à peine pu dire comment, au milieu de la foule qui assiégeait la porte du théâtre. Un pas de plus et il pénétrait dans le bâtiment. Tout d'un coup il lui sembla que le Seigneur lui-même se présentait devant lui et le regardait. Oh! ce regard plein de tendresse et de reproche, qui dira sa puissance? Comme un éclair, une pensée traversa le cerveau de Philippe :

« Où es-tu et où vas-tu? »

Une sueur froide inonda son front et il se mit à trembler des pieds à la tête. En jouant vigoureusement des coudes, il parvint à se dégager de la foule qui le pressait, puis il se mit à courir, à courir comme un jeune homme de vingt ans peut seul le faire, loin, toujours plus loin, comme si un terrible ennemi était à ses trousses. Enfin, il s'arrêta, épuisé. Il se trouvait dans un lieu désert et solitaire, à quelque distance de la ville. Presque désespéré, il se jeta sur le sol et, dans l'amertume de sa douleur et de son remords, il pleura jusqu'à ce que l'herbe dans laquelle il cachait sa figure fut humide de larmes. Avec une humiliation profonde il confessa son péché, et Celui qui est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité, adressa à son âme troublée une réponse d'amour : « Paix te soit! » Alors, avec une émotion intense, il remercia Dieu qui lui avait donné, ce jour-là, la victoire sur la tentation. Le

filet de l'oiseleur était rompu et l'oiseau s'était échappé.

Dès lors, par la grâce de Dieu, les deux frères tournèrent résolument le dos au monde et à ses attrait trompeurs et ils estimèrent l'opprobre de Christ un plus grand trésor que les richesses de l'Égypte. Après que le Seigneur Jésus fut devenu précieux pour leurs cœurs, ils purent renoncer aux vaines joies qui avaient fait auparavant leurs délices. Autrefois ils étaient possédés par l'ambition de se faire une place avantageuse dans ce monde; maintenant ils n'avaient plus qu'un désir, celui d'apporter la connaissance de Jésus à leurs compatriotes, dont un si grand nombre se trouvaient encore dans les ténèbres spirituelles. A l'accomplissement de ce désir ils sacrifièrent de grand cœur et leur fortune et leurs forces. Le même homme qui, dans son enfance, avait traversé les rues en portant un énorme cierge, tenait maintenant à honneur de répandre partout la lumière de la liberté de l'Évangile par Christ.

Dieu a dit : « J'honorerai ceux qui m'honorent, » et cette parole se réalisa pour ces deux jeunes gens; leur service fut richement béni et, par leur moyen, beaucoup d'âmes arrivèrent à la connaissance de la vérité.

Jeunes garçons, jeunes filles qui lisez ces lignes, êtes-vous prêts à *tout* quitter pour suivre Christ? Lorsqu'il s'est agi de vous sauver, Jésus n'a reculé

devant aucun sacrifice. Il a quitté la gloire et s'est abaissé jusqu'à la mort de la croix. N'est-il pas digne de posséder vos cœurs en entier? Que peut vous offrir ce monde qui passe en comparaison des richesses qui se trouvent en Lui? Ah! puissiez-vous réaliser la bénédiction que l'on trouve à le suivre *entièrement*, sans arrière pensée et sans regrets, estimant *toutes choses* comme une perte afin de gagner Christ!

A propos de la Bible

I. *Les différentes traductions de la Bible.*

On demande souvent en combien de langues et de dialectes la Bible a été traduite. En général, on admet qu'elle existe dans environ 400 langues, mais ce n'est là qu'une approximation très vague. Il en existe, il est vrai, environ 400 transcriptions, si l'on additionne tous les fragments qui en ont été traduits, mais dont quelques-uns sont extrêmement courts. En revanche, si l'on ne veut tenir compte que des traductions comprenant la Bible entière, leur nombre s'élevait, en 1905, à 108¹. Parmi elles, il y en a 40 qui appartiennent aux langues européennes, 41 aux langues asiatiques,

(1) Ces renseignements sont tirés du rapport de la Société Britannique pour la diffusion de la Bible. Aujourd'hui les chiffres seraient un peu différents.

14 aux langues africaines, 10 aux langues australiennes et polynésiennes, 3 aux langues américaines. Il faut remarquer pourtant que l'on n'a compté que pour une traduction les différentes versions, faites par différents traducteurs dans la même langue, de même que celles publiées dans différents systèmes d'écriture.

On sera frappé de voir le grand nombre de versions en langues asiatiques. Elles datent presque toutes du XIX^me siècle et fournissent une preuve éloquente du travail des missionnaires, car ce sont eux qui ont accompli cette entreprise énorme. L'Asie a, sous ce rapport, surpassé l'Europe et elle attend d'autres traductions encore, tandis que, dans notre continent, tout semble fait, ou à peu près.

Que le Seigneur fasse reposer sa riche bénédiction sur sa Parole! Puisse-t-elle se répandre toujours plus et amener beaucoup d'âmes encore, au près et au loin, à la connaissance du salut!

II. *Le prix d'une Bible.*

Il y a cinq cents ans, avant la découverte de l'imprimerie, on payait, en Angleterre, environ 1000 francs de notre monnaie pour un exemplaire de la Bible. En 1486, très peu de temps après la grande invention de Gutemberg, l'archevêque de Mayence donna, pour une Bible imprimée, la somme colossale de 400 ducats d'or, soit 3500

francs. Il y a cent ans, en Angleterre, une Bible se payait plus de trente francs, et même pour ce prix-là, dans bien des contrées, on ne trouvait pas à en acheter, ou bien il ne s'en trouvait qu'un exemplaire dans une localité, et l'on faisait des lieues de chemin pour venir le consulter.

Maintenant chacun de nous peut, moyennant une somme minime, acheter une belle Bible dans sa langue maternelle et, pour quelques sous, se procurer un Nouveau Testament. Et non seulement cela, mais encore les païens peuvent, eux aussi, acquérir ce trésor précieux pour une bagatelle. N'est-ce pas remarquable?

III. *Le fil rouge.*

A Venise, nul étranger ne saurait s'égarer, malgré l'étroitesse des rues et l'enchevêtrement des canaux. En effet, tout le long des murs des maisons, au bord des canaux et dans le pavé des rues, on voit une petite ligne rouge, formée de briques, et qui conduit le visiteur vers l'église de St-Marc.

De même, dans toute la Bible, dans les livres historiques et prophétiques, comme dans la loi, se trouve également un fil conducteur qui conduit au Seigneur Jésus, à ses souffrances et à sa gloire. C'est le centre divin vers lequel convergent tous les rayons de la pensée de l'Esprit Saint. Il est, Lui, la source de la vie et de la lumière éternelle.

IV. *Lecteurs assidus de la Bible.*

En 1664, mourait, à Dresde, un licencié en droit, du nom de Philippe Kaufmann, qui, jusqu'à sa mort (il atteignit l'âge de cinquante-huit ans), avait lu la Bible 18 fois en entier.

Le prince-électeur, Jean-Georges II, qui régna de 1650 à 1680, lut la Bible 26 fois, et cela avec une exactitude telle qu'il signala, par des notes, les variantes entre les diverses éditions.

Mais le lecteur le plus assidu de la Bible fut assurément le notaire Jean-Christian Moser, mort le 14 juin 1728. Il avait lu les Saintes Lettres 29 fois d'un bout à l'autre et, presque à chaque page, avait ajouté des notes en marge.

Remarquons à ce propos que l'on peut parcourir complètement la Bible dans l'espace d'une année, à condition d'en lire chaque jour deux chapitres et, les dimanches, trois.

Celui qui est né de nouveau, celui-là aimera la parole de Dieu et la lira assidûment. Mais ce n'est pas suffisant, car il est écrit : « Bienheureux sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent. »

V. *Une trouvaille dans une Bible.*

Il y avait, à Hambourg, un négociant qui possédait une nombreuse famille, mais se trouvait privé des biens de ce monde. Par suite d'une longue maladie de sa femme, ses affaires allèrent de mal

en pis, en sorte qu'il eut la plus grande peine à payer ses dettes. Plusieurs fois le médecin envoya son compte, mais jamais il n'était payé. Alors il menaçait son débiteur de le mettre en faillite. Pour éviter un malheur pareil, le négociant résolut de vendre une très vieille Bible, patrimoine de la famille, qu'il avait héritée de son père. Avant de la porter chez le marchand, il se mit à la feuilleter et trouva, entre les pages, une lettre cachetée, adressée : « A celui qui me découvrira. » La lettre, écrite et signée par le père du négociant, était ainsi conçue :

« Comme je sais fort bien que ce n'est que dans les cas d'extrême nécessité que l'homme recourt à la Bible et se met à la lire, j'ai déposé deux billets de banque, de mille marcs chacun, entre les pages 141 et 142. Hambourg, ce 17 juin 1879. »

Le négociant trouva la somme indiquée et elle lui permit de sortir d'embarras. Espérons surtout qu'il fit aussi un retour sur lui-même et se mit non seulement à lire la parole de Dieu, mais à s'approprier son contenu, qu'il apprit à se voir devant Dieu comme un pauvre pécheur perdu et que, par le moyen de ce précieux Livre, le Livre des livres, il trouva le seul moyen qui ait été donné aux hommes par lequel ils puissent être sauvés, à savoir le sang de Jésus.

VI. Mensonge puni.

Lorsque le roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV fit son premier voyage à travers les provinces orientales de ses états, il s'arrêta à un relais postal et, tout en déjeunant pendant qu'on changeait

les chevaux de sa voiture, il se mit à causer avec le maître de poste. Remarquant sur le comptoir de l'établissement un Nouveau Testament, il demanda à son hôte s'il avait l'habitude de le lire.

« Oui, Sire, » répondit l'homme, « chaque jour! »

— Très bien! » répondit le roi. « Et où en êtes-vous maintenant? »

— A l'évangile selon Matthieu.

— Bien! Continuez à lire sans vous presser, mais faites-le soigneusement tous les jours. A celui qui cherche le salut de son âme le Seigneur ne manque pas de répondre. Il peut aussi, s'il le juge à propos, lui octroyer des bénédictions terrestres. »

Là-dessus le maître de poste ayant quitté la pièce un instant, le roi déposa secrètement plusieurs billets de banque, d'une valeur considérable, à la fin de l'évangile selon Matthieu.

A son retour, Frédéric-Guillaume s'arrêta de nouveau chez le maître de poste et lui demanda où il en était arrivé dans sa lecture.

« A l'évangile selon Luc, Sire, » répondit l'homme.

« Eh bien! nous voulons voir ce qui en est. Donnez-moi votre Testament. »

Les billets de banque se trouvaient encore à la place où le roi les avait déposés.

« Le mensonge, mon cher ami, » dit le monarque au bonhomme qui rougissait de honte, « le mensonge est un péché des plus graves. Vous n'avez pas recherché le royaume de Dieu; vous serez aussi privé des avantages matériels que vous auriez pu avoir. Que ceci vous serve de leçon! »

Le roi reprit donc les billets de banque et les fit distribuer aux pauvres du village.

Hélas! celui qui méprise et néglige la parole de Dieu perd bien plus que tout l'or et l'argent que cette pauvre terre peut lui offrir : il perd son salut et la vie éternelle.

VII. *Une copie de la Bible.*

Un riche marchand de Londres vieillissait et sa vue baissait à tel point qu'il ne pouvait plus lire. Il acheta des Bibles en caractères toujours plus gros, mais à la fin il n'en trouva plus. Plus d'une personne n'aurait pas considéré cela comme un grand malheur et se serait fait lire la Bible par quelqu'un d'autre. Mais notre marchand voulait lire lui-même, afin de pouvoir méditer, dans le silence et le recueillement, sur chaque mot qui le frappait. Il résolut donc de se faire faire une copie du Nouveau Testament dont les lettres seraient constituées au moyen de papier blanc, collées sur du papier très noir. Chaque lettre devait avoir un pouce de haut, et ce texte-là au moins, il pourrait le déchiffrer. Il fit copier le Nouveau Testament tout entier à l'exception de l'Apocalypse qu'il remplaça par les Psaumes.

Cette copie du Nouveau Testament, exécutée en 1795, remplit quinze volumes in-folio: elle existe aujourd'hui encore dans une bibliothèque de Londres où on la conserve soigneusement.



Réponses aux questions du mois d'août.

1. — Esaïe 11, 1-10; 65, 17-35.
2. — Esaïe 11, 10.
3. — Esaïe 11, 12.
4. — Esaïe 50, 6; 53, 5 et 7-8.
5. — Esaïe 53, 6.
6. — Matthieu 27, 57-60; Marc 15, 42-46; Luc 23, 50-54; Jean 19, 38-41. L'œunuque éthiopien. (Actes 8, 32.)

Questions pour le mois de septembre.

A lire le livre du prophète Michée.

1. — Qu'est-ce que celui qui marche avec droiture trouve dans les paroles du Seigneur?
2. — Quelles seront les deux grandes occupations des nations durant le règne de Christ sur la terre?
3. — Quel passage indique le lieu de naissance de Christ? Où ce passage est-il cité dans le Nouveau Testament?
4. — Quelles sont les trois choses que l'Éternel recherche de la part de l'homme?
5. — Quelle est la ressource du juste lorsque l'homme pieux a disparu et que le méchant règne en maître?
6. — Qu'est-ce que Dieu fera des péchés et des iniquités de son peuple?



APPEL

A l'aurore de la vie,
 Approche-toi du Sauveur;
 Maintenant il te convie
 A jouir de sa faveur.

Viens à la source d'eau vive,
 Du salut et de la paix,
 Afin que ton âme vive
 Et soit heureuse à jamais!

Vers les faux biens de la terre,
 Pourquoi tourner ton regard?
 Ils n'ont que l'éclat du verre.
 Ce n'est pas la bonne part!

Viens donc au Sauveur fidèle!
 Objet de son tendre amour,
 Tu pourras, rempli de zèle,
 Le servir jour après jour.

Quel bonheur de le connaître,
 Jésus, le divin Sauveur,
 Que de l'avoir pour son Maître
 Et pour trésor de son cœur!



LE NOUVEAU TESTAMENT.

ÉVANGILE SELON MATTHIEU

(*Suite.*)

Le v. 19 donne une liste affreuse de tout ce qui peut sortir du cœur. Combien il faut prendre garde à cette source de corruption, afin que ses manifestations ne nous souillent pas! En tête de liste viennent les mauvaises pensées, ces actes du cœur que personne, si ce n'est Dieu, ne voit, origine de tous les péchés grossiers énumérés ensuite, qui déshonorent Dieu, avilissent et détruisent l'homme. Si Caïn avait jugé la pensée de haine qu'il avait conçue à l'égard de son frère, il ne l'eût jamais tué. C'est pourquoi la Parole dit : « Quiconque hait son frère est un meurtrier. » (1 Jean 3, 15.) Il est de toute importance, chers jeunes lecteurs, de veiller sur son cœur. Salomon ne dit-il pas : « Garde ton cœur plus que tout ce que l'on garde, car de lui sont les issues — ou résultats — de la vie. » (Proverbes 4, 23.) Nous avons bien soin de ne rien mettre de souillé dans notre bouche; ayons un même soin de ne rien laisser sortir par elle des choses impures qui nous souilleraient, puisque Jésus dit que ce n'est pas ce qui entre dans l'homme qui le souille, mais ce qui sort de la bouche. La bouche est l'instrument,

le cœur la source; ne mettons donc pas cet instrument au service du mal.

La femme cananéenne.

(v. 21-28.) — Jésus se retira ensuite dans le voisinage de Tyr et de Sidon. Là, comme ailleurs, la puissance du diable se faisait sentir; mais là aussi se trouvait, chez une pauvre gentile, la foi en la puissance et en la bonté du Seigneur. Une femme cananéenne, voyant Jésus, s'écrie : « Seigneur, Fils de David, aie pitié de moi; ma fille est cruellement tourmentée d'un démon. » Le Seigneur ne réplique rien; et aux disciples, qui veulent se débarrasser de cette femme en lui disant : « Renvoie-la, car elle crie après nous, » il répond : « Je ne suis envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël. » Elle rend néanmoins hommage à Jésus en disant : « Seigneur, assiste-moi. » Il lui répond : « Il ne convient pas de prendre le pain des enfants et de le jeter aux chiens. » Et elle dit : « Oui, Seigneur, car même les chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. »

Si le Seigneur paraît indifférent à l'appel de cette femme, c'est afin qu'elle prenne la place qui convient à tout pécheur devant Dieu, comme n'ayant aucun droit, aucun mérite, pour recevoir

ensuite une pleine réponse de la part du Dieu d'amour. Bien que cette femme appartînt à une nation qu'Israël aurait dû détruire lors de son entrée en Canaan, elle s'était adressée à Jésus comme au Fils de David, celui qui, sous ce titre, apportera la bénédiction à Israël, et sous le règne duquel les ennemis du peuple seront détruits. C'est pourquoi Jésus, venu en grâce, ne pouvait lui répondre comme Fils de David, mais, quoique venu à son peuple pour l'accomplissement des promesses, il était le Sauveur du monde, l'expression de l'amour de Dieu pour tout pauvre pécheur, et, dès que la foi fait appel à cet amour qui s'élève au-dessus des distinctions de races et d'économies, elle reçoit du Dieu de grâce ce que le Fils de David ne pouvait donner à une Cananéenne : « Jésus, répondant, lui dit : O femme, ta foi est grande; qu'il te soit fait comme tu veux. Et dès cette heure-là, sa fille fut guérie. » Certainement il y avait plus que des miettes qui tombaient de la table des Juifs; comme peuple, ils refusaient les mets de la table en entier, et ce refus a été le salut du monde. (Voir Romains 10, 10-11.)

Quelle perfection dans la manière d'agir du Seigneur! Venu à Israël comme Messie, il maintient son caractère vis-à-vis des étrangers à ce peuple; mais comme Dieu en grâce visitant sa créature déchue, il ne repousse aucun de ceux qui viennent à Lui en prenant la place où le péché a

placé l'homme, où tous sont égaux, indignes de tout sauf du jugement. Le fils prodigue dit : « J'ai péché contre le ciel et devant toi, je ne suis plus digne d'être appelé ton fils. » C'est alors que le Père le fait revêtir de la plus belle robe. Méphiboseth, aux pieds de David, s'écrie : « Qu'est ton serviteur, que tu aies regardé un chien mort tel que moi? » (2 Samuel 9, 8.) C'est là que David le prend pour le faire asseoir à sa table. Quel amour merveilleux! C'est parce qu'il y a des pécheurs perdus, sans aucune ressource de leur côté, qu'un Sauveur parfait est venu accomplir l'œuvre en vertu de laquelle Dieu peut faire grâce à tous.

Seconde multiplication des pains.

(v. 29-39.) — Après avoir quitté la contrée de Tyr et de Sidon, Jésus vient en Galilée où se trouvaient les pauvres, les méprisés des Juifs de Judée, mais au milieu desquels s'était levée une grande lumière. (Matthieu 4, 15, 16.) S'étant assis sur une montagne, « de grandes foules vinrent à lui, ayant avec elles des boiteux, des aveugles, des muets, des estropiés, et beaucoup d'autres; et elles les jetèrent à ses pieds, et il les guérit, » ce qui les amena à glorifier le Dieu d'Israël. Le Seigneur répond aux besoins de son peuple là aussi où se

trouve la foi; il ne laisse pas sans réponse ceux qui ont des besoins, comme il le fit avec les pharisiens de Jérusalem, incrédules et hypocrites.

Accomplissant encore ce qui était dit de l'Éternel au Psaume 132 : « Je rassasierai de pain ses pauvres, » Jésus appelle ses disciples et leur dit : « Je suis ému de compassion envers la foule, car voici trois jours déjà qu'ils demeurent auprès de moi, et ils n'ont rien à manger; et je ne veux pas les renvoyer à jeun, de peur qu'ils ne défaillent en chemin. » On voit, ici encore, de quelle manière le cœur du Seigneur prend connaissance de tous les besoins. Il a compté les jours que la foule était avec Lui, et Lui qui a jeûné pendant quarante jours sait combien le jeûne est pénible. Jamais il ne renvoie à vide ceux qui viennent auprès de lui. Il nous est précieux de savoir que Jésus est toujours le même envers chacun, aujourd'hui comme alors; la gloire qui l'environne ne lui fait oublier aucun de ses bien-aimés.

Oublieux de la scène rapportée au chapitre 14, 13-21, les disciples disent à Jésus : « D'où aurions-nous dans le désert assez de pains pour rassasier une si grande foule? » Le Seigneur ne leur dit pas, comme au chapitre précédent : « Vous, donnez-leur à manger. » Il demande : « Combien avez-vous de pains? » Ils répondent : « Sept, et quelques petits poissons. » Après avoir commandé aux foules de s'asseoir sur la terre, il rend grâces,

rompt les pains et les donne aux disciples qui les distribuent aux foules. Le repas terminé, ils ramassent sept corbeilles pleines des morceaux qui étaient de reste. Ceux qui avaient mangé étaient quatre mille hommes, sans compter les femmes et les enfants.

Dans la précédente multiplication des pains, il y avait *cing* pains, *douze* corbeilles de reste et *cing* mille hommes. Ici, il y a *sept* pains, *sept* corbeilles et *quatre* mille hommes. Le nombre cinq, dans les Ecritures, est employé plutôt en rapport avec la faiblesse, et le nombre douze en rapport avec l'administration confiée à l'homme : douze tribus, douze disciples. La première multiplication rappelle la responsabilité de l'homme, ce que le Seigneur confiait aux disciples : « Vous, donnez-leur à manger. » Ils avaient pour cela de faibles ressources, mais plus que suffisantes, puisque le Seigneur les leur fournissait. Dans notre chapitre, le Seigneur agit selon sa puissance divine; c'est le côté de Dieu qui est présenté; c'est pourquoi il y a sept pains et sept corbeilles, sept dans les ressources et sept dans les restes, le nombre sept signifiant la perfection; le nombre quatre indique quelque chose de complet.

On voit, par ces détails, combien la parole de Dieu est parfaite dans toutes les expressions qu'elle emploie. S'il y a des choses qui nous sont incompréhensibles, c'est parce que nous sommes

trop ignorants en présence des perfections de la révélation divine.

(À suivre.)



*Réponses aux questions sur l'étude biblique
du mois de septembre.*

1. — D'obéir à Dieu.
2. — Non.
3. — Par une religion de forme.

Questions.

1. — Sur quoi faut-il veiller pour ne pas se souiller?
2. — Citez deux raisons pour lesquelles le Seigneur ne répond pas tout de suite à la femme cananéenne.



L'île transformée

La merveilleuse île de Pitcairn.

L'îlot de Pitcairn n'est qu'un point presque imperceptible, perdu dans l'Océan Pacifique, à 1500 kilomètres d'Otahiti. Le Créateur a répandu sur

ces régions des charmes inconnus à nos contrées septentrionales. Un climat idéal, une végétation tropicale, des fruits délicieux, des fleurs aux suaves parfums, une mer d'azur baignant des côtes de corail, font de Pitcairn un des séjours les plus enchanteurs que l'imagination puisse rêver. A l'époque dont traite notre récit, la petite île était inhabitée et connue de nom par quelques géographes seulement.

En 1767, le capitaine Carteret faisant une croisière dans des parages ignorés du Pacifique, un jeune officier nommé Pitcairn discerna à l'horizon ce qu'il prit d'abord pour un rocher émergeant du milieu des flots. En approchant de l'écueil supposé, on découvrit qu'il s'agissait d'une île en miniature; mais l'état de la mer ne permit pas de plus amples investigations. Le jeune officier donna son nom à l'ilot (hélas! le malheureux se noya peu après); un court paragraphe fut consacré à l'événement dans le livre du bord; un point fut ajouté à la carte du Pacifique; le capitaine Carteret mentionna la découverte dans la relation de son voyage qu'il publia à son retour en Europe: et ce fut là tout ce qu'on sut de Pitcairn, pendant bien des années. Mais c'est dans le silence que se préparent souvent les événements les plus importants, dirigés par la sagesse divine.

Vingt années s'étaient passées depuis la découverte de Pitcairn lorsque, en 1787, le *Bounty*,

un navire portant les couleurs anglaises, s'en revenait d'Otaïhiti, chargé de plantes de l'arbre à pain que le gouvernement britannique désirait acclimater dans les Indes orientales.

Nos jeunes lecteurs ignorent peut-être que l'arbre à pain atteint la taille d'un chêne de moyenne grandeur; ses feuilles rappellent celles du figuier. Le fruit est sphérique et parfois devient aussi gros que la tête d'un enfant. Il est entouré d'une pelure très fine; la chair en est blanche comme la neige et a l'apparence de la mie de pain. On doit le rôtir avant de le manger. Les arbres à pain abondent dans les îles du Pacifique et les marins qui en ont goûté le fruit le préfèrent de beaucoup au pain de froment.

Il n'est donc pas étonnant que le commandant du *Bounty* eût reçu la mission de transporter un millier de ces plantes dans des colonies anglaises, où on ne les connaissait point.

Majestueux et calme, toutes voiles ouvertes, le *Bounty* s'avancait, traçant un long sillage dans les flots bleus. Sur le navire semblaient régner l'ordre et la discipline les plus parfaits. Qui aurait pu supposer que, sous ces dehors séduisants, couvait le feu latent de passions criminelles qui ne cherchaient qu'un prétexte pour éclater en flammes dévastatrices?

Le second du navire était un jeune homme du nom de Fletcher Christian, intelligent et actif,

mais d'un caractère vindicatif et emporté. Son supérieur, le capitaine Bligh, paraît de son côté avoir été d'un naturel impérieux et intolérant. Ah! combien nous avons besoin, dans notre vie journalière, de manifester l'amour, ce trait principal du caractère chrétien. Si Bligh n'avait pas négligé le commandement divin : « N'usez point de menaces »; s'il avait agi sous la conviction d'avoir, lui aussi, un Maître dans le ciel; si, de son côté, Christian s'était souvenu de cet autre commandement : « Ne soyez pas surmontés par le mal, mais surmontez le mal par le bien, » notre histoire n'eût jamais eu besoin d'être écrite. Mais, hélas! Bligh maintenait son équipage dans un état de constante exaspération, et Christian, le cœur plein de haine, se laissa dominer par le désir de la vengeance. Il excita ses camarades à la révolte, sans que le capitaine se doutât de rien.

Le soir du 27 avril 1789, Bligh gagna sa cabine et se coucha sans le moindre soupçon de l'orage qui se préparait. La nuit était d'une beauté remarquable, même pour ces régions privilégiées.

Peu avant le lever du soleil, le lendemain matin, quelques matelots pénétrèrent dans la cabine du capitaine et le réveillèrent rudement. Ils saisirent Bligh, lui lièrent les mains derrière le dos et le menacèrent d'une mort immédiate s'il articulait une parole ou faisait le moindre bruit. Malgré leurs menaces, le capitaine appela au secours, es-

pérant voir accourir les officiers du bord; mais tous ceux qui n'étaient pas dans le complot avaient déjà été garottés. Bligh fut contraint de monter sur le pont, couvert seulement de son vêtement de nuit et souffrant cruellement par la corde qui lui coupait les poignets. Il demanda la raison de cet indigne traitement, mais les mutins ne lui répondirent que par des insultes. Un canot fut mis à la mer et le malheureux capitaine, accompagné d'une poignée d'hommes qui lui étaient dévoués, fut forcé de s'y embarquer. On leur donna une cinquantaine de kilogrammes de pain, un peu de rhum, un petit tonneau d'eau douce, une boussole et un sextant. Ainsi chargé, le bord du canot ne se trouvait qu'à quelques centimètres de la surface de l'océan. Ce fut dans ces conditions que les malheureux se virent abandonnés à la merci du vent et des flots.

Au moment où Christian lâchait l'amarre qui retenait la chaloupe aux flancs du vaisseau, Bligh tenta une dernière supplication. La réponse qu'il reçut fait frémir :

« Taisez-vous, Monsieur, laissez-vous! » s'écria Christian. « Ne voyez-vous pas que je suis déjà en enfer? »

Paroles incohérentes, mais qui témoignent du tumulte de passions mauvaises qui tourmentaient le misérable. « Il n'y a pas de paix pour les méchants, dit mon Dieu; ils sont comme une mer

agitée, qui ne peut se tenir tranquille et dont les eaux jettent dehors la vase et la boue. »

Lorsque le bateau portant le capitaine Bligh et ses compagnons ne fut plus qu'un point imperceptible perdu dans le vaste horizon du Pacifique, les mutins reprirent la direction de l'île d'Otaïti, comptant y trouver les jouissances grossières après lesquelles soupiraient leurs cœurs dépravés.

Il y a quelque chose d'émouvant et d'effrayant à la fois dans le spectacle que présentait maintenant le vaisseau des mutins. L'équipage s'était débarrassé de toute contrainte: il avait jeté de côté les barrières de la discipline et de l'ordre et, attiré par le mirage trompeur des délices du péché, il se précipitait aveuglément au-devant de l'inévitable rétribution. Car, bien que l'océan ne les engloutit pas, cependant ces hommes révoltés devaient recevoir en eux-mêmes la juste récompense de leurs égarements.

Bientôt le *Bounty* toucha les côtes d'Otaïti; mais ici surgit une difficulté imprévue. Comment expliquer aux naturels ce retour imprévu et surtout l'absence du commandant et d'une partie de l'équipage? Il n'y avait qu'un moyen de sortir d'embaras: au crime il fallait ajouter le mensonge. Les marins mentirent donc. Ils avaient rencontré, dirent-ils, le vieil ami des Otaïtiens, le capitaine Cook, et Bligh, avec quelques-uns de ses matelots, s'étaient joints à lui. Les crédules sauva-

ges ajoutèrent foi à ce récit et accueillirent chaleureusement les aventuriers.

Jetant au vent ce qu'ils pouvaient avoir encore de scrupules, Christian et ses compagnons s'abandonnèrent à la débauche. Mais ce ne fut que pour un temps; les jouissances que procurent le péché sont toujours éphémères. Bientôt ils connurent les affres du remords. Leur conscience troublée éveillait dans leurs âmes des visions étranges. En imagination, ils voyaient leur commandant et ses infortunés compagnons souffrant les tourments de la faim en plein océan, ou encore, ils se les figuraient engloutis par les flots impitoyables. D'autres fois, les misérables étaient assaillis par des craintes terribles. Peut-être Bligh et les siens auraient-ils atteint quelque colonie anglaise; une fois leur histoire connue, le gouvernement indigné se mettrait à la recherche des coupables. Comment échapper au châtement?

Ah! Fletcher Christian, tu ne prévoyais guère les malheurs qui suivraient le faux pas par lequel tu t'écartas du chemin du devoir!

Saisis par une terreur subite, les mutins se décidèrent à chercher un abri plus sûr que les côtes d'Otahiti. Laisant derrière eux un certain nombre d'hommes, ils remirent à la voile. Cette fois, ils emmenaient avec eux dix-huit naturels de l'île, dont douze femmes et six hommes. Semblables à Caïn qui ne trouvait pas où goûter le repos, les

coupables erraient sur la face de l'océan. Le désaccord régnait parmi eux et Christian se montrait toujours plus sombre et plus tyrannique.

Il prit terre de nouveau à Toubonai et là, pour chercher une distraction au remords qui le rongait, il ordonna à ses compagnons de construire un fort; mais l'ouvrage ne prospéra pas.

Une fois de plus, Christian fit lever l'ancre et, toutes voiles dehors, le *Bounty* se mit en quête d'un lieu où il pût échapper aux serres de la justice. Ce fut ainsi que le navire arriva en vue de la petite île de Pitcairn.

Cet îlot, situé à une grande distance de toute terre habitée et abordable seulement à d'assez rares intervalles, sembla à Christian offrir les conditions désirables de solitude et de protection. La petite troupe débarqua donc, emportant avec elle la plupart des effets qui se trouvaient sur le navire. Puis, afin de briser le dernier lien qui pût encore les joindre à la société des hommes civilisés, Christian Fletcher livra le *Bounty* aux flammes. Bientôt il ne resta plus du noble navire qu'une épave fumante, s'en allant à la dérive, à la merci du vent et des flots.

Parmi les effets qui furent débarqués se trouvaient quelques livres et au milieu de ceux-ci, nous reconnaissons une vieille Bible que personne ne songeait à ouvrir.

Et maintenant nous quitterons pour un temps

Fletcher Christian et ses compagnons. Les malheureux! ils sont seuls, abandonnés, sans Dieu et sans espérance dans ce monde ou dans l'autre. Pour eux doit se réaliser la parole : « Soyez assurés que votre péché vous trouvera. »

Lecteur, il en est toujours ainsi; si ce n'est pas ici-bas, du moins dans l'éternité, son péché trouvera infailliblement le coupable qui n'a pas cherché un abri en Christ, le Sauveur.

(A suivre.)



ULRICH ZWINGLI

(Suite.)

Reprenons notre récit.

Zwingli, nous l'avons vu, indigné de l'attitude des cantons catholiques, engagea vivement les magistrats de Zurich à prendre les armes pour les ramener à des sentiments plus amicaux envers leurs Confédérés. Les Bernois s'opposèrent énergiquement à toute mesure de ce genre.

« Ne nous hâtons pas, » dirent-ils. « La parole de Dieu nous exhorte à la paix. Ce n'est pas au moyen de lances et de hallebardes que vous ferez pénétrer la foi dans les cœurs. Zurichois, modérez votre courroux. »

Pour complaire au gouvernement de Berne, on résolut d'envoyer aux catholiques des ambassa-

deurs qui les exhorteraient à rompre l'alliance avec l'Autriche. Partout ils trouvèrent un accueil détestable. « Pas de sermons! pas de sermons! » s'écrièrent les Zougois. « Que votre religion périsse à jamais! » entendait-on dire à Altorf. Mais les Unterwaldiens formulèrent la réponse la plus amère : « Nous déclarons rompue notre alliance avec vous. C'est nous, et les autres Waldstätten, qui sommes seuls les vrais Suisses. » Et lorsque les ambassadeurs passèrent devant l'Hôtel de Ville de Sarnen, ils y virent les écussons des cantons réformés suspendus à un gibet.

La guerre civile semblait inévitable. Les magistrats de Zurich hésitaient à en endosser la responsabilité, mais Zwingli alléguait la nécessité de protéger les opprimés, de sauvegarder la Réforme naissante, la crainte que la moindre faiblesse ne compromît l'œuvre si péniblement élaborée. Nul doute que, chez lui, ces motifs ne fussent sincères; Zwingli n'était pas d'un tempérament belliqueux; sa conduite antérieure l'avait suffisamment montré. Mais en tout ceci on ne saurait voir que des ruses de Satan, profitant de l'excellence même de la cause que défendait le Réformateur pour l'engager dans un chemin où il allait tristement déshonorer le Seigneur que, jusque-là, il avait servi avec une fidélité remarquable.

L'orage éclata dans une vallée de l'Oberland bernois, dont les habitants, ayant refusé d'embras-

ser la Réforme, reçurent de l'appui de la part des paysans d'Unterwald. Berne se plaignit vivement de la chose et, comme elle ne recevait pas satisfaction, prit les armes. A l'instigation de Zwingli, les Zurichoïses en firent autant et marchèrent sur Cappel, village situé sur la frontière du canton de Zoug qui était resté catholique, mais dont la population, surprise par la brusque ouverture des hostilités, n'avait fait aucun préparatif de défense. Les Zurichoïses semblaient devoir remporter une facile victoire; ils préludaient déjà à l'attaque, quand ils aperçurent un cavalier galopant à leur rencontre à bride abattue : c'était le landamman¹ de Glaris, Hans Aebli.

« Chers et loyaux Zurichoïses, » s'écria-t-il du plus loin qu'il put se faire entendre, « ne croyez pas surprendre les cinq cantons : ils sont prêts à vous recevoir. Mais j'ai fortement insisté auprès d'eux pour qu'ils déposent les armes. Si vous donnez l'exemple, ils ne manqueront pas de vous imiter. » Et il ajouta solennellement : « Je vous supplie, seigneurs et peuple de Zurich, pour l'amour de Dieu, évitez de détruire la vieille Confédération et suspendez votre marche pour le moment. »

Comme il parlait, ses yeux se remplirent de larmes dont sa profonde émotion trahissait la sin-

(1) Titre que portait le premier magistrat des anciens cantons Suisses.

cérité. On savait sa soumission à la parole divine et tout ce qu'il avait fait, à Glaris, pour la réconciliation des partis. Aussi le respectait-on dans la Suisse entière; ceux même qui ne partageaient pas ses opinions lui témoignaient la plus haute déférence. En lui se vérifiaient ces paroles de Proverbes 11, 11, 20 : « La bouche du juste est une fontaine de vie... La langue du juste est de l'argent choisi. »

Les chefs zurichoïses se laissèrent gagner par les nobles paroles d'Aebli et résolurent, sur le champ, d'interrompre, au moins momentanément, les hostilités. Chose triste à dire, Zwingli seul témoigna le plus vif mécontentement de cette décision. Il crut voir, dans l'intervention fraternelle du landamman, une nouvelle preuve de la trahison des catholiques, soudoyés par l'Autriche, et, s'avancant vers le noble magistrat, il lui dit avec la brutale franchise dont il était coutumier :

« Compère amman, tu rendras compte de ta conduite devant Dieu. Les ennemis sont dans le sac et sans défense: maintenant, ils nous donnent de bonnes paroles; mais plus tard, quand ils seront prêts, ils ne nous ménageront pas. »

Le landamman, heureux du résultat obtenu, se contenta de répondre :

« Mon cher Ulrich, Dieu bénit les bonnes intentions et j'ai confiance en lui que tout tournera du bon côté. »

Et il repartit pour Zoug, au grand galop.

Impuissant pour ramener ses compatriotes à d'autres sentiments que ceux de la paix, et le cœur rempli de sinistres appréhensions, Zwingli se retira à l'écart, sombre et découragé. Il tenta pourtant un dernier effort pour faire prévaloir son opinion, lorsque furent discutées les conditions de la trêve :

« Ne nous laissons pas ébranler! » s'écria-t-il. « Notre avenir dépend de notre courage. Aujourd'hui nos adversaires se répandent en supplications devant nous; mais, quand nous aurons déposé nos armes, ils nous écraseront. Demeurons fermes et inébranlables dans le Seigneur! Avant tout, soyons justes; la paix ne manquera pas de suivre. »

Etranges paroles dans la bouche d'un serviteur de Dieu! Beaucoup s'en étonnèrent et en vinrent même à douter de la sincérité de Zwingli. Mais son ami Myconius, qui le connaissait mieux que personne, prit plus tard sa défense en ces termes :

« Zwingli était le plus courageux des hommes en présence du danger, mais il eut toujours horreur de voir couler le sang, même celui de ses adversaires les plus acharnés. Au-dessus de toute autre considération il plaçait la liberté de son pays, et, essentiellement, l'honneur du nom de Christ. » Si son attitude à Cappel paraît — et elle le fut à juste titre — condamnable, elle s'explique-

rait donc en partie par le profond aveuglement de Zwingli qui subordonnait toute sa conduite à son désir de voir triompher la cause qui lui était chère.

Pendant que se poursuivaient les négociations en vue de la paix, les soldats des deux camps fraternisaient gaiement, nouvelle preuve que l'attitude du Réformateur était en contradiction non seulement avec la parole de Dieu, mais aussi avec les sentiments de ses concitoyens. Un jour, des catholiques manquant de pain se firent faire prisonniers par les Zurichoïses. Une fois dans le camp ennemi, ils racontèrent qu'ils souffraient de la disette; aussitôt on les relâcha et on les renvoya chez eux pourvus de tout le nécessaire.

Quelques jours plus tard, pour rendre cette politesse, les catholiques apportèrent un grand baquet plein de lait qu'ils posèrent très exactement sur la frontière de Zoug et de Zurich, de façon à ce que la moitié du baquet fût sur un canton et l'autre moitié sur l'autre. Puis ils invitèrent les Zurichoïses à venir partager leur repas. Ceux-ci accoururent avec une bonne provision de pain et tous de manger ensemble. Seulement, lorsqu'une main trop avide poursuivait un morceau par delà le milieu du vase, dans la partie qui appartenait au canton opposé, les soldats de ce canton la frappaient, en plaisantant, de leurs cuillers de bois et la forçaient à respecter les limites. Telle

fut la célèbre *soupe au lait de Cappel*. Le bourgmestre de Strasbourg, témoin de ce spectacle, ne put pas s'empêcher de dire :

« Les Confédérés sont de singulières gens : au milieu des dissensions, ils n'oublient pas leur ancienne amitié. »

La paix qui fut conclue irrita beaucoup Zwingli. Il aurait voulu que l'on contraignît, au besoin par la force, les catholiques à accepter les nouvelles croyances, prétention qui lui attira des Bernois cette réponse bien méritée : « La foi est un libre don de Dieu et ne peut pas être imposée par les hommes. » Il consigna ses sentiments de tristesse dans un cantique dont voici la traduction :

« Dirige toi-même ton char, Seigneur, et mène-le où tu juges bon. Sans ton secours, notre force est vaine et toutes nos intrigues ne sauraient aboutir. Jette un regard sur les saints humiliés, courbés sous la puissance de leurs adversaires.

« Tendre Berger qui as sauvé nos âmes du péché et de la mort, élève la voix, éveille les brebis qui sommeillent dans la bergerie. De ta droite puissante, fais plier la force de la troupe furieuse de Satan.

« Fais descendre sur nous ta paix; dissipe les querelles; chasse du milieu de nous toute amertume. Ranime parmi nous l'ancien esprit fraternel. Que ton Eglise unie puisse entonner les louanges de son Seigneur et de son Dieu! »

Pauvre Zwingli, que de pénibles expériences il avait encore à faire et que d'amers regrets il allait éprouver, en voyant les conséquences déplorables des conseils qu'il avait donnés aux magistrats de Zurich!

(*A suivre.*)

LE MYRTE

(Esaïe 41, 19; 55, 13; Zacharie 1, 8; Néhémie 8, 15.)

J'ai reçu, par la poste, il y a quelques jours, un petit paquet d'un ami en voyage dans le nord de l'Italie; et j'ai été fort surpris de son contenu. Savez-vous ce qu'il renfermait? Vous auriez toutes les peines du monde à le deviner : seulement quelques rameaux de myrte; voilà tout!

« Quel étrange envoi, » me direz-vous peut-être; « il ne signifie pas grand'chose: une jolie carte illustrée l'aurait avantageusement remplacé. » Eh bien! non. L'envoi inattendu de mon ami m'a été bien sensible et m'a réjoui; ne recevais-je pas une preuve nouvelle de sa fidèle amitié? Souvenez-vous, chers jeunes amis, que ce n'est pas uniquement à la valeur intrinsèque du don que nous devons apprécier celui-ci; mais il faut, avant tout, tenir compte des intentions du donateur.

Si je ne puis vous faire partager le plaisir que j'ai éprouvé en recevant les myrtes de mon ami.

je prends occasion de son envoi pour vous faire part de quelques réflexions suggérées par son contenu, dans la pensée qu'elles ne seront pas sans profit à plus d'un parmi vous.

*

* *

Comme vous pouvez le remarquer, il est fait mention du *myrte* dans les quatre passages de l'Écriture cités en tête de ces lignes; et ils nous rappellent des choses précieuses et intéressantes.

Le myrte est un arbre odoriférant et toujours vert, d'environ six mètres de hauteur, et dont les feuilles lancinées sont unies et luisantes. Ses fleurs, en forme de rose, sont blanches et odorantes. Aux fleurs succèdent des baies renfermant quelques semences d'une saveur piquante; on les utilisait autrefois en guise de poivre. Cet arbre, qui croît à l'état sauvage dans les pays chauds, est assez commun en Palestine; il se trouve surtout dans les endroits encaissés, au bord des rivières, et fournit un gracieux ombrage.

Revenons maintenant à nos passages.

Les deux premiers font partie de deux belles prophéties d'Ésaïe concernant le règne millénaire de Christ. Quel heureux changement se produira alors sur la terre! Un beau symbole nous le fait connaître: «Au lieu de l'ortie croîtra le myrte.»

En principe, nous pouvons appliquer ces choses

au temps actuel, en faveur de ceux qui ont reçu dans leur cœur l'Évangile de la grâce de Dieu. Toute âme qui le reçoit est délivrée de la malédiction qui pèse sur nous à cause du péché, et rendue participante de la vie éternelle en Christ. Quel contraste entre son état précédent et celui dans lequel la grâce l'a introduit! Pour nous servir de la belle image qui se trouve dans le passage, nous dirions que le myrte a, en quelque sorte, supplanté l'ortie.

Vous l'avez peut-être constaté maintes fois : l'ortie semble s'attacher aux pas de l'homme et marquer, par sa présence, le lieu où il réside. On retrouve cette plante, emblème de la malédiction, dans tous les climats et à toutes les altitudes, poussant aussi bien aux abords des chalets du pâtre et de la hutte du charbonnier que dans le voisinage de la cabane du pêcheur, comme pour rappeler, sans cesse, à chacun que le péché est dans le monde et que l'homme, par sa désobéissance, l'y a introduit. La différence est grande entre cette plante chétive et hérissée de piquants, et le myrte gracieux et odorant avec son délicieux ombrage. Celui-ci évoque l'idée d'un enfant de Dieu qui répand dans son entourage la bonne odeur de Christ, invitant ainsi ceux qui en sont privés à jouir de la bénédiction du salut. Cher jeune lecteur, ressembles-tu à l'ortie qui pique ceux qui veulent la saisir et qui périt sur le lieu même, ou au myrte

odorant et toujours vert qui répand son parfum autour de lui, invitant le voyageur fatigué à jouir de son ombrage? Dans ce dernier cas, bienheureux es-tu de posséder la bonne part. Puisses-tu en jouir richement!

Remarquons-le en passant : la première chose que nous apprenons d'Isaac, après son union avec Rebecca, c'est qu'il demeurait près d'un puits. (Genèse 25, 11.) Demeurons aussi à la source de la bénédiction, près de Christ, dont le puits est l'emblème. Dans la suite de l'histoire d'Isaac, nous apprenons qu'il se creusait des puits aux lieux divers où il résidait. (Genèse 26, 17-22.) Imitons-le! Cherchons sans cesse le Seigneur et demeurons dans sa communion; c'est la source de notre prospérité spirituelle; et un cœur occupé de Christ est toujours heureux. Et comment le trouverions-nous, en laissant de côté *sa Parole*? Cela ne peut avoir lieu, la Parole et Dieu lui-même étant un (Hébreux 4, 12, 13); et c'est par son moyen qu'il se révèle à nos âmes. Ainsi lisons-la avec soin, gardant ce qu'elle nous fait connaître : « Bienheureux l'homme... qui a son plaisir en la loi de l'Éternel, » est-il écrit, « et médite dans sa loi jour et nuit! Et il sera comme un arbre planté près des ruisseaux d'eaux, qui rend son fruit en sa saison, et dont la feuille ne se flétrit point; et tout ce qu'il fait prospère. » (Psaume 1, 1-3.)

Mais pour profiter véritablement de la parole

de Dieu, il importe de réaliser la dépendance du Seigneur dans la prière, car c'est lui qui donne non seulement l'intelligence pour la comprendre, mais aussi la grâce et la force nécessaires pour mettre en pratique ses enseignements. La chose est capitale. Écoutons, à ce sujet, ces paroles de Jérémie : « Béni l'homme qui se confie en l'Éternel, et duquel l'Éternel est la confiance! Il sera comme un arbre planté près des eaux; et il étendra ses racines vers le courant; et il ne s'apercevra pas quand la chaleur viendra, et sa feuille sera toujours verte; et dans l'année de la sécheresse il ne craindra pas, et il ne cessera de porter du fruit. » (Jérémie 17, 7, 8.)

Le myrte, auprès des eaux, avec son feuillage toujours vert, ne rappelle-t-il pas cela? Heureux croyant, celui qui, comme Marie, sait se tenir habituellement, en esprit, aux pieds du Seigneur! (Luc 10, 38-42.) Son témoignage ne sera pas sans effet sur ceux qui l'entourent.

(A suivre.)

Réponses aux questions du mois de septembre.

1. — Elles lui font du bien. (Michée 2, 7.)
2. — Elles monteront à la maison de Dieu et la paix règnera parmi elles. (Chapitre 4, 2-3.)

3. — Michée 5, 2; Matthieu 2, 6.

4. — Faire ce qui est droit, aimer la bonté et marcher humblement devant son Dieu. (Chapitre 6, 8.)

5. — Il regarde à l'Éternel et s'attend à lui. (Chapitre 7, 7.)

6. — Il mettra sous ses pieds leurs iniquités, et jettera tous leurs péchés dans les profondeurs de la mer. (Chapitre 7, 19.)

Questions pour le mois d'octobre.

A lire 2 Rois 21, 2 Chroniques 33; 2 Rois 22; 23, 1-30; 2 Chroniques 34; 35.

1. — Relevez dans votre lecture un exemple frappant de la grâce de Dieu vis-à-vis du pécheur.

2. — Quel âge avait Josias lorsqu'il commença à rechercher l'Éternel?

3. — Il semblerait que, depuis la transportation des dix tribus, les rois de Juda avaient autorité sur une partie du territoire ayant appartenu aux rois d'Israël. Le prouver par votre lecture.

4. — Prouvez que sous le règne des prédécesseurs de Josias le livre de la loi n'était pas connu.

5. — Prouvez aussi que l'arche de l'alliance n'était plus dans le sanctuaire préparé pour elle.

6. — Quel témoignage Dieu rend-il à la fidélité de Josias? (2 Rois.)



Les Saisons.

*Paré de fleurs et de verdure,
Le printemps vient charmer nos yeux;
Et mille voix dans la nature,
Font entendre un concert joyeux,
Montant aux cieux.*

*L'été, de sa chaleur torride,
Mûrit les blés, mûrit les fruits;
Et la terre, toujours avide,
Boit les pleurs de ses courtes nuits,
Loin de tous bruits.*

*L'automne, chargé de richesses,
Apparaît à sa suite encor,
Voulant combler de ses largesses
Ceux qui comptent sur son trésor,
Meilleur que l'or.*

*Enfin, l'hiver vient comme un maître
Clôre le cycle des saisons . . .
— Oui, cette richesse champêtre
Est du Dieu que nous connaissons
Et bénissons.*

*Mais le Créateur se révèle
Maintenant, comme un Dieu Sauveur;
Il donne la vie éternelle
A celui qui croit dans son cœur,
— Le vrai bonheur.*



LE NOUVEAU TESTAMENT.

(Suite.)

ÉVANGILE SELON MATTHIEU

Un signe.

(Versets 1-4.) — Nous trouvons de nouveau Jésus en présence des deux grandes classes des Juifs : les pharisiens et les sadducéens, que l'on peut désigner, les premiers comme les gens religieux, les seconds comme les libres-penseurs¹; mais ils sont aussi incrédules les uns que les autres quant à la personne de Christ. Cependant leur conscience mal à l'aise et leur incrédulité font qu'ils demandent un signe du ciel. Comme le Seigneur l'avait déjà dit aux scribes et aux pharisiens du chapitre 12, il ne leur donne que le signe de Jonas. Combien est grande l'opposition du cœur de l'homme à Dieu! Lorsque Dieu disait à Achaz de lui demander un signe (Esaïe 7, 10-12), le roi s'y refuse, feignant d'avoir cette confiance qui ne permet pas à un homme pieux de tenter Dieu; pourtant nous connaissons l'impiété de ce

(1) Un libre-penseur se croit libre de penser ce qu'il veut quant à l'existence de Dieu, à la personne de Christ, à la doctrine du salut; en un mot il prétend être affranchi à l'égard de toute la révélation divine contenue dans la Parole. Inutile d'insister sur l'horreur d'une théorie pareille.

souverain. Cependant Dieu indique le signe (v. 14); ce sera la naissance d'Emmanuel, de Celui qui, alors au milieu de son peuple, donnait, dans toute sa vie, les preuves de ce qu'il était, en grâce et en puissance; mais, chose terrible, *ils ne veulent pas voir!*

Jésus leur reproche de savoir discerner, par les apparences du ciel, le temps qu'il fera le lendemain, et de ne pas discerner les signes, plus évidents encore, du siècle dans lequel ils vivent. La foi, toujours enseignée de Dieu, pouvait discerner les signes des temps, par la présence du Messie et l'accueil qui lui était fait; mais une génération méchante et adultère ne recevra pas d'autre signe que celui de Jonas, c'est-à-dire la mort et la résurrection de Jésus; ainsi prend fin la présentation du Messie à ce peuple qui l'a méconnu et rejeté, ce qui amènera sur lui les jugements de Dieu. Aussi lisons-nous ces solennelles paroles : « Et les laissant, il s'en alla. » Jésus avait déjà dit à ses disciples, au v. 14 du chapitre précédent : « Laissez-les. »

Condition terrible que celle des hommes que Dieu laisse à leur sort, après avoir fait tout ce qui est possible pour les sauver et les bénir! Nous sommes dans un temps qui correspond, pour la chrétienté, à celui dans lequel Israël se trouvait quand Jésus était près de quitter ce peuple. Quantité de gens, aussi religieux que les pharisiens,

comme les incrédules de toutes nuances semblables aux sadducéens, seront bientôt laissés par le Seigneur, pour être livrés à l'énergie d'erreur; ils n'ont pas reçu l'amour de la vérité pour être sauvés, en dépit des avertissements solennels qui nous sont donnés. A la suite du départ de Christ, rejeté par les Juifs, les jugements de Dieu atteignent ces derniers; mais dans un avenir prochain, lorsque le Seigneur aura recueilli les croyants de la scène de ce monde, les jugements décrits dans le livre de l'Apocalypse fondront sur ceux qui n'auront pas cru dans le temps de grâce où nous sommes.

Cette venue du Seigneur est bien proche. Ceux qui ont les yeux ouverts par la foi à la parole de Dieu, peuvent discerner les signes des temps, ils attendent incessamment le lever de « l'Etoile du matin » — Christ venant chercher les siens — qui précèdera l'apparition du jour « brûlant comme un four » pour ceux qui auront été *laissés* par le Seigneur.

J'aime à penser que de tous les lecteurs de la *Bonne Nouvelle*, aucun ne sera *laissé*, après avoir été si souvent *appelé*!

Disciples oublieux.

(Versets 5-12.) — Si les disciples avaient reçu le Seigneur comme le Messie d'Israël, ils étaient encore loin de connaître sa glorieuse personne et

de comprendre ses enseignements, comme nous qui, objets continuels de la patiente bonté du Seigneur, avons beaucoup plus de lumières, et malgré tout, à cause de sa grâce merveilleuse il a bien voulu leur dire : « Vous êtes ceux qui avez persévéré avec moi dans mes tentations. » (Luc 22, 28.)

Arrivés à l'autre rive — après la multiplication des pains du chapitre 15 — ils constatent qu'ils ont oublié de prendre des pains. Affligé de l'hypocrisie et de l'incrédulité des pharisiens et des sadducéens, Jésus sent combien ses faibles disciples ont besoin d'être mis en garde contre ces gens-là. Il les prévient en leur disant : « Voyez, et soyez en garde contre le levain des pharisiens et des sadducéens. » Les pauvres disciples étaient encore matériels au point de penser que le levain ne pouvait avoir de rapport qu'avec le pain. Préoccupés de leur oubli plus que de la nécessité d'être en garde contre l'influence des doctrines pharisaïques et sadducéennes, le Seigneur leur dit : « Pourquoi raisonnez-vous en vous-mêmes, gens de petite foi?... N'entendez-vous pas encore, et ne vous souvient-il pas des cinq pains des cinq mille hommes, et combien de paniers vous en recueillîtes? ni des sept pains des quatre mille hommes, et combien de corbeilles vous en recueillîtes? » Comment pouvaient-ils avoir la moindre inquiétude, après avoir été témoins de tels actes de puissance et de bonté, et quand ils avaient tou-

jours avec eux Celui qui en était l'auteur? Deux choses caractérisaient les disciples : ils *n'entendaient* pas et ils ne se *souvenaient* pas. Ils n'avaient pas l'entendement spirituel ouvert aux enseignements du Seigneur qui les mettait en garde contre une chose plus importante que celle de manquer de pain; et, quant à leurs besoins matériels, ils oubliaient que la puissance et la bonté du Seigneur n'étaient pas quelque chose de momentané, que ce qu'il avait été pour eux dans une circonstance, il le serait toujours. Ils pouvaient se confier en Lui pour tous leurs besoins, afin que leurs cœurs fussent tout entiers aux intérêts de leur Maître. En ces disciples, qui nous paraissent si stupides, nous avons notre propre image. Au lieu d'être exercés quant à nos intérêts spirituels et à la gloire du Seigneur, nous sommes en souci pour les choses matérielles, au sujet desquelles nous avons fait mille fois l'expérience de la bonté de Dieu et de ses soins, sachant que lui « sait de quoi nous avons besoin. » Nous oublions que notre affaire est de « chercher premièrement son royaume et sa justice, et que toutes les autres choses seront données par dessus. » Les disciples avaient entendu le Seigneur prononcer ces paroles sur la montagne (chapitre 6, 24-34), et nous, combien de fois ne les avons-nous pas lues?

Plein de patience et de bonté, le Seigneur leur explique qu'il ne leur parlait pas du levain de

pain; et ils comprennent qu'il les met en garde contre la doctrine des pharisiens et des sadducéens. Comme nous l'avons vu (chapitre 13), le levain représente une doctrine corruptrice. Les disciples, habitués au langage figuré, toujours employé en Orient, auraient dû le comprendre. La doctrine des pharisiens est cette hypocrisie qui caractérise la religion de la chair, surtout chez les conducteurs, comme nous l'avons vu au commencement du chapitre précédent. La doctrine des sadducéens, c'est le raisonnement du cœur naturel qui met de côté la parole de Dieu pour chercher à soustraire la conscience aux effets de cette Parole et être plus libre de suivre ses propres désirs, deux maux contre lesquels nous avons à être mis en garde aujourd'hui. Soyons à cœur ouvert devant Dieu, gardons-nous des formes religieuses par lesquelles on cherche à cacher son vrai état à Dieu et à soi-même, et d'un autre côté, recevons la Parole sans raisonnement, en reconnaissant sa divine autorité sur le cœur et la conscience.

Confession de Pierre.

(Versets 13-20.) — Quittant les rives du lac de Génézareth, le Seigneur se dirige vers Césarée de Philippe, tout au nord de la Palestine, et là, il interroge les disciples en ces termes : « Que disent les hommes que je suis, moi, le fils de l'homme? »

Et ils dirent : Les uns disent : Jean le baptiseur; les autres: Elie; et d'autres: Jérémie ou l'un des prophètes. » Ici, nous n'avons pas les réponses de l'incrédulité et de la haine des Juifs et de leurs chefs; c'est l'appréciation respectueuse de la foule qui croyait avoir une opinion excellente de la personne de Jésus, puisqu'elle le mettait au rang des prophètes les plus honorés. On avait estimé très haut Jean le baptiseur; on avait voulu, pour un temps, se réjouir à sa lumière. (Jean 5, 35; voir aussi Matthieu 21, 26.) Elie était celui qui doit précéder le Messie, et Jérémie passait auprès des Juifs pour un des prophètes les plus éminents. Même aux yeux des indifférents il était l'un des prophètes. Dans ces opinions diverses, toutes bonnes qu'elles puissent paraître, il n'y avait ni foi, ni intelligence spirituelle. Dieu n'avait pas laissé son peuple dans l'incertitude au sujet de son Fils. Au baptême de Jean, le ciel s'était ouvert sur lui et la voix de Dieu le Père s'était fait entendre : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir. » (Matthieu 3, 17.) Non seulement cela, mais toute la vie de Jésus avait prouvé qu'il était Emmanuel, le Christ, le Fils de Dieu.

Aujourd'hui nous trouvons des opinions aussi diverses, et plus diverses encore, sur ce qu'est Jésus, chez ceux qui ne le rejettent pas ouvertement : c'est un homme de bien, un grand réformateur, le fondateur de la religion chré-

tienne à laquelle on doit la civilisation actuelle; on accorde qu'il a manifesté les caractères moraux de Dieu dans ce monde, et de belles choses encore. Mais si l'on pose à ces gens-là la question : « Jésus est-il le Fils de Dieu? » ils répondent évasivement, si ce n'est négativement. Dieu présente à la foi une personne, car il faut aux hommes un Sauveur et non des opinions sur le Sauveur. « C'est ici le témoignage : que Dieu nous a donné la vie éternelle; et cette vie est dans son Fils : celui qui a le Fils a la vie, celui qui n'a pas le Fils de Dieu n'a pas la vie. » (1 Jean 5, 11-12.)

(A suivre.)

*Réponses aux questions sur l'étude biblique
du mois d'octobre.*

1. — Sur son cœur.
2. — a) Parce qu'elle s'adressait à lui comme Fils de David; b) pour l'amener à prendre sa place devant Dieu.

QUESTIONS.

1. — Pourquoi pharisiens et sadducéens demandent-ils un signe?
 2. — Qu'est-ce qui caractérise leur doctrine?
-

Note sur les pharisiens et les sadducéens

Les passages étudiés plus haut mentionnent souvent ces deux sectes juives bien connues; il est probable que la plupart des lecteurs de la *Bonne Nouvelle* ne sont que très imparfaitement renseignés à leur sujet.

Les *pharisiens* représentaient la tradition et la superstition. Leur nom dérive du verbe hébreu *parash*, «distinguer, séparer»; c'étaient donc des gens qui cherchaient à se distinguer des autres. Il paraît probable que, quelque temps après la captivité de Babylone, des hommes pieux se mirent en avant pour la défense et le maintien de la religion, tâche d'autant plus méritoire et nécessaire que le respect dû à la loi de Moïse était fortement ébranlé par les progrès rapides des idées grecques en Asie. Peut-être les Juifs pieux qui, dans la guerre des Maccabées, surent combattre et mourir pour leur religion, appartenaient-ils à ce même groupe.

Mais, quand l'œuvre de Dieu a grandi, l'orgueil humain et l'hypocrisie l'exploitent trop souvent, la déshonorent ou la remplacent, et ceux qui, dans l'origine, étaient sincères, apparaissent plus tard dans l'histoire comme pharisiens, dans le mauvais

sens du terme, mettant tous leurs efforts à être distingués des autres.

Les pharisiens faisaient presque plus de cas des traditions de leurs maîtres que de l'Écriture elle-même. Ils enseignaient, contrairement à l'erreur des sadducéens, l'immortalité de l'âme, des rétributions et un jugement après la mort, et la résurrection des corps. Leur culte, surtout extérieur, se résumait en une pratique formaliste de la loi, en exercices ascétiques minutieux et en espèces de petits martyres qu'ils s'imposaient. La plupart n'y cherchaient qu'une réputation de sainteté; quelques-uns cependant étaient sérieux et pensaient mériter de la sorte la faveur de Dieu; mais c'était une erreur, dans un sens aussi dangereuse que l'hypocrisie des autres, puisqu'elle introduisait l'idée de justification propre, par les œuvres.

Les pharisiens se faisaient remarquer (voir entre autres Matthieu 6, 9, 15, 23; Luc 7, etc.), par la rigueur de leurs veilles, de leurs jeûnes et de leurs ablutions; par le soin méticuleux avec lequel ils observaient la pureté extérieure; par leurs longues et fréquentes prières qu'ils offraient non seulement dans les synagogues et au temple, mais aussi en pleine rue; par leurs *phylactères*, larges bandes d'étoffe sur lesquelles ils brodaient des sentences de la loi et qu'ils portaient ostensiblement par dessus leurs vêtements; par le zèle avec lequel ils

cherchaient à faire des prosélytes et à distribuer des aumônes. On les reconnaissait d'emblée à leur attitude; ils marchaient les épaules inclinées vers la terre, traînaient les pieds, allaient même parfois les yeux fermés, crainte de la tentation, et ainsi se heurtaient aux obstacles et se blessaient. Mais, sous ce vernis de religiosité superficielle, on ne connaissait que trop leur vanité, leur avarice, leur immoralité et même leur impiété.

*

* * *

Les *sadducéens*, au contraire, rejetaient toutes les traditions, niaient l'immortalité de l'âme, la résurrection, l'existence des anges, des esprits, des démons, etc. Selon eux, Dieu ne s'occupe pas de chacun de nous personnellement; l'homme, disaient-ils, ne dépend que de lui-même. Peu nombreux, ils se recrutaient presque exclusivement dans les hautes classes de la société; c'étaient les riches et les puissants, ceux qui trouvaient leurs biens dans ce monde; c'étaient les incroyants, représentés de nos jours par les indifférents. Ils ne formaient pas de corps organisé, comme les pharisiens. En politique, ils soutenaient le gouvernement, quel qu'il fût, et redoutaient tout ce qui pouvait agiter les masses; de là leur hostilité à l'œuvre du Seigneur.



L'île transformée

La merveilleuse histoire de Pitcairn.

(Suite.)

Le commandant du *Bounty* et les hommes de l'équipage qui lui étaient demeurés fidèles se trouvaient dans des circonstances propres à faire trembler le cœur le plus courageux. Ils étaient à 10.000 kilomètres de tout établissement européen, abandonnés au milieu de l'océan dans une embarcation qui n'avait pas plus de sept mètres de longueur et devait porter dix-huit hommes!

Bligh commença par partager ses gens en compagnies, afin qu'ils pussent se reposer à tour de rôle. Il arrangea du mieux qu'il put les effets que contenait la chaloupe, puis, tous ensemble, les malheureux adressèrent une fervente prière à Celui qui tient en son pouvoir le vent et les vagues; se confiant en sa bonté, ils se sentirent tranquilles et résignés à leur sort. Ainsi se passa la première journée et la première nuit.

Le soleil se leva le lendemain matin dans un ciel rouge et menaçant; un orage se préparait. Vers huit heures, la mer devint houleuse, les vagues se frangèrent d'écume et l'embarcation courut les plus grands dangers. Les paquets d'eau envahissaient la chaloupe et les matelots devaient continuellement la vider. Pour comble de malheur, la provision de pain contenue dans des sacs fut at-

teinte par l'eau de mer et considérablement détériorée. Durant l'après-midi la mer augmenta encore et le travail continu, occasionné par les vagues entrant dans le bateau, épuisait les forces de l'équipage. La nuit fut extrêmement froide et le lendemain les hommes étaient transis dans leurs habits mouillés, au point de ne pouvoir bouger. Le capitaine les réconforta avec une cuillerée de rhum par personne, puis, lorsque la mer fut plus calme, il chercha à regarder la situation en face.

Huit semaines de voyage les séparaient de Timor, la première station où ils oseraient aborder; à cette époque les autres îles du Pacifique étaient habitées par des cannibales et Bligh préférait se fier à la merci des flots que d'avoir des démêlés avec ces terribles sauvages. Les provisions étaient fort restreintes; afin de les partager exactement, le capitaine se fit une balance avec deux coquilles de noix de coco; pour poids il avait une balle de plomb. La ration d'un homme se trouva être pour le repas du milieu du jour, de quarante grammes de viande séchée, d'une cuillerée de rhum et de vingt-cinq grammes de pain¹. Le soir, chacun recevait un décilitre d'eau et vingt grammes de pain. Ce fut sur cette maigre pitance que ces héroïques matelots accomplirent leur traversée à jamais mémorable de l'Océan Pacifique.

Il nous faudrait trop de temps pour raconter ici

(1) C'est le poids d'une pièce de 5 francs.

toutes les aventures qu'ils rencontrèrent et tous les dangers qu'ils eurent à surmonter. Ce récit, du reste, sortirait du cadre de notre journal. Qu'il suffise donc à nos lecteurs de savoir que le Dieu en qui ils avaient mis leur confiance dès le début les garda au milieu de périls et de difficultés sans nom. Au bout de quarante-un jours, il les fit aborder «au port qu'ils désiraient.» Le 11 juin, Bligh et ses dix-sept compagnons débarquaient dans l'île de Timor, une possession hollandaise. Nous pouvons nous figurer en quelque mesure la reconnaissance qui remplissait le cœur de ces hommes et avec quelle ferveur ils rendirent grâce à Celui qui les avait délivrés et conduits par la force de sa main puissante.

Le récit que fit Bligh de l'injustice dont il avait été victime et des souffrances qu'il avait endurées eut un grand retentissement en Europe. Le gouvernement anglais, justement irrité de l'outrage fait à son autorité, envoya aussitôt une frégate à la recherche du *Bounty* et de son équipage rebelle. Cette frégate, la *Pandora*, parcourut le Pacifique en tous sens, mais ne put découvrir aucune trace du navire mutiné. Cependant, à Otahiti, elle retrouva ceux des matelots que Christian y avait laissés. Ces hommes furent mis dans les fers et ramenés en Europe. Trois d'entre eux furent noyés en chemin, les autres furent exécutés en Angleterre. Mais où étaient Christian et les autres mu-

tins? Ce mystère-là, personne n'en possédait la clef.

Les lecteurs de notre chapitre précédent savent à quoi s'en tenir à cet égard; aussi nous sauront-ils gré sans doute de les ramener à Pitcairn.

De ceux qui s'étaient réfugiés dans cette île, les Otaïtiens furent les premiers à réaliser leur situation désespérée. Les matelots les avaient persuadés de se joindre à eux en leur promettant de riches présents, mais en réalité dans le but de les réduire au plus cruel esclavage. Complètement désabusés et détrompés, les pauvres sauvages se rebellèrent et formèrent un complot contre leurs tyrans. Du reste les soupçons et la crainte née du remords ravageaient de toutes parts la petite colonie. Christian était hanté par la frayeur de se voir découvert. Il se fit construire sur le point le plus élevé de l'île une sorte de redoute ou de tour fortifiée du sommet de laquelle il pouvait scruter l'horizon et surveiller la mer de tous côtés. Ah! qu'elles devaient être tristes les heures qu'il passait ainsi dans la solitude! Sa vie était ruinée, ses espérances détruites et lui n'était plus qu'un malfaiteur, exilé à tout jamais de sa terre natale et courbé sous le poids d'une juste condamnation. En vérité, il s'était vendu pour rien et il pouvait s'écrier en connaissance de cause : « Quel profit ai-je maintenant des choses dont j'ai honte? car la fin de ces choses, c'est la mort. »

Du reste tous les autres matelots redoutaient autant que Christian la visite d'un navire de guerre anglais. Dans ces régions, les nuages prennent souvent la forme d'objets matériels, et quelquefois, aux yeux inquiets des exilés, ils assumaient celle d'un navire, toutes voiles ouvertes, s'approchant de l'île. Qui dira les terreurs qui assiégeaient alors ces consciences coupables? «Le méchant s'enfuit quand il n'y a personne qui le poursuive,» dit l'Écriture, et ces malheureux, épouvantés par la vision vengeresse, cherchaient un refuge dans les cavernes et les trous de la terre. Un jour pourtant leurs craintes se trouvèrent justifiées. Un navire jeta l'ancre devant l'île, les matelots prirent terre et même allumèrent un feu sur le rivage; mais, chose étrange, ils se rembarquèrent sans avoir découvert le secret du *Bounty*.

Mais le péché est son propre vengeur et celui qui commet un crime forge les anneaux de la chaîne qui entravera son âme. Il arrive même souvent que le châtiment ressemble étrangement au forfait qui l'a provoqué. Tel fut le cas à Pitcairn.

Bligh s'était montré tyrannique vis-à-vis de Christian et de ses compagnons; ceux-ci à leur tour opprimèrent cruellement les Otahitiens. Un de ceux-ci, qui avait été spécialement maltraité par Christian, le surprit un jour qu'il travaillait dans son champ et lui logea une balle dans la tête. Quatre autres matelots subirent le même sort.

Ainsi périt ce malheureux qui, dans la vie, n'avait cherché qu'à assouvir ses passions et qui tomba victime de la violence qu'il avait exercée sur d'autres. Quelques-uns de ses camarades survécurent et une guerre civile affreuse éclata entre eux et les hommes d'Otaïiti; elle se termina par l'extermination de ces derniers. Le sol de Pitcairn était littéralement saturé de sang.

Mais un élément plus affreux encore allait se manifester. Un des mutins connaissait l'art de la distillation et, en une heure néfaste, il réussit à extraire de l'alcool d'une plante originaire de l'île. L'ivresse vint ajouter ses horreurs au drame. Deux des hommes se trouvaient constamment sous l'influence des spiritueux; et l'un d'entre eux se donna la mort en se jetant du haut de la falaise dans la mer. A son compagnon était réservée une fin plus terrible encore. Les deux seuls matelots qui restaient encore de l'équipage du *Bounty*, voyant leur vie menacée par ses excès, le tuèrent de propos délibéré. Quel épouvantable tableau des résultats du péché! Les passions mauvaises de ces hommes transformaient le paradis terrestre de Pitcairn en un véritable enfer!

Pendant ce temps, des enfants, nés de pères anglais et de mères otahitiennes, grandissaient dans ce milieu corrompu. Personne ne s'inquiétait d'eux; ils n'avaient d'exemples à suivre que ceux du péché le plus grossier; pauvres petits! ils sem-

blaient destinés à vivre en sauvages, ajoutant encore les vices de la civilisation à ceux du paganisme. Les mutins, nous l'avons déjà dit, se trouvaient réduits au nombre de deux : l'un, un contre-maître du nom de Young, qui mourut peu après les événements que nous venons de détailler, et un simple matelot nommé John Adams.

Un jour, tandis que Adams fouillait dans une des caisses qui étaient restées du *Bounty*, il y découvrit un livre. Ce livre était une Bible, un volume qu'il n'avait pas ouvert depuis bien des années. Lorsqu'il n'était qu'un petit commissionnaire parcourant les rues de Londres en quête de travail, Adams avait appris à lire en étudiant les affiches collées aux murs. Maintenant sa science, inusitée à cette époque parmi les hommes de sa condition, allait être pour lui d'un prix inestimable. Elle lui permettait d'entrer en contact avec la parole de Dieu. Prenez courage, vous qui vous occupez à instruire la jeunesse et qui parfois seriez tentés de vous laisser rebuter en voyant le peu de résultats que vous obtenez : Dieu permettra peut-être que précisément cet enfant, qui vous paraît si peu développé et qui vous donne tant de mal, devienne plus tard un instrument de bénédictions pour d'autres, grâce à l'instruction qu'il reçoit de vous.

Mais pour en revenir à Adams, il ouvrit la Bible. Son âme était lasse; il se sentait dégoûté

par les scènes de désordre et d'anarchie qu'il avait traversées et, durant les longues nuits, son sommeil avait souvent été troublé par le remords quant au passé et les appréhensions quant à l'avenir. Il était rassasié du fruit de ses propres voies et sa propre méchanceté le faisait trembler. Et maintenant, le Saint Livre est entre ses mains. Y a-t-il encore de l'espoir pour un malfaiteur tel que lui? Ses yeux rencontrent des paroles comme celles-ci : « Je suis vivant, dit le Seigneur, que je ne prends pas plaisir à la mort du méchant, mais à ce qu'il se détourne de sa méchanceté et qu'il vive. » « Si vos péchés sont comme le cramoisi, ils deviendront blancs comme la neige; s'ils sont rouges comme l'écarlate, ils seront comme la laine. » D'autres ont lu ces mêmes paroles et cependant sont restés dans leurs péchés. Qu'en sera-t-il d'Adams? C'est ce qu'un prochain chapitre nous montrera. En attendant, nous pouvons dire de lui ce qui fut dit autrefois de Saul de Tarse : « *Voici, il prie!* »

(A suivre.)

ULRICH ZWINGLI

(Suite.)

CHAPITRE XV

Bataille de Kappel

Ce n'est point ici le lieu de s'étendre sur les conséquences politiques de la première guerre de



Kappel relatée plus haut. Il suffira de constater qu'elle ne laissa qu'amertume dans les deux camps, les Réformés estimant qu'ils n'avaient pas assez exigé, les Catholiques prétendant qu'ils avaient trop fait de concessions. Zwingli, de son côté, profitant de la saison de répit qui s'ouvrait, redoubla d'efforts pour répandre les nouvelles doctrines à travers la Suisse entière, mais il ne montra pas toujours la sagesse voulue dans cette œuvre : son ardeur lui faisait trop souvent oublier qu'il n'était, lui, qu'un instrument entre les mains de son Maître, et trop souvent l'ouvrier se substitua à Celui qu'il aurait dû suivre.

Satan ne sut que trop tirer avantage du zèle intempestif de Zwingli. Les petits cantons catholi-

ques ayant protesté contre la violence faite à leurs croyances, Zurich, sur la proposition de Berne, leur ferma ses marchés, s'imaginant que, par la famine, on les amènerait à de meilleurs sentiments. Il ne faut pas oublier que les populations de la Suisse primitive ne vivaient que du produit de leurs troupeaux et dépendaient des grands centres pour y vendre et pour y acheter. Leur fermer les marchés, c'était les condamner à une mort lente, mais certaine, et ce procédé inhumain non seulement suscita les récriminations générales, mais poussa à un redoublement d'animosité. Zwingli lui-même aurait préféré la guerre ouverte. Combien différente avait été, dans de pareilles conjonctures, l'attitude de Luther et des princes réformés allemands! Comme l'a dit un historien, la force de Zurich déclinait de jour en jour. De tous les appuis charnels que peut invoquer une religion, il n'en est pas de plus odieux que les armes et la diplomatie. Luther et la Réformation allemande repoussaient l'aide du pouvoir temporel; ils refusaient d'avoir recours aux armes; ne cherchant à obtenir la victoire qu'en confessant hardiment leur foi, ils virent celle-ci couronnée des plus beaux résultats. Zwingli, au contraire, et les réformateurs suisses, en tendant la main aux puissants de la terre et en prenant en main l'épée, furent condamnés à voir la parole de Dieu frappée d'une catastrophe horrible et cruelle. Lorsque

Zwingli cessa d'être un serviteur de l'Évangile et se mit à diriger les affaires de l'État, il détruisit chez le peuple la confiance nécessaire pour résister aux attaques à venir. Dès ce jour-là les Zurichois marchèrent selon les œuvres de la chair qui sont « les inimitiés, les querelles, les jalousies, les colères, les intrigues, les divisions. » (Galates 5, 20.) Et quant à Zwingli qui mettait maintenant sa confiance dans « les princes, » au lieu de la faire reposer sur le Seigneur seul, comme Samson, « sa force s'en alla de lui, et il devint faible, et il fut comme tous les hommes. » (Juges 16, 17.)

Jamais Zurich ne s'était montrée si peu à la hauteur de la tâche qu'elle avait assumée. Profondément divisée, elle ne pouvait prendre aucune décision et l'orage grossissait d'heure en heure. Une chose pourtant demeurait certaine : la crise devait se produire; chacun la pressentait et nul ne semblait plus savoir où chercher un abri. La nature même participait au malaise général. On vit dans le ciel une immense comète¹ dont la queue, d'un jaune pâle, était tournée vers le sud; les gens superstitieux — encore nombreux alors, même parmi ceux qui avaient renoncé au catholicisme — prétendaient y discerner l'augure de grandes calamités. On affirmait avoir aperçu deux

(1) C'est la comète dite de Halley qui a reparu cette année; elle se montre tous les 75 ou 76 ans.

bannières flottant dans les airs dans la direction du sud, ainsi qu'un bouclier qui se balançait dans les nuages. On entendait des explosions pendant la nuit. Une vieille femme déclarait même que des flots de sang avaient jailli brusquement des murs de sa chaumière tandis que, à l'intérieur, retentissaient les cris de : « A l'assassin! à l'assassin! »

Telles étaient les terreurs que le roi des épouvantements faisait naître dans les esprits mal affermis. Seul le cœur qui craint Dieu ignore ces frayeurs. Combien terrible est la part de celui qui n'a sa confiance que dans les choses d'ici bas! « Celui qui doute est semblable au flot de la mer, agité par le vent et jeté çà et là. » (Jacques 1, 6.)

Pendant ce temps les événements se précipitaient. Les délégués des cantons catholiques s'étaient réunis et avaient décidé de recourir à tous les moyens propres à faire triompher leur cause. Chose humiliante à dire, ils déclaraient — et à bon droit — que ce n'était pas tant à la Bible qu'ils s'opposaient qu'à la manière d'agir des réformés qui prétendaient en suivre les enseignements. Quel homme de bonne foi ne souscrirait pas à un jugement si cruel, mais si bien fondé? On voit par là l'importance capitale qu'il y a, pour ceux qui disent appartenir au Seigneur, « à marcher d'une manière digne de l'appel dont ils ont été appelés »; sinon ils jettent l'opprobre sur « le nom qui a été invoqué sur eux. »

A peine leur décision prise, les catholiques se mirent en campagne. Ils s'avancèrent rapidement jusqu'à Kappel, à trois lieues à peine de Zurich. Un instant, en présence du danger imminent, le Conseil parut sortir de sa torpeur, devant les demandes de secours immédiat qu'il recevait d'heure en heure; mais bientôt il retomba dans sa somnolence en entendant les avertissements fallacieux de ceux qui prétendaient à une fausse alerte. Pour stimuler les magistrats, il ne fallut rien moins que la nouvelle de l'envahissement du territoire zurichois par les troupes ennemies.

C'était le soir du 10 octobre 1531. A la nuit tombante on sonna le tocsin pour convoquer les soldats, mais ils ne se réunissaient que lentement et leurs officiers eux-mêmes n'avaient point d'ordres précis. Le temps était pluvieux, et bientôt l'obscurité devint profonde; profonde aussi la confusion. Les rues regorgeaient de gens qui couraient en désordre de tous côtés, le cœur plein de défiance, d'incertitude; des bruits de trahison circulaient; tous les visages reflétaient la terreur. Et, pour ajouter encore à l'horreur de cette nuit terrible, vers neuf heures un violent tremblement de terre ébranla montagnes et vallées. En vérité, c'était une nuit de larmes qu'allait suivre un jour de deuil plus intense encore.

Dès l'aube, le lendemain, on déploya la grande bannière de Zurich, mais un millier de soldats à

peine, et parmi eux nombre de vicillards, chancelant sous le poids des années, se trouvaient prêts à la suivre. Zwingli se joignit à eux. Ses adieux à sa famille avaient été courts, mais déchirants. Au moment où il monta à cheval, sa monture se cabra et faillit le désarçonner. « Il ne reviendra pas en vie, » s'écrièrent ceux qui l'entouraient. Mais Zwingli leur répondit en leur citant ce verset de Matthieu 10, 37 : « Celui qui aime père ou mère plus que moi n'est pas digne de moi; et celui qui aime fils ou fille plus que moi, n'est pas digne de moi. » Myconius surtout manifesta une douleur profonde; il avait vu pour la dernière fois celui qu'il aimait comme il aimait son âme. » (1 Samuel 20, 17.)

* *

Nous nous abstiendrons de faire ici un récit détaillé du combat de Kappel. On en devine aisément l'issue. Sensiblement inférieurs en nombre à leurs adversaires, mal commandés, manquant de discipline, les Zurichois subirent une défaite complète. Parmi les morts se trouvait Ulrich Zwingli. Au cours de la bataille, on l'avait vu, casque en tête et son épée au côté¹, au plus fort du danger, consolant les blessés, adressant des paroles de paix

(1) On voit encore, au Musée National de Zürich, les armes de Zwingli: Le casque porte, d'une manière très visible, les traces du coup qui lui a été assésre.

aux mourants. Comme il se baisait pour dire quelques mots à un soldat qui gisait à terre, une pierre le heurta si violemment sur son casque qu'il tomba, étourdi, sur le sol. Il se relevait avec peine quand un coup de lance le blessa mortellement. « Quel mal s'imagine-t-on me faire? » s'écria le vaillant réformateur. « Ils croient tuer le corps, mais ils ne peuvent pas tuer l'âme. » (Voir *Mat-avec l'épée*, mais avec les souffrances et avec la thieu 10, 28.) Et il s'affaissa au pied d'un poirier ¹. Il n'expira qu'un peu plus tard, mais ce furent là ses dernières paroles. Quelles pensées devaient être les siennes pendant ces heures solennelles! Quels remords durent remplir son âme tandis que son oreille percevait tout autour de lui les plaintes des mourants et que, dans le lointain, retentissaient les cris de victoire! Il se rappela sans doute, comme Luther, que « le chrétien n'a pas à lutter croix, » « car les armes de notre guerre ne sont pas charnelles, mais puissantes par Dieu pour la destruction des forteresses. » (2 Corinthiens 10, 4.) Pensée bien douloureuse pour son cœur; mais il pouvait trouver de la consolation dans son affliction en se rappelant que, « si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour pardonner

(1) Cet arbre se voyait encore il y a quelques années. Depuis lors il a péri et l'on a érigé un modeste monument à l'endroit même où Zwingli a expiré.

nos péchés et nous purifier de toute iniquité. »
(1 Jean 1, 9.)



Réponses aux questions du mois d'octobre.

1. — La conversion de Manassé. (2 Chroniques 33, 12-13.)
2. — Seize ans. (2 Chroniques 34, 1-3.)
3. — 2 Chroniques 34, 6.
4. — Hilkija trouve le livre de la loi. (2 Rois 22, 8; 2 Chroniques 34, 14.)
5. — 2 Chroniques 35, 3.
6. — 2 Rois 22, 25.

Questions pour le mois de novembre.

A lire Jérémie 1-6.

1. — A quelle tribu appartenait Jérémie?
2. — D'après le premier chapitre de son livre, dire quel était un des traits de caractère du prophète.
3. — Relever dans votre lecture une allusion à la marche d'Israël dans le désert.
4. — Montrer que les nations, Juda et Israël reviendront ensemble à l'Eternel.
5. — Notez la confession qu'Israël fera de ses péchés.
6. — Combien d'allusions positives à l'invasion prochaine des Assyriens, relevez-vous dans votre lecture?

L'île transformée

La merveilleuse histoire de Pitcairn.

(Suite.)

Un quart de siècle s'était écoulé depuis la révolte de l'équipage du *Bounty*, et tous les incidents qui se rattachaient à cette histoire commençaient à s'effacer de la mémoire du public, préoccupé par les tragiques événements de la Révolution française et par les guerres de Napoléon I.

Or il arriva que, le 17 septembre 1814, deux vaisseaux anglais, faisant voile des îles Marquises à Valparaiso, un port de l'Amérique du Sud, se trouvèrent, un soir, en vue d'une île que les cartes du bord n'indiquaient pas. Sir Thomas Staines, qui commandait les bâtiments, résolut d'attendre le jour dans ces parages afin de découvrir si cette terre était habitée ou non. Lorsque le matin parut, les Anglais constatèrent, à leur grand étonnement, que l'île portait des plantations symétriquement alignées et des maisons d'un type tout européen. Mais une nouvelle surprise les attendait : des naturels descendaient en courant vers le rivage, portant leurs canots sur leurs épaules et bientôt, bravant écueils et remous, ils avaient mis à la mer leurs légères embarcations et se diri-

geaient à force de rames vers les vaisseaux étrangers. Imaginez la stupéfaction des officiers lorsque, les canots étant arrivés à portée de la voix, ils s'entendirent interpeller en anglais.

« Jetez-nous une corde! » criaient les prétendus sauvages.

Vous pouvez penser que l'hésitation ne fut pas longue et que bientôt les nouveaux venus (ils étaient deux) se trouvèrent à bord du navire. C'étaient de jeunes hommes, fort bien découplés, de haute taille et à l'expression ouverte et intelligente. Ils portaient pour tout vêtement une large pièce de toile enroulée autour de leur corps et, sur leur tête, un grand chapeau de paille orné de plumes. Ils s'exprimaient en anglais avec une aisance parfaite.

Sir Thomas Staines les invita à se rafraîchir; les jeunes gens acceptèrent, mais, au lieu de prendre part immédiatement aux mets qui leur étaient offerts, ils courbèrent la tête et dirent à haute voix : « Seigneur, donne-nous des cœurs reconnaissants, pour l'amour de Jésus. Amen. »

L'équipage tout entier assistait, muet d'étonnement, à cet étrange spectacle. Les officiers eux-mêmes étaient stupéfaits. Une île inconnue, des naturels qui parlaient leur propre langue, qui manifestaient une réelle piété et qui paraissaient familiers avec tous les usages de la civilisation : tou-

tes ces choses demandaient une explication. Les officiers anglais apprirent que l'aîné des jeunes gens se nommait Christian; il était le fils du terrible Fletcher dont nous avons entretenu nos lecteurs, et portait les étranges prénoms de Jeudi-Octobre! Son compagnon, âgé de seize ans à peine, s'appelait Georges Young. Christian invita le commandant du bord à venir visiter l'île qui, vous l'avez compris, n'était autre que celle de Pitcairn. L'officier, désireux de sonder jusqu'au fond le mystère qui s'offrait à lui, accepta avec empressement. Accompagné de deux officiers, il prit place dans le canot fort primitif qui avait amené les jeunes gens et bientôt débarqua dans l'île. Il fut reçu sur le rivage par un vieillard vénérable, aux longs cheveux blancs, dans lequel nous reconnaissons facilement John Adams, celui que nous avons laissé en prière à la fin du chapitre précédent.

Et maintenant retournons en arrière, et voyons ce que les vingt-cinq dernières années avaient fait pour Pitcairn et pour ses habitants.

L'Esprit de Dieu avait travaillé en puissance dans l'âme de John Adams; éclairé par la Parole divine, il vint à Jésus, comme un pauvre pécheur perdu, et trouva le pardon et la paix. Son premier désir fut, naturellement, de ne plus vivre pour lui-même, mais pour Celui qui l'avait tant aimé.

Lorsque la vie de Dieu commence dans une

âme, elle se manifeste toujours par le désir de faire jouir d'autres personnes du bienfait que l'on a soi-même reçu. Regardant autour de lui, Adams se sentit profondément affligé en voyant une quantité d'enfants qui grandissaient dans l'ignorance et dans le vice. Il sentit un ardent désir de remédier à ce mal, mais comment s'y prendre? Tandis qu'il cherchait un moyen pour arriver à ses fins, Dieu lui-même lui fournit l'occasion qu'il souhaitait. Il se trouva qu'une partie du champ appartenant à Adams demandait à être labourée; Adams, étant empêché de le faire lui-même, offrit à deux jeunes gens une petite quantité de poudre, s'ils consentaient à se charger de cette besogne. Ils acquiescèrent à sa demande et, une fois le travail terminé, les deux garçons proposèrent à Adams de leur enseigner à lire pour prix de leur peine plutôt que de leur donner la poudre. Enchanté, Adams consentit et les engagea à inviter quelques-uns de leurs compagnons à se joindre à eux. Bientôt, à la grande joie de l'ancien matelot, tous les enfants de l'île se réunirent autour de lui, manifestant un tel désir de s'instruire que bientôt il n'eut d'autre occupation que de répondre à leurs questions.

Telle fut la première école de Pitcairn. L'ancien mutin, dont les lèvres avaient articulé tant de blasphèmes, enseignait maintenant aux enfants à bégayer les louanges du Créateur. Il leur parla du vrai Dieu et du Sauveur Jésus-Christ, et la Bible

devint leur conseiller et leur guide. Le jour du Seigneur était tenu en honneur parmi eux. Tout ceci s'accomplit graduellement et sans secousse; ce fut visiblement l'œuvre de Dieu lui-même, si bien qu'au moment où nous sommes arrivés, une petite colonie de quarante-six personnes se groupait autour de John Adams, le regardant comme leur patriarche et leur conducteur spirituel et temporel. Physiquement tous ces gens étaient beaux et bien conditionnés; leurs visages rayonnaient de bienveillance; ils se montraient modestes et courtois. Surtout, ils manifestaient, les uns et les autres, un vrai désir de servir et de glorifier le Seigneur. Adams leur avait enseigné tout ce qu'il savait lui-même, et la paresse ou la négligence étaient sévèrement réprimées.

Quel contraste avec l'état de choses qui avait précédé! Il semble qu'un jour nouveau et radieux ait chassé la sombre nuit. Mais n'oublions pas que tous ces résultats bénis découlent de la mise en pratique des enseignements de la parole de Dieu. Le seul exemplaire de la Bible qui avait échappé au désastre du *Bounty* était devenu, par la bénédiction divine, la source de cette transformation merveilleuse.

Oh! enfants qui lisez ces lignes, prenez bien haut votre Bible. Etudiez-la, aimez-la, serrez ses préceptes dans vos cœurs; elle est puissante et opérante, et vous avez en elle la seule arme offensive

que le Seigneur vous ait donnée et par laquelle vous puissiez vaincre les assauts de Satan.

Nous ne pouvons mieux faire que de citer ici le rapport même que Sir Thomas Staines publia, à son retour en Europe, au sujet de sa visite à Pitcairn.

... « Les habitations de l'île, dit-il, sont extrêmement soignées. Le petit village de Pitcairn est bâti en carré; à l'extrémité se trouve la demeure de John Adams. Une de ses filles est mariée. Vis-à-vis est la maison de Jeudi-Octobre Christian. Au centre du carré il y a une pelouse, entourée d'une barrière; c'est là que s'ébattent les poules des villageois. Ceux-ci travaillent d'une façon extraordinairement méthodique: l'emploi de chaque heure de la journée se trouve réglé d'avance. Les chaumières sont confortables et les meubles, fabriqués par les insulaires eux-mêmes, sont fort propres. Leurs vêtements sont confectionnés avec l'écorce des arbres, les femmes d'Otaïiti leur ayant enseigné le procédé connu de tous les insulaires du Pacifique de faire ainsi des étoffes qui parfois ont l'épaisseur d'un drap laineux ou peuvent devenir aussi transparents que de la mousseline.

» L'île de Pitcairn a huit kilomètres de long sur quatre de large. Elle est bien boisée et très fertile. En y débarquant, les matelots y trouvèrent beaucoup de chèvres et de porcs sauvages; le pois-

son abonde dans les baies de la côte. La paresse est inconnue dans l'île; les habitants sont tenus de travailler et de tirer le meilleur parti possible du terrain qui leur est assigné. C'est pourquoi l'île, bien que de dimensions fort réduites, produit assez pour nourrir ses occupants. Les jeunes femmes cultivent les champs avec leurs frères. Adams inscrit dans un registre le travail que fournit chaque famille et, comme un bon père, semble diriger la colonie tout entière. Il ne leur a pas seulement enseigné à être travailleurs, honnêtes et bons les uns envers les autres, mais surtout il leur a montré quels étaient leurs devoirs envers Dieu. Nous avons été frappés de la reconnaissance que tous ces braves gens exprimaient envers le Seigneur qui les avait si abondamment bénis. Adams voulait se rendre à nous comme à des officiers anglais, ayant le droit et le devoir de le punir pour ses fautes passées; mais tous les jeunes habitants de l'île se pressèrent autour de lui, pleurant abondamment et nous suppliant de ne pas leur enlever leur père spirituel. Nous ne pûmes résister à leurs prières, estimant du reste que la vie pieuse et sans tache d'Adams prouvait que sa repentance était réelle et que ses erreurs d'autrefois avaient été abandonnées. Nous quittâmes à regret ce nouvel Eden, et remîmes à la voile le 18 septembre. »

Bien des années se passèrent encore; puis en 1825 un autre vaisseau aborda à Pitcairn. Les of-

ficiers trouvèrent que la bonne œuvre commencée par l'Esprit de Dieu prospérait toujours. L'amour les uns pour les autres et pour le Seigneur semblait être le trait caractéristique de la petite communauté. Matin et soir, toute la population se rassemblait pour la prière et pour chanter un cantique. Le dimanche, tous les habitants se donnaient rendez-vous dans une petite chapelle rustique; même les tout jeunes enfants étaient amenés et paraissaient écouter avec le plus grand sérieux. Une coutume étrange et qui, je le crains, ne rencontrera guère d'admirateurs en Europe, régissait le service. Le chapitre de la Bible et le sermon que l'on lisait étaient répétés *trois fois*, afin que rien n'en fût oublié! Un auditeur étranger avoue que le service était fort long, mais que personne, pas même les enfants, n'en paraissait ennuyé!

Il est impossible de douter de la sincérité d'Adams. Il passa trois jours et trois nuits à bord du vaisseau en question, couchant dans la cabine du capitaine. Celui-ci raconte que, chaque matin et chaque soir, le vieillard se mettait à genoux et priait longuement à demi-voix avant de commencer à lire sa Bible qui ne le quittait jamais.

En 1829, quarante ans après la révolte à bord du *Bounty*, John Adams mourut dans une bonne vieillesse, pleuré par tous ceux qui l'avaient connu. Quand nous pensons à ce que fut sa jeunesse, nous pouvons bien voir en Adams un mo-

nument de la grâce de Dieu. Lecteur, la conversion est autre chose qu'un vain mot; c'est le résultat du profond travail du Saint-Esprit dans une âme, la tournant des idoles vers Dieu, afin de servir le Dieu vivant et vrai, et d'attendre des cieus son Fils, Jésus, qui nous délivre de la colère qui vient. (1 Thessaloniens 1.)

Tel fut le cas de John Adams. Lecteur, qu'en est-il de vous?



LE NOUVEAU TESTAMENT.

(Suite.)

EVANGILE SELON MATTHIEU

Aux disciples, Jésus dit : « Et vous, qui dites-vous que je suis? » Simon Pierre répondit : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant. » Jésus lui dit : « Tu es bienheureux, Simon Barjonas¹, car la chair et le sang ne t'ont pas révélé cela, mais mon Père qui est dans les cieus. » Pierre était enseigné du Père pour confesser, de cette manière et à ce moment-là, Jésus, le Christ, objet de la promesse, que le peuple incrédule ne voulait pas recevoir; il était le Fils du *Dieu vivant*, de Celui qui pos-

(1) C'est-à-dire fils de Jonas. Le mot hébreu *bar*, qui se rencontre dans un certain nombre de noms propres de la Parole, signifie *filis*.

sède la vie, vie que ni le péché ni ses conséquences ne peuvent atteindre, qui doit être celle des hommes, s'ils veulent être sauvés, parce que tous, dans leur état naturel, sont dans la mort. Quelle grâce merveilleuse que la manifestation ici-bas du Fils du Dieu vivant, afin que de pauvres pécheurs, comme Pierre et chacun de nous, puissent obtenir une telle vie, « participer de la nature divine. » (2 Pierre 1, 4.) Aussi le Seigneur dit à Pierre : « Et moi aussi, je te dis que tu es Pierre — ou une pierre — et sur ce roc je bâtirai mon assemblée, et les portes du hadès ne prévaudront pas contre elle. » C'est comme si Jésus disait à Pierre : « Tu confesses ce que je suis, et moi aussi je dis ce que tu es par grâce: par la foi en moi, tu es une pierre, de même nature que moi. » Pierre écrivait plus tard : « Duquel vous approchant — du Seigneur — comme d'une pierre vivante, rejetée par les hommes, mais choisie et précieuse auprès de Dieu, vous-mêmes aussi, comme des pierres vivantes, êtes édifiés une maison spirituelle, etc. » (1 Pierre 2, 4, 5.) Cette maison spirituelle, composée de pierres vivantes, est ce que le Seigneur appelle ici *son Assemblée* qu'il bâtit lui-même, qu'il fonde sur ce qu'il est, Lui, le roc éternel de vie. Et ce Fils du Dieu vivant, sans pourtant jamais perdre son caractère, allait descendre dans la mort où toute la puissance de Satan est venue se briser contre lui. « Il a annulé la

mort:» « Il a rendu impuissant celui qui avait le pouvoir de la mort, c'est-à-dire le diable. » (Hébreux 2, 14.) Ressuscité, vainqueur de tout ce qui était contre l'homme en Adam, « il a été déterminé Fils de Dieu, en puissance, selon l'Esprit de sainteté, par la résurrection des morts. » (Romains 1, 4.) En vertu de cette œuvre, sur ce roc qui est Christ lui-même, il bâtit son Assemblée (ou Eglise), composée de tous ceux qui, par la foi, participent à sa vie.

L'Assemblée.

Les Juifs rejetaient le Christ, preuve que Dieu ne pouvait rien édifier sur l'homme selon la chair; le Fils du Dieu vivant se présente donc comme le fondement sur lequel il bâtit ce qui remplacera Israël et ce qui demeurera éternellement, savoir son Assemblée. Contre elle les portes du hadès, figure de la puissance de Satan, n'auront aucune puissance. En effet, la mort, salaire du péché, a été subie par Christ, et Satan demeure sans force contre ce qui est bâti sur ce roc éternel de vie.

Dans la réponse de Jésus à Pierre, nous voyons: 1^o ce que chaque croyant devient, par la foi au Fils de Dieu, une *Pierre vivante*; 2^o *l'Assemblée*, bâtie par Christ, composée de l'ensemble de ces pierres vivantes, dont l'édification a commencé à la Pentecôte et se continuera jusqu'au moment où

la dernière pierre sera ajoutée, c'est-à-dire la dernière personne convertie. Dans cette construction, tout répond aux pensées du divin Bâtitteur, parce que tout est le fruit de son travail. Une fois le dernier des élus manifesté, l'Assemblée, composée de tous les croyants ressuscités et transmués, sera ravie au-devant du Seigneur avec tous ceux qui sont morts dans la foi depuis le commencement. Puis cette Eglise réapparaît dans la gloire décrite en Apocalypse, 21, 9-27, telle qu'elle sera dans le règne de Christ, lorsque, après ce règne, les cieux et la terre actuels auront passé, remplacés par un nouveau ciel et une nouvelle terre (Apocalypse 21, 1-8); nous y voyons descendre la sainte cité, la nouvelle Jérusalem, l'habitation de Dieu qui est avec les hommes pour l'éternité, cette Assemblée que Christ aura bâtie lui-même.

Mes lecteurs ont souvent entendu parler de l'Eglise en ruine, à cause de tout le mal qui s'y est introduit dans le cours des siècles; et ils peuvent se demander comment cette Eglise, que Christ bâtit, s'est corrompue, d'après les vérités dont nous venons de parler en rapport avec le verset 18 de notre chapitre.

Il n'est que trop vrai que nous sommes aujourd'hui au sein de l'Eglise ruinée, grâce à l'infidélité de ceux qui en ont fait et en font partie; mais ce qui est ruiné n'est pas ce que Christ bâtit. La Parole nous enseigne que l'Assemblée sur la terre est

envisagée à un autre point de vue encore, celui de la responsabilité de l'homme, considéré, lui aussi, comme bâtisseur, mais qui a toujours failli en ce que Dieu lui a confié. Ainsi la ruine est la conséquence même de notre infidélité. En 1 Corinthiens 3, Paul et Apollos sont considérés comme des collaborateurs de Dieu. Paul était l'ouvrier spécial qui, sur le fondement de cette maison de Dieu, Jésus-Christ, a édifié de bons matériaux, et les apôtres aussi. Mais après eux, de leur temps déjà, des ouvriers moins vigilants introduisirent dans l'Assemblée des personnes qui, n'ayant pas la vie de Dieu, n'étaient pas des pierres vivantes, mais qui, baptisées du baptême chrétien, faisaient partie de la maison de Dieu sur la terre. Plus tard, on introduisit des foules sans leur demander de conversion, simplement parce qu'elles acceptaient le christianisme dans ses formes extérieures, et ainsi l'Eglise prit de l'extension dans ce monde et se corrompit. (Voir les paraboles de Matthieu 13.) L'Eglise, sous ce caractère-là, comprend aujourd'hui tous ceux qui font profession de christianisme et ceux qui, véritablement, ont la foi, qui sont des pierres vivantes, et auxquels la parole de Dieu donne des enseignements particuliers pour qu'ils se séparent du mal dans l'Eglise. Elle est comparée à une grande maison dans laquelle se trouvent des vases à honneur et des vases à déshonneur. Quand le Seigneur viendra, il enlèvera

ceux qui ont la vie et laissera pour les jugements
ceux qui n'ont eu que la profession chrétienne.

(A suivre.)



*Réponses aux questions sur l'étude biblique
du mois de novembre.*

1. — A cause de leur incrédulité.
2. — L'hypocrisie et l'incrédulité.

QUESTIONS.

1. — Qu'est-ce qu'une pierre vivante?
 2. — Que forment toutes les pierres vivantes ensemble?
 3. — Quel est le fondement de l'Assemblée?
 4. — Y a-t-il d'autres bâtisseurs que Christ?
- Et qui sont-ils?



ULRICH ZWINGLI

(Suite et fin.)

Les vainqueurs parcouraient le champ de bataille pour achever les blessés et les piller. La nuit était venue et c'est à la lueur des torches qu'ils

accomplissaient leur sinistre besogne. Ils finirent par se rapprocher de Zwingli et, sans le reconnaître, le voyant encore en vie, lui demandèrent s'il voulait un prêtre. Il fit signe que non. « Si tu ne peux parler, » continuèrent-ils, « songe au moins en ton cœur à la Vierge et aux saints. » De nouveau Zwingli, les yeux levés au ciel, leur opposa un signe énergique de refus. « Tu dois être donc un des hérétiques de Zurich, » dirent-ils alors. Ces soldats venaient d'Einsiedeln, où le réformateur avait commencé son « travail d'amour. » Au même instant, la lueur des torches éclaira son visage. « C'est Zwingli! » s'écria l'un des soldats. « Zwingli! » répétèrent les autres et l'un d'eux lui plongea son épée dans le corps en ajoutant : « Meurs, chien d'hérétique! »

Le lendemain matin, une foule nombreuse se groupa autour du corps du réformateur. Un Zougois, qui l'avait connu et aimé, ne put s'empêcher de dire à haute voix : « A le voir, on le croirait vivant bien plutôt que mort. » Et un autre ajouta, les yeux pleins de larmes qu'il contenait à grand'peine : « Quelle qu'ait été ta croyance, Zwingli, tu fus pour nous un bon et loyal Confédéré. Mais maintenant ton âme jouit enfin du repos. »

Cependant il se trouvait dans la foule des hommes dont la haine n'était pas encore assouvie. Leur ressentiment les poussa à exiger que le corps de Zwingli fût écartelé. En vain d'autres, remplis

d'horreur à l'ouïe d'une proposition pareille, cherchèrent à s'y opposer en disant : « Paix aux morts ! C'est Dieu qui les jugera. » La violence l'emporta et la cruelle sentence fut mise à exécution. On livra ensuite aux flammes les débris sanglants du cadavre et les cendres en furent dispersées aux quatre vents des cieux.

Anna Zwingli, la femme du réformateur, avait vu partir pour la guerre son mari, ses deux frères, son fils et son gendre¹. Pas un d'eux ne revint. La triste nouvelle ne lui parvint que le soir du jour après la bataille. « L'attente différée rend le cœur malade, » lisons-nous en Proverbes 13, 12; mais la vaillante femme ne se laissa pas abattre. Lorsqu'elle eut appris qu'elle restait seule au monde — non pas seule pourtant, puisqu'elle connaissait le Seigneur qui la soutiendrait — elle réunit ses trois enfants autour d'elle et, tombant à genoux, se remit avec eux aux tendres soins de Celui qui, « dans sa demeure sainte, est le père des orphelins et le juge des veuves. » (Psaume 68, 5.)

Elle survécut sept ans à son mari. Ses derniers moments furent très paisibles, raconte Bullinger qui succéda à Zwingli dans ses fonctions de pasteur de Zurich, et il ajouta : « Je ne saurais désirer pour moi-même une fin plus bénie que celle de cette noble femme qui a passé par tant d'épreuves.

(1) D'un premier mariage elle avait eut un fils et une fille.

Elle s'éteignit comme une douce lumière et s'endormit dans les bras de Celui qu'elle avait aimé et servi ici-bas, après nous avoir tous recommandés à ses tendres compassions. »

Oecolampade, le pasteur de Bâle, un des plus vaillants collaborateurs de Zwingli, mourut très peu de temps après son ami. Lorsqu'il apprit sa triste fin, il en reçut un tel choc que peu s'en fallut qu'il n'expira déjà alors, tellement sa santé était délicate. Il se garda bien de murmurer, sentant bien combien coupable avait été l'attitude de Zwingli le tout premier, et il se contenta de dire : « Dieu a commencé par juger sa propre maison; il a châtié notre folle présomption. Mettons maintenant notre confiance en Lui seul, et ce sera pour nous un gain inestimable. »

Couché sur son lit de maladie, sentant la mort s'approcher à grands pas, il disait à ses amis qui l'entouraient en pleurant :

« Retenez vos larmes, car je m'en vais dans un lieu de délices ineffables. O mes amis, quels nuages s'élèvent! quels orages nous menacent! Combien l'impiété fait de rapides progrès! Mais demeurez fermes et résistez jusqu'à la fin. Le Seigneur lui-même vous soutiendra. Que ne puis-je recommencer à affronter des dangers avec vous et dépenser mes forces pour la cause de la vérité! Mais tout est bien. »

Comme, au cours de la dernière nuit, on lui

demandait si la lumière de la lampe l'incommo-
dait, il répondit en mettant la main sur son cœur :
« Il y a assez de lumière ici pour moi. » Puis,
d'une voix affaiblie, mais distincte, il répéta le
Psaume 51. Au bout de quelques instants, on l'en-
tendit dire encore : « Seigneur Jésus, aide-moi ! »
Ce furent ses dernières paroles.

Les limites de ce récit, qui ne concerne, à pro-
prement parler, que la biographie d'Ulrich Zwin-
gli, obligent à mettre ici le point final, malgré
l'attrait considérable que présenterait une étude
complète de la Réformation en Suisse. Au surplus,
l'auteur ne se flatte pas d'avoir excité à un haut
degré l'intérêt de ses lecteurs, mais il espère que
quelques-uns d'entre eux — surtout les plus âgés
et ceux qui connaissent quelque chose de l'histoire
de la Suisse — y auront puisé des renseignements
utiles.

Comparée à la biographie de Luther, celle de
Zwingli ne peut que paraître terne et monotone;
elle manque des incidents dramatiques qui mar-
quent la carrière du grand réformateur allemand.
Remarquons du reste que Zwingli mourut âgé de
quarante-huit ans à peine, tandis que Luther dé-
passa la soixantaine.

Le cadre où se meuvent les deux hommes dif-
fère du tout au tout. Luther avait comme champ
d'action l'Allemagne entière. Sa voix puissante re-
tentissait sur un vaste pays : seigneurs des châ-

leaux et paysans des chaumières, tous y prêtaient l'oreille.

Zwingli se contentait d'une sphère moins vaste : le pays de Glaris, le couvent d'Einsiedeln, la ville de Zurich, il n'en fallait pas davantage à son activité. Son tempérament aussi, moins ardent que celui de Luther, lui conseillait de tout autres procédés. Si l'on a, plus d'une fois et avec raison, appliqué à Luther l'épithète de démolisseur, on peut, à juste titre, qualifier Zwingli de constructeur. Comme un habile architecte, il signalait les défauts de l'édifice auquel il travaillait, dénonçait hardiment les abus de l'Eglise romaine, mais en même temps, et surtout, il mettait tous ses soins à les redresser, et cela uniquement à la lumière de la parole de Dieu. On a relevé précédemment le rôle capital que joue la Bible dans sa carrière, surtout dans l'évangélisation de Zurich. Rarement, semble-t-il, on a vu un homme marcher — il s'agit, répétons-le bien, des premières années de sa carrière chrétienne — dans une dépendance plus complète vis-à-vis des enseignements divins, les suivre mieux au pied de la lettre. Il réalisait la force de ce verset bien connu : « Ta parole est une lampe à mon pied, et une lumière à mon sentier. » (Psaume 119, 105.)

Sans vouloir le moins du monde justifier le déplorable changement qui se produisit plus tard chez Zwingli, il nous sera pourtant permis d'émet-

tre l'avis que sa conduite fut, jusqu'au bout, tout à fait sincère. Il *croyait* bien faire. Il croyait un recours à la force nécessaire au triomphe de la cause à laquelle il se dévouait. D'où vient donc son erreur? C'est qu'il manquait de discernement spirituel et en cela déjà son histoire constitue un sérieux garde à vous pour tous les chrétiens, pour ceux surtout qui sont jeunes dans la foi ou inexpérimentés dans la marche chrétienne. Trop souvent chez Zwingli on voit l'homme prendre la première place, et qui de nous n'a pas fait cette triste expérience? On veut servir le Seigneur comme on l'entend *soi-même*, non pas comme *le Seigneur* l'entend. La confiance en ses propres forces, l'orgueil en d'autres termes, a déjà causé, et causera encore, bien des ravages parmi jeunes et vieux.

Puis la conduite de Zwingli en vient à montrer que sa confiance dans le Seigneur — réelle, à n'en pas douter, sincère, profonde — n'était pourtant pas entière. Aveuglé par le crédit dont il jouissait auprès des magistrats de Zurich, il finit par prendre au milieu d'eux la place d'un conseiller. On le consultait non seulement sur les questions du domaine strictement religieux, mais même sur celles qui concernaient la politique générale. Et Zwingli, au lieu de se refuser à entrer dans ces considérations, se laissait au contraire entraîner de plus en plus sur la pente qui allait conduire son témoignage chrétien dans un véritable abîme. Triste

fin d'une carrière si utilement commencée, solennel avertissement à l'adresse de tous ceux qui, connaissant le Seigneur, seraient tentés de prêter l'oreille aux séductions du méchant! Le diable se sert le plus volontiers de nos dons naturels pour nous engager sur un chemin qui déshonore le Seigneur. A nous d'avoir la clairvoyance nécessaire pour discerner ses ruses; à nous de nous tenir dans une dépendance constante vis-à-vis de Dieu par des prières continuelles, afin que nous soyons éclairés sur la portée de nos actes et de nos paroles.

Enfin, « ne vous confiez pas dans les principaux, dans un fils d'homme, en qui il n'y a pas de salut... Bienheureux celui qui a le Dieu de Jacob pour son secours, qui s'attend à l'Éternel, son Dieu. » (Psaume 146, 3, 5.) Ces paroles, vraies pour Zwingli, le sont tout autant aujourd'hui pour chaque enfant de Dieu.

On a cru devoir faire ressortir tout particulièrement les faiblesses de Zwingli qui sont notoires et graves. Il serait injuste de méconnaître ses hautes qualités et les dons remarquables dont le Seigneur l'avait richement doué. C'est un précieux réconfort, dans les jours de tiédeur où nous vivons, que de voir cet énergique serviteur de Dieu proclamer hautement le nom de Celui en qui il avait cru, que d'entendre sa voix courageuse dominer le tumulte de la foule quand il s'agit d'an-

noncer les vertus «de Celui qui l'a amené des ténèbres à sa merveilleuse lumière. » Ni les menaces, ni les sarcasmes ne le détournent de sa tâche; il ira «avec la force qu'il a» où que le Seigneur juge bon de le conduire.

S'il y a eu des défaillances dans la carrière de Zwingli, n'oublions pas que l'œuvre était du Seigneur et qu'il y mit sa bonne main pour la faire triompher. Malgré les terribles vicissitudes par lesquelles passa la Réforme à ses débuts à Zurich, elle ne succomba pas pour tout cela. Au contraire, par la bonté de Dieu, elle sortit du creuset de l'épreuve purifiée et raffinée. C'est ainsi que le Seigneur fait contribuer toutes choses à son honneur. Quelles que soient les faiblesses humaines, lui est au-dessus de tout. Sa force se manifeste dans *notre* infirmité. Il sait faire tourner nos manquements à sa gloire. Dans ces pénibles circonstances même, alors que nous le déshonorons, que notre conduite jette l'opprobre sur son Nom, il agit encore envers nous en miséricorde, «car sa bonté demeure à toujours.» (Psaume 136.)

« Non point à nous, ô Eternel! non point à nous, mais à ton nom donne gloire, à cause de ta bonté, à cause de ta vérité. » (Psaume 145, 1.)



LE MYRTE

(Suite et fin.)

En attendant que le désert de ce monde soit transformé en Eden, les croyants, sortes de prémices des créatures de Dieu (Jacques 1, 18), ont maintenant le privilège d'annoncer les vertus de Celui qui les a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière. (1 Pierre 2, 9.)

Si le monde est un désert pour le croyant, il est aussi pour lui une vallée de larmes (Psaume 84, 6); mais nous n'y sommes pas seuls; le Seigneur est avec nous sans cesse, dans les mauvais jours comme dans les bons.

Qui pourrait nous reconforter et nous délivrer, si ce n'est Lui? N'est-il pas près de nous avec toutes les ressources de sa grâce? Si ses rachetés se trouvent dans l'épreuve, il est lui-même avec eux, car dans toutes leurs angoisses il est en angoisse. C'est ce que nous rappelle le passage de Zacharie 1, 8. On y trouve une vision remarquable qui nous présente, d'une façon succincte, les rapports du Seigneur Jésus avec les siens dans l'affliction: ils sont représentés par «des myrtes en un lieu profond.» Quelqu'un a dit:

« Jérusalem et les villes de Juda sont en scène ici, mais dans l'humiliation à Babylone. Toutefois le Seigneur n'oublie pas son peuple; il prend part à son affliction, car ce peuple, bien qu'infidèle, est toujours son peuple. Aussi l'Ange de l'Eternel ne saurait l'abandonner. N'en est-il pas de même pour ce qui concerne les croyants maintenant? Nous sommes ses myrtes, à lui. Quelle grâce! Rien ne peut nous priver du caractère dont il a voulu

nous revêtir. C'est pourquoi il est sans cesse occupé de nous dans son invariable amour. Quelle sollicitude que la sienne, et quelle compassion; elles sont sans bornes! Tel est Jésus, celui dont le plus faible croyant peut dire : « Il est à moi! »

Puissions-nous au sein de nos épreuves — et nous en rencontrons souvent — faire l'expérience de sa sympathie fidèle et de ses tendres soins!

Mais bientôt, à sa venue, si nous ne délogeons pas auparavant, nous jouirons du parfait repos auprès de Lui : ce sera la joie parfaite dont la fête des tabernacles en Israël était l'emblème. Le passage de Néhémie 8, 15, fait allusion à cette fête des Juifs, qui terminait l'année, celle qui était comme le couronnement de toutes les autres. Les Israélites la célébraient pendant sept jours en mémoire de leur pèlerinage au désert; ils passaient ce temps sous des tabernacles de verdure. Le myrte, remarquez-le, faisait partie des rameaux que l'on employait. Le huitième jour de la fête, «le grand jour» (Jean 7, 37), était celui de l'assemblée solennelle. Cela fait penser à la part céleste des rachetés de maintenant, l'épouse de Christ, qui jouira du repos céleste dans lequel son divin chef l'introduira. Quel beau jour! «Myrtes des lieux profonds,» vous ornerez les célestes parvis à la gloire de Celui qui nous a rachetés pour Dieu par son sang!

En terminant ces réflexions, j'aimerais vous poser encore ma question du commencement : Cher lecteur, ressembles-tu à l'ortie qui se flétrit et meurt ou au myrte odorant et toujours vert qui sera planté dans les parvis du Seigneur?



A l'occasion du cinquantenaire de la Bonne Nouvelle.

*Que de fleurs se sont fanées,
De jours envolés soudain,
Durant ces cinquante années
Où tu suivis ton chemin!*

*C'est Dieu, c'est notre bon Père
— Il connaît tous nos besoins —
O modeste messagère,
Qui l'entoura de ses soins.*

*Sous le regard de sa face,
Dressant notre Eben-Ezer,
Nous venons lui rendre grâce,
Comme fit Eliézer,*

*Lui disant : « O Dieu fidèle,
» Ne cesse pas tes faveurs
» A l'humble Bonne Nouvelle,
» Ainsi qu'à tous ses lecteurs.*

*» Bénis ses nombreuses pages,
» Ses récits intéressants;
» Bénis ses pressants messages
» Pour le cœur de nos enfants! »*

*Oui, dans ce cinquantenaire,
Comptant sur Toi pour bénir,
Nous faisons cette prière,
En songeant à l'avenir.*



*Réponses aux questions du mois de
novembre.*

1. — Il était sacrificateur, donc de la tribu de Lévi. (Jérémie 1, 1.)
2. — Il était craintif. (v. 6.)
3. — Chap. 2, 1.
4. — Chap. 3, 17-18.
5. — Chap. 3, 21-25.
6. — 5 allusions. (Chap. 1, 13-16; Chap. 4, 5-9; v. 11-31; Chap. 5, 15-17; Chap. 6, 22-26.)

Questions pour le mois de décembre.

A lire 2 Rois 23, 31-37; 24, 1-7; 2 Chroniques 36, 1-8; Jérémie 13, 1-11, 26, 36, 35.

1. — Quels rois étrangers jouèrent un grand rôle dans l'histoire des fils de Josias?

2. — Quels voyages lointains fit le prophète Jérémie?

3. — Nommez un prophète contemporain de Jérémie et dont le nom ne se trouve que dans son livre.

4. — Trouvez dans votre lecture la confirmation des deux parties de Proverbes 13, 13. (Lisez la note pour la première partie.)

5. — Pouvez-vous prouver que Jérémie fut emprisonné par Jéhoiakim?

6. — Quel incident de votre lecture s'est passé pendant l'invasion du royaume de Juda par Nébuchadnetsar?

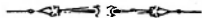


TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Ulrich Zwingli 12. 44. 85. 131. 160. 169.	215
	268. 300 322
Histoire de Freddie et de Georgie 17. 50. 71.	106
	124 155
Le pauvre petit mendiant	21
Les pyramides	29
Le repos du voyageur	57 102
Certainement	79
Un petit nuage	122
Deux questions importantes	141
Lévitique, chap. 11, 1-19	164 182
Le cœur content.	188
Les deux frères.	192 210 238
L'obélisque d'Héliopolis	198
Maintenant	219 234
A propos de la Bible	245
L'île transformée	260. 293 309
Le myrte	275 331
Note sur les pharisiens et les sadducéens	290

Etudes bibliques.

	Pages
Evangile selon Matthieu 4. 35. 64. 91. 114	147. 174. 202. 226. 254. 282 317

Poésies.

	Pages
Souhait	3
La rose de Noël	55
A une jeune fille	62
Invitation.	111
Le printemps	113
L'enfant dans la sombre vallée	166
Un anniversaire	195
Appel	222
La Bible	225
Appel	253
Les saisons	281
A l'occasion du cinquantenaire de la Bonne Nouvelle	333

